

Anthologie de la poésie française

Présentée et préfacée par

André Gide

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE



ANTHOLOGIE

DE LA

POÉSIE FRANÇAISE

CE VOLUME, LE SOIXANTE-QUINZIÈME DE LA « BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE », PUBLIÉE A LA LIBRAIRIE GALLIMARD, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR BIBLE DES PAPETERIES BOLLORÉ PAR L'IMPRIMERIE DARANTIERE A DIJON, LE TRENTE AVRIL MIL NEUF CENT CINQUANTE-SIX.

ANDRÉ GIDE

ANTHOLOGIE DE LA POESIE FRANÇAISE



AVEC UN PRÉFACE

Table of Contents

PRÉFACE

Boswell : Then, Sir, what is poetry ?
Johnson : Why, Sir, it is much easier to say what it is not. We all *know* what light is ; but it is not easy to *tell* what it is.
Boswell, 11 avril 1776.

I

En 1917, me trouvant à Cambridge, je fus aimablement convié à un de ces lunchs cérémonieux que donnent, régulièrement je crois, les membres de l'Université. L'aspect de l'immense salle où le repas était servi, aussi bien que la dignité des convives et leur costume, imposait aux propos un ton quelque peu solennel. M'étant mis fort tard à l'anglais, je le parlais alors très mal, le comprenais plus mal encore. Pourtant j'avais comme voisin de table A. E. Housman, dont un petit volume de vers, *The Shropshire Lad*, avait récemment fait mes délices, y aurais pris plaisir à le lui dire. Housman s'y montrait, sinon de grande envergure, du moins « poète pur », comme nous disons aujourd'hui, et délicat musicien. Qu'il fût de plus un esprit des mieux cultivés, c'est ce qui devait m'apparaître par la suite ; en attendant qu'il lui plût de me le montrer, je restais gêné, doutant même s'il comprenait le français et n'osant me risquer à le complimenter dans sa langue. Depuis le commencement du repas, c'est-à-dire depuis un temps qui me paraissait interminable, nous reliions donc silencieux l'un et l'autre et ma gêne était près de devenir intolérable, lorsque Housman, se tournant vers moi brusquement, me dit enfin, en un français impeccable et presque sans aucun accent :

— Comment expliquez-vous, M. Gide, qu'il n'y ait pas de poésie française ?

Et comme, interloqué, j'hésitais à le comprendre, il précisa :

— L'Angleterre a sa poésie, l'Allemagne a sa poésie, l'Italie a sa poésie. La France n'a pas de poésie…

Il vit assurément que je doutais si je devais prendre ces derniers mots pour une boutade impertinente, et continua de sorte que je ne pusse croire, de sa part, à de l'ignorance :

— Oh, je sais bien, vous avez eu Villon, Baudelaire…

J'entrevis aussitôt ce à quoi il tendait, et pour m'en assurer :

— Vous pourriez ajouter Verlaine, dis-je.

— Assurément, reprit-il ; quelques autres encore ; je les connais. Mais, entre Villon et Baudelaire, quelle longue et confiante méprise a fait considérer comme poèmes des discours rimés où l'on trouve de l'esprit, de l'éloquence, de la virulence, du pathos, mais jamais de la poésie.

Je ne sais pas trop ce que je répondis et n'ai pas gardé souvenir bien net de la suite de notre entretien, mais je l'imagine sans peine. Il pourrait se poursuivre ainsi :

— Mais d'abord *qu'est-ce que la poésie ?*

— L'on n'en sait parbleu rien, et c'est tant mieux, car cela permet la méprise. La littérature naît toujours d'un malentendu. (Il va sans dire que ces propos paradoxaux, je les prête à l'autre, réservant pour les miens une apparence de raison. C'est ainsi que je riposterais :)

— L'idée que se fait un peuple cultivé de ce qu'est ou de ce que doit être la poésie varie à chaque génération ; tout comme, en un même temps, elle varie de peuple à peuple.

— Elle n'a pas sensiblement varié pour la France. Depuis Villon et jusqu'à la période romantique, certaine ingéniosité verbale, l'art de dire avec élégance et esprit des fadaises, vous a masqué la pénible déficience de votre sentiment lyrique.

— Puis nos grands romantiques sont venus à la rescousse et ont généreusement bouleversé tout cela.

— Permettez, (dirait Housman aujourd'hui) c'est précisément à vos grands romantiques qu'en ont vos plus récents théoriciens. Ils se refusent à considérer l'abondante rhétorique de ceux-ci comme un asile possible pour le lyrisme. De sorte qu'aujourd'hui, vous ne savez plus du tout à quoi vous en tenir.

— Tout est remis en question, comme il sied. J'étais près de vous accorder que le peuple français était assez peu chanteur de nature. « De toutes les nations polies, la nôtre est la moins poétique », écrivait Voltaire (et son œuvre lyrique en donnait la preuve). Sans doute cette déficience même du sentiment lyrique dont vous parliez, et que Thierry Maulnier, dans son

Introduction à la Poésie française, constate également et commente fort bien, cette déficience sans doute nous valut-elle des règles prosodiques beaucoup plus strictes que ne furent celles des peuples voisins. Ne pourrait-on dire que ces règles, parfois si gênantes pour l'essor inconsidéré, si contrariantes pour la spontanéité du poète, l'amenèrent en récompense à plus d'art, à un art plus parfait, un art souvent qu'aucun autre pays n'égale.

— Votre distinction entre art et poésie me paraît bien spécieuse.

— Peut-être ; mais quelques lignes de Baudelaire l'éclairent, que je lis dans un projet de préface pour les *Fleurs du Mal :* « Qu'est-ce que la poésie ? » se demande-t-il, ainsi que nous faisions tout à l'heure « Quel est son but ?… » Car il n'est rien, chez Baudelaire, qui ne réponde à quelque interrogation de son esprit critique, à sa constante investigation, et c'est bien par cette conscience de lui-même et de son art qu'il, s'élève si fort au-dessus des vagues et faciles transports de ses plus éminents contemporains ; nous le comprenons bien lorsqu'il ajoute : « Que le rythme et la rime répondent dans l'homme aux immortels besoins de *monotonie, de symétrie et de surprise* » à l'encontre « de la vanité et du danger de *l'inspiration*. » Et dans quelques notes qu'il avait prises pour ce projet de préface, nous lisons encore : « Comment la poésie touche à la musique par une prosodie dont les racines plongent plus avant dans l'âme humaine que ne l'indique aucune théorie classique. »

L'on ne s'aperçut pas aussitôt de l'extraordinaire nouveauté qu'apporta Baudelaire dans le champ de la poésie ; on ne consentit longtemps à voir dans les *Fleurs du Mal* que la nouveauté des sujets traités (ce qui n'avait que peu d'importance) ; mais c'était une révolution sans précédents que de ne plus s'abandonner au flux lyrique, de résilier à la facilité de « l'inspiration », au laisser-aller rhétorique, à l'entraînement des mots, des images et des conventions surannées ; que de traiter la muse en rétive, qu'il faut soumettre au lieu de s'en remettre à elle, esprit et sens critique liés, bref : que d'inviter l'art à maîtriser la poésie. Baudelaire, à l'encontre de ses contemporains, apporta dans son art, encouragé par Poe, science et conscience, patience et résolution.

*

* *

Cependant Housman n’avait pas répondu à la question que je lui posais : « Qu’entendez-vous par Poésie ? » C’est aussi qu’il est fort difficile d’y répondre, la Poésie échappant essentiellement à quelque définition que ce soit.

La Poésie est comparable à ce génie des *Nuits Arabes* qui, traqué, prend tour à tour les apparences les plus diverses afin d’éluder la prise, tantôt flamme et tantôt murmure ; tantôt poisson, tantôt oiseau ; et qui se réfugie enfin dans l’insaisissable grain de grenade que voudrait picorer le coq.

La Poésie est comparable également à cet exemplaire morceau de cire des philosophes qui consiste on ne sait plus en quoi, du moment qu’il cède l’un après l’autre chacun des attributs, forme, dureté, couleur, parfum, qui le rendaient reconnaissable à nos sens. Ainsi voyons-nous aujourd'hui certains poètes, et des meilleurs, refuser à leurs poèmes, rime et mesure et césure (tout le « sine qua non » des vers, eût-on cru), les rejeter comme des attributs postiches sur quoi la Muse prenait appui ; et de même : émotion et pensée, de sorte que plus rien n'y subsiste, semble-t-il, que précisément cette chose indéfinissable et cherchée : la Poésie, grain de grenade où se resserre le génie. Et que tout le reste, auprès, paraisse impur ; tâtonnements pour en arriver là. C'est de ces tâtonnements toutefois qu'est faite l’histoire de notre littérature lyrique. Et si d'abord j'ai voulu rapporter cette grave accusation d'un poète anglais, c'est que le choix même qui préside à mon anthologie s'efforce surtout d'y répondre.

*

*   *

Le grand nombre de recueils de vers qu'on nous avait donnés précédemment (j'en excepte quelques-uns des plus récents) semblaient composés de manière à confirmer cette opinion de l'étranger qu'exprimait Housman : que la poésie française, artificiellement obtenue, est le produit d'un peuple de rhéteurs.

C'est bien pourquoi, dans celui-ci, j'ai rassemblé les poèmes où la poésie adultérait le moins son essence, et qui du reste, sont, je le crois, les plus appréciés aujourd'hui.

Toutefois, si le recueil que voici marque sa préférence pour ce que la poésie française offre exceptionnellement de plus musical, il ne se fera pas faute de présenter aussi les exemples les plus parfaits de maîtrise verbale et

de suasion oratoire où les Français ont de tout temps excellé : pour rhéteur et formaliste que puisse paraître Malherbe, par exemple, c'est un artiste accompli, prodigieusement représentatif d'un aspect de la Muse française. Sa vertu poétique indéniable reste de qualité très particulière. Il n'est pas de gêne de notre syntaxe ou de notre prosodie dont il ne sache tirer avantage, sur laquelle il ne prenne élan. Sa poésie laborieuse, encothurnée, toute d'effort et de contention, atteint au lyrisme par ce qui lui semble le plus opposé : la contrainte. Après quoi notre muse, durant près de deux siècles, n'osa plus cheminer pieds nus.

Il advint alors trop souvent, au cours du développement de notre littérature, que l'ingénuité cédât à l'ingéniosité, le naturel à l'afféterie et le spontané au factice ; et comme, aussi bien, les autres anthologies sont encombrées d'exemples de redondance, d'emphase et de ratiocination, j'ai délibérément repoussé de celle-ci quantité de poèmes où le souci de s'exprimer élégamment tenait lieu d'art. Même je me suis retenu de citer d'habiles et charmants versificateurs dont pourtant l'importance historique est certaine, tels Marot et Régnier, par exemple, qui surent donner à leurs vers une allure allègre et désinvolte des plus plaisantes et que je n'ai garde de dédaigner, mais qui ne me paraissent pas devoir prendre place parmi les chanteurs ou les enchanteurs. A plus forte raison je bannis de ce recueil les déclamateurs. J'en bannis également, sachant combien l'admiration des jeunes gens peut s'égarer, ceux qui, dupant la jeunesse (et nombre de femmes restent enfants toute leur vie), tendent à faire passer pour poésie une sentimentalité complaisante et languissamment attendrie ; bannis également, encore que non sans regrets, un grand nombre de poètes authentiques mais insuffisants, qui ne surent atteindre ou maintenir dans leurs poèmes cet état de perfection en deçà duquel l'art défaille. En art, il n'est point d'à peu près qui vaille ; aussi n'ai-je pas cru devoir tenir compte de maintes velléités, si touchantes qu'elles pussent être. Il est, particulièrement dans ce domaine, beaucoup d'appelés, peu d'élus.

Dans le remarquable avant-propos de ses *Lesebücher* (Anthologie de prosateurs allemands), Hofmannsthal répond d'avance aux reproches qu'il sait que l'on pourrait lui faire d'avoir laissé de côté quantité d'écrivains qui pourtant ne sont pas sans valeur. Il en est ici, dit-il, comme de ce musée qui, grâce à l'initiative hardie d'un nouveau directeur, sembla se revêtir soudain

d'un lustre inattendu. Par quelle opération miraculeuse celui-ci avait-il su redonner à chacun des tableaux de cette galerie jeunesse et splendeur surprenantes ? Oh, simplement en désencombrant les salles d'une quantité de toiles d'artistes de second ordre, en reléguant au grenier toutes celles qui ne lui paraissaient pas mériter vraiment d'arrêter ou de retenir les regards. Celles qu'il offrait à l'admiration du visiteur parurent aussitôt beaucoup plus belles. Nous avons suivi cet exemple, dit Hofmannsthal. Je l'ai suivi de même, j'ai préféré restreindre ma liste et accorder plus de place aux élus, plutôt que de citer aussi les meilleurs poèmes de quantité de « minores », ainsi que l'on fait d'ordinaire, et qu'il est bon de faire pour obtenir une chaîne ininterrompue. Celle-ci peut instruire, intéresser les critiques et les historiens qui, de même que les bons géologues, doivent tenir compte même des minerais les plus pauvres. Mon point de vue est différent. Je voudrais ne présenter ici que des pépites ; ne citer que des vers que l'on prît plaisir à relire et que l'on souhaitât savoir par cœur.

J'ai naturellement écouté mon goût. Je n'ai pas écouté que lui, me laissant instruire sans cesse. Ce goût, que l'on peut croire infaillible de vingt à trente ans, tandis qu'il est alors plus flexible que les rameaux tendres, ce goût qui devrait aller s'épurant et s'affermissant avec l'âge (on admire peut-être un peu moins, mais pour de meilleures raisons) est devenu chez moi plus craintif. Je suis assez âgé maintenant pour avoir assisté à maintes substitutions dans le Panthéon poétique : l'adoration reste la même, mais ne s'adresse plus aux mêmes dieux. Je ne suis pas bien assuré que certaines dévotions d'aujourd'hui ne feront pas sourire dans vingt ans. Celle qui, du temps de Goethe, invitait les esprits les mieux avertis à porter Béranger au pinacle, nous est devenue à peu près incompréhensible. Celle qui, du temps de ma jeunesse, prenait Sully Prud'homme pour un grand poète-penseur, me fait considérer avec inquiétude les prétentions métaphysiques de quelques-uns de nos nouveaux Orphées…..

Chaque génération, lorsqu'elle s'élance dans la vie, juge avec assurance, et fort discourtoisement parfois, ce qui n'abonde pas dans son sens ; elle s'imagine en possession d'infaillibles critères, moyennant quoi clouer les gens, juger les œuvres, décerner les brevets… Ayant assez vécu pour avoir vu se rejouer deux ou trois fois cette comédie, j'ai perdu de ma suffisance.

— Vous avez Villon, disait Housman.

Oui ; parmi l'extraordinaire fatras pseudo-poétique où commençait de s'informer notre langue, Villon surgit qui, dans cette voie lactée aux feux éteints, luit pour nous d'un éclat incomparable. Car, force est de le reconnaître : la France n'a pas eu de Chaucer. Pour s'intéresser à nos « chansons de geste », aux vastes épopées qui du XIème au XIVème siècle encombrent notre littérature (fût-ce à la célèbre *Chanson de Roland* qui surnage un peu dans ce grand naufrage et que, de nos jours, on cherche à renflouer), il faut effort et complaisance. Pourtant dans le *Roman de la Rose (1235)* des érudits découvrirent quelques vers si suaves et musicalement si parfaits que l'on me saura gré, je suppose, de les dégager à mon tour de ce soporifique poème.

Un baiser doux et savoureux
Ai pris de la rose erramment
. . . . . .
Onques ne me sentis si aise
Moult est guéri qui tel fleur baise
Qui est si sade{1} et bien olant{2}
Je ne serai ja si dolent
S'il m'en souvient, que je ne soie
Tout plein de délice et de joie ;
Et ce pourtant j'ai maint ennui
Souffert et mainte maie nuit
Depuis qu'ai la rose baisée.

En ce temps, et longtemps ensuite, quantité de clercs, tant hommes que femmes, émirent à l'envi des chants sans art, où l'on trouve tout, fors la poésie ; où science (c'est-à-dire : érudition), esprit, raison… (ou du moins ratiocination) triomphent, dont aujourd'hui nous n'avons cure ; et sous ce revêtement d'emprunt, rien de vraiment humain qui nous touche. De toute cette cohorte, Charles d'Orléans fut presque seul à faire entendre, à travers me mièvrerie parfois charmante, des accents de réel émoi. Mais soudain, avec Villon *(1431-1489 ?)* nous rencontrons un homme. Autant les autres étaient attifés et parés, il est nu ; pauvre, autant que les autres empêtrés dans leurs fausses richesses ; naturel, et près de lui tous ces autres paraissent guindés. Il n'est plus question avec lui de langueurs amoureuses, de soupirs, d'yeux aimantés et de ruisseaux de pleurs, mais bien de chair vive et dolente.

Sans vergogne et de mauvaise fréquentation, comme Verlaine plus tard, il balance entre la Sainte Eglise et le bordel ; les pieds dans la fange, l'âme au ciel ; assoiffé de rachat et maudit. Déjà Rutebeuf nous avait fait entendre de presque semblables accents, mais sa voix n'était pas d'une pureté, d'une musicalité aussi merveilleuses. Pourtant une assez grande part des louanges que nous adressons à Villon, déjà Rutebeuf, deux siècles plus tôt, les mérite ; on en jugera par les quelques passages de lui que je cite, « modernisés un peu » par Gustave Cohen, « juste assez pour être immédiatement compréhensibles ». Même franchise, même dénuement et même dénudement, même misère et grandeur dans une pauvreté dispose à la Grâce. Tous deux d'une égale envergure, directs et qui n'ont laissé fausser leurs voix, ni par préciosité de culture, ni par excès d'intellectualité, comme il advint de tous les autres autour d'eux ou après eux, à commencer par Maurice Scève *(1504-1564 ?)*, le plus important de ces derniers.

Loués soient ceux qui tirèrent de l'ombre l'œuvre de Scève. Elle est très représentative. Mais, ainsi qu'il advient souvent lors des réactions de ce genre, en protestation contre un injuste oubli, s'élevèrent des louanges excessives auxquelles je doute que les jugements à venir souscrivent. Sainte-Beuve, lorsqu'il remit Ronsard en honneur, y allait plus modérément, et nous estimons aujourd'hui qu'il est demeuré fort en deçà du légitime dans l'éloge. C'est au contraire l'œuvre de Scève qui reste en deçà des louanges que certains à présent lui accordent, et que méritera mieux que lui, un demi-siècle plus tard, John Donne *(1573-1631)*, son pendant anglais. Chez Scève et chez Donne, même confus mélange de paganisme et de chrétienté, de sensualité et d'idéologie ; même transposition du monde réel, avec pourtant, chez Donne, une sorte d'ironie malicieuse et surtout me concision, un rassemblement de vertu poétique auprès de quoi la prolixité de Scève nous paraît encore plus lassante. Il n'est pas un dizain de la *Délie* où ne sévisse une sorte de didactisme ratiocinateur qui sans doute est le pire ennemi de la poésie. Après deux vers adorables, des plus naturellement humains et des plus frémissants de son interminable poème :

> Toute doulceur d'amour est destrempée
> De fiel amer et de mortel venin

il se ressaisit aussitôt, se reprend en bride ; l'émotion cède au concept, et il ajoute, en rimant médiocrement :

Soit que l'ardeur en deux cœurs attrempée
Rende un vouloir mutuel et bénin…

Et tout le reste du dizain est comme glacé par l'indiscrète intervention d'un Magister ergoteur qui commente, explique et reste maître de la place qu'aussitôt la Grâce abandonne. Quel dommage ! Car parfois Scève laisse entrevoir où, sans son compagnon en rabat, pourrait l'entraîner son génie.

La broussaille de Scève est motivée aussi par la société lyonnaise à laquelle il avait souci de plaire, par cette cour d'amour éprise d'érudition, de préciosité, où toute simplicité, tout naturel semblaient vulgaires. Si ardentes que soient (ou que se veuillent) Pernette du Guillet et Louise Labé, ces deux savantes muses, « Lors m'est avis »… dira l'une, et l'autre : « Non que je veuille … » On ergote et la passion evident aussitôt matière à discussion et à discours. La poésie, dans ce milieu, perd tout élan spontané ; l'on n'y estime que quintessence et l'on préfère *l'idée de la chose* à la chose même, de sorte que le contact ne s'établisse jamais entre le poète et la nature, mais que s'interpose sans cesse un écran de raison opaque. Scève va-t-il chercher retraite chez Pontus de Tyard, aux environs de Chalon-sur-Saône, c'est pour y retrouver Peletier du Mans qui l'incite aux plus pures mathématiques. Est-ce à l'influence de ce dernier que nous devons ces pédantesques vers du *Microcosme*, où la muse de Scève achèvera de se guinder :

De superficiel, coalterve et solide,
Où en plan quadruplé le sféral consolide,
De deux lignes premier en trois isopleurant
Le trilatère égal. Triangle au demeurant
Isoceler se peut de scalène ambligone
Se variant de forme, et de nom exigone.
Puis paralellogramme au supplément se range :
Le rhombe équilatère en commune losange :
La rhomboïde après, mensule, et traperic
Jusqu'au duodegone a sa forme choisie.

Mais Scève, n'a-t-il pas voule s'amuser ? N'est-ce pas avec lui, et non à ses dépens, qu'il faut rire ? Je n'en suis pas bien convaincu. Mais ce que je sais, c'est qu'il n'est que trop aisé de se moquer et d'obtenir une adhésion épaisse à tourner en dérision fût-ce les plus nobles choses. Le Français ne

s’en fait pas faute : il use à tort et à travers de la gouaille ; il a ri de Mallarmé, de Manet, de Cézanne… Au surplus, je me méfie toujours du grand nombre, aussi bien lorsqu’il applaudit que lorsqu’il siffle. L’acquiescement immédiat du vulgaire ne va qu’à la vulgarité. C’est même là ce qui parfois me gêne m peu chez Molière : que lui ne soit pas plus gêné par l’applaudissement des sots. Il raille le charmant *Sonnet d’Oronte* et lui oppose une pauvre petite chanson sans mystère… Mais non ; ce n’est pas lui, c’est Alceste ; et Molière sait bien que, ce faisant, il rend à son tour « l’homme aux rubans verts » ridicule, s’il prétend réduire à cela la poésie. Devrons-nous, d’après Alceste, interdire à la Muse toute recherche, toute embardée, toute curiosité des profondeurs, tout risque aventureux dans la « selve obscure » ? Ne devrais-je plus, pour lui plaire, admettre dans cette anthologie que les facilités de l’évidence ?

Mais les amours sont les plus précieuses
Qu’un long labeur de l’âme et du désir
Mène à leurs fins délicieuses,

a mille fois raison d’écrire Paul Valéry. Ce qui m’encourage à avouer que je préfère, et de beaucoup, la mièvrerie de :

L’espoir il est vrai nous soulage
Et nous berce un temps notre ennui…

à la bonne franquette de

Si le roi m’avait donné
Paris, sa grand’ville…

Mais quoi ! Ne saurait-on préférer sans exclure ? Et quel désastreux appauvrissement de notre littérature s’ensuivrait, si nous devions, avec Alceste, ne reconnaître la poésie que directe et de premier jet, ou, au contraire, avec Oronte, que réfléchie, réfractée ; que crue, ou que recuite et distillée…

Aussi bien ce que je reproche à Scève, ce n’est nullement la contention qu’il impose et à lui-même et au lecteur ; c’est, au contraire, de s’être arrêté à mi-route, de n’avoir pas poussé plus loin son exigence, comme fit beaucoup plus tard Mallarmé, comme fait Valéry, de nos jours. Celui-ci dit encore : « Nos plus claires idées sont filles d’un travail obscur » ; et ce que

je reproche à Scève, c'est d'accoucher trop souvent avant terme, d'idées encore mal formées ; c'est aussi de prendre pour idées des délires de scolastique. Mais, en ce temps, tous les beaux esprits, du moins ceux de cette société lyonnaise, se laissaient faussement féconder par me sorte de mysticisme routinier. Pour eux, penser, c'était, presque mécaniquement, transposer dans le négatif tout le positif de la vie. De là tous les « mourir de ne pas mourir », toutes ces présences qui sont des absences, tous ces soleils obscurs ces lumineuses ténèbres, tous les « souffrir se ouffrir » (le mot est de Scève), les entrer pour sortir, et réciproquement, et ainsi de suite. C'est l'époque qu'il faut accuser plutôt que précisément Scève et, pour son temps, déjà son effort est énorme. Les cerveaux d'alors sont des alambics imparfaits qui ne livrent quelques gouttes de pure essence qu'en laissant échapper beaucoup de vapeur et de fumée ; d'où l'atmosphère étouffante de la *Délie*. Qu'il fera bon respirer enfin plus à l'aise ! Vienne Ronsard qui, d'un souffle lyrique puissant, nettoiera le ciel du Parnasse de ces asphyxiantes nuées !

J'ai fait à Ronsard de larges emprunts. Il domine la poésie française de très haut et nous ne retrouverons plus qu'avec Hugo pareilles effusions lyriques. Les poètes qui'entourent ou qui lui succèdent paraissent, près de lui, froids, incertains, compassés, timorés. C'est aussi que les « honnêtes gens » du XVIIème siècle, ce public d'élite grâce auquel notre goût s'épura, n'admirent Dionysos qu'apprivoisé, soumis à des règles ; et la Muse française devint raisonnable, avant de devenir, au siècle suivant, raisonneuse, jusqu'à ne présenter plus rien de divin, de panique. L'extraordinaire génie inventif de Ronsard parut alors tumultueux et vulgaire. Son astre éblouissant subit une éclipse de plus de deux siècles. Fénelon, dans sa fameuse *Lettre à l'Académie*, lorsqu'il se hasarde à parler de lui, marque inconsciemment sa propre déficience et celle de son temps.

Ronsard, dit-il, avait trop entrepris tout d'un coup. Il avait forcé notre langue par des inversions trop hardies et obscures ; c'était un langage cru et informe. » Un peu plus loin, il émet ce ruineux aphorisme, où je découvre le secret de tant de lamentables arrêts de croissance : « Il faut s'arrêter dès qu'on ne se voit pas suivi de la multitude » ; et il ajoute : « La singularité est dangereuse en tout[3] ». Il reconnaît aussitôt, du reste, que « *l'excès choquant* de Ronsard nous a un peu jetés dans l'extrémité opposée : on a

appauvri, desséché et gêné notre langue. » Dans les poèmes de Ronsard, elle est riche d'une verdeur qu'elle ne retrouvera plus de longtemps.

Ce n'est qu'en 1828 que Sainte-Beuve, dans son *Tableau historique et critique de la poésie française au Seizième Siècle*, tentera une réhabilitation de Ronsard. Encore fut-elle bien timorée et[4] l'on peut aujourd'hui douter si plus on doit lui savoir gré d'avoir tiré de l'oubli un poète aussi admirable, ou plus lui tenir à grief de l'avoir admiré si peu, avec tant de réserves et de réticences. (Il en ira de même lorsque Melchior de Vogue présentera Dostoïevski à la France.) Sainte-Beuve se félicitait plus tard d'avoir fait là un « acte de goût » et pensait avoir pu par là « enrichir la palette de quelques tons agréables à l'œil, ajouter quelques notes aux accents connus, quelques nombres et couplets aux rythmes en usage ». On voudrait oublier le médiocre sonnet de 1827 qu'il donnait dans son *Joseph Delorme* ; mais lui-même y revient en 1855 et le cite au cours d'un article ; loin d'en être confus, il s'en targue :

. . . . . .
Non que j'espère encore au trône radieux
D'où jadis tu régnais, replacer ta mémoire.
Tu ne peux de si bas remonter à la gloire :
Vulcain *impunément* ne *tombe* pas des cieux. (!)

Mais qu'un peu de pitié console enfin tes mânes ;
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'amour.
. . . . . .

Toutefois, au cours de cet article, écrit à l'occasion d'une édition nouvelle de Ronsard, il nous livre quelques réflexions fort sensées, auxquelles nous ne pouvons que souscrire, sur le « caractère presque exclusivement latin de notre littérature. » Il est vrai ; et qu'il me soit permis de crier : hélas ! Racine, Chénier même, ne nous en paraîtront que plus précieux. Mais par là s'explique (ou réciproquement) la déficience du vrai lyrisme (j'entends : le dionysiaque) et son remplacement par la rhétorique oratoire qui motivait le sévère jugement de Housman que je rapportais d'abord.

Ce n’est pas un chapitre d’histoire littéraire que j'écris ici. Simplement j’ai souci d’expliquer et de motiver mon choix et l’abondance de ce choix pour ce qui est de Ronsard. J’ai plaisir à entendre Brunetière enfin lui rendre justice. Je lis dans son *Histoire de la littérature française classique :* « Personne plus ou autant que ce sourd — car Ronsard était sourd ou à demi — n’a eu le sentiment des harmonies de la langue. » (Le souci de ce sentiment musical préside, je l’ai dit, à la naissance et à la formation de la présente anthologie). « Presque toutes les combinaisons de rythmes et de mitres dont le français est capable, il les a inventées, ou — ce qui revient exactement au même — il les a le premier mises en faveur. » (Je préférerais : mises en valeur, ou en vigueur). Brunetière ajoute : « C’est là son premier titre de gloire. » (Son vrai titre de gloire, c’est d’y avoir pleinement réussi). Nous voici sur un terrain solide :c’est celui même de l’art.

*
* *

Le génie de Ronsard est divers. Il est surtout connu par ses courts poèmes amoureux, de grâce un peu mignarde, comme :

> Mignonne, allons voir si la rose…

où du reste il se montre incomparable. Mais il ne l’est pas moins, plus magnifique et particulièrement dans ses *Hymnes*, lorsque, avec un plus altier propos, il déclare :

> Tourmenté d’Apollon, qui m’a l’âme échauffée,
> Je veux plein de fureur, suivant les pas d’Orphée,
> Rechercher les secrets de nature et des cieux.

C’est alors que son lyrisme s’étale ; et si j’ai fait aux Hymnes des emprunts abondants, c’est parce que les longs extraits que j’en donne révéleront, je crois, pour un grand nombre de lecteurs un Ronsard insoupçonné[5] ; c’est aussi parce que le plus grand Ronsard me paraît à la fois le meilleur. On a trop vu l’amour alimenter sa poésie ; sa majeure source d’inspiration, c’est l’ivresse ; une ivresse mythologique, philosophique, chrétienne même parfois (mais d’un christianisme qui s’allie étrangement au paganisme) à laquelle il doit cette sorte de transport lyrique, cette éruption

verbale surabondante, intempérée, qui devait écarter de lui les lecteurs à tête froide des siècles suivants et qui ne sera retrouvée, égalée, dépassée que, beaucoup plus tard, par Hugo.

Il faut bien tolérer dès lors que, dans ses grands *Hymnes*, tout ne soit pas excellent ; on y trouve de la surcharge et souvent même du fatras. J'ai dû couper. Je sais bien que cela n'est pas d'usage, et presque toutes les anthologies ne donnent, à part quelques rares exceptions, que des pièces entières. Il vaut évidemment mieux connaître un poème dans son ensemble et c'est seulement ainsi que l'on peut juger de sa composition, de son élan, de son allure, fût-ce également de ses défauts. Pour ce qui est des *Hymnes* de Ronsard en particulier, presque tous sont démesurés. Si je ne m'étais astreint à ne citer qu'*in extenso*, force eût été de limiter mon choix. Trancher dans le vif m'a paru préférable, également pour cette autre raison : il arrive trop souvent, dans la lecture d'un long poème, que l'attention se lasse et, s'essoufflant sur du moins bon, lâche prise avant d'arriver aux passages excellents qui motivaient le choix du poème.

Le génie de Ronsard reste discursif ; il s'étale en surface et jamais n'obtient, ne cherche même, par concentration, la profondeur. Il se contente vite et rime négligemment, fiançant des vocables de même formation et, pour ainsi dire consanguins, qui ne satisfont que trop facilement l'oreille sans apporter quoi que ce soit de surprenant et de hardi ; nous trouvons, dans un seul sonnet : verdoyantes, ondoyantes, roussoyantes, blondoyantes. C'est méconnaître le ravissement causé par l'inattendu rapprochement de mots étrangers l'un à l'autre et par le tour de force de l'esprit qui parvient à les accointer ; qui, chez Hugo, tiendra souvent lieu de pensée. Mais cette infirmité n'est pas particulière à Ronsard ; déjà nous en souffrions avec Maurice Scève, et nous en souffrirons avec bien d'autres.

Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime,

écrit assez platement Boileau. En ce temps et longtemps ensuite, aucun poète ne songeait encore à aller la chercher bien loin ; la plus voisine et « sous la main » semblait presque toujours la mieux venue. Sachons gré à Malherbe de s'être montré, sur ce point entre autres, plus difficile et même parfois d'une excessive rigueur.

III

Il n'est pas dans mes intentions de présenter ici chacun des auteurs que je cite. D'un grand nombre d'entre eux, je n'aurais rien de neuf à dire et d'excellentes histoires de la littérature renseigneront les lecteurs beaucoup mieux que je ne saurais faire : il n'est que de s'y reporter.

Ceci pourtant : on a, ces derniers temps, surfait à plaisir la valeur poétique de Louise Labé, parallèlement à celle de Maurice Scève. J'ai choisi, parmi ses sonnets, ceux qui m'ont paru les meilleurs et les cite en entier, en dépit des vers, d'une platitude et d'une gaucherie désolantes, qui les déparent.

> Et quand je suis quasi toute cassée
> Et que je suis mise en mon lit lassée…
> O doux sommeil, ô nuit à moi heureuse…
> N'est-il raison te prier de permettre,
> Amour, que puisse à mes tourments fin mettre… *etc.*

Pour admirer pleinement ces appels amoureux, il faut certes quelque complaisance et je ne puis me retenir de croire que la figure même de « la belle Cordière » entre pour beaucoup dans cette sorte de culte que certains lui vouent, comme il advint récemment et plus abusivement encore pour la Comtesse de Noailles.

Baïf… dommage qu'il ne fût pas poétiquement mieux doué. Ses recherches sont intéressantes et j'ai soin de citer quelques vers de lui, d'un rythme très particulier ; mais il semble que son effort, non suivi, allât à rencontre du génie même de notre langue ; au surplus, dans toute son œuvre, on ne cesse point de sentir le labeur et l'application. Tahureau, mort trop jeune, Passerai, Garnier, Joachim du Bellay surtout et l'âpre Agrippa d'Aubigné, sont bien autrement authentiques.

La gloire de Desportes fut, de son temps, presque égale à celle de Ronsard, mais suivie d'un presque aussi injuste oubli. On estimera peut-être que, par protestation, je verse dans un autre excès. J'ai pris plaisir à présenter, de préférence, certains poèmes de lui moins connus que ceux que l'on cite communément et, me semble-t-il, non moins beaux ou non moins

dignes d'attention ; en particulier tel sonnet, où l'exemple d'anacoluthe le plus hardi que je connaisse :

> Le temps léger s'enfuit sans m'en apercevoir.

De Molière et de Corneille, de Racine surtout, je préférerais ne rien donner, plutôt que me borner à quelques rares pièces lyriques où ne transparaît que bien insuffisamment leur génie. D'autre part la poésie dramatique n'entrait point dans mon programme. En vain j'ai cherché pour Corneille, dans sa paraphrase rimée de l'*Imitation*, quelque strophe digne d'être retenue. Corneille y fait sans doute œuvre pie ; mais sa piété même y reste conventionnelle et guindée ; je n'y vois de part en part, que rhétorique, et encore sans belle invention. Les *Hymnes* de Racine, certes, sont autrement émouvantes ; mais qu'est-ce là, près des accents incomparables de ses tragédies ? Afin de faire figurer à tout prix son nom dans cette anthologie lyrique, donner ces quelques vers plutôt que les aveux de Phèdre, que le discours de Mithridate à ses fils, que les plaintes de Bérénice ou d'Iphigénie, que le dialogue entre Athalie et Eliacin… c'est presque le trahir.

Il y a plus : la poésie de Racine, essentiellement dramatique, ne déploie sa pleine valeur qu'à la scène. Le vers appelle le geste et le commande (le bon acteur sait que le geste, presque toujours, doit précéder le vers qui l'explique : lorsque Phèdre dit à Œnone : « Arrêtons-nous ici… » c'est déjà qu'elle s'est arrêtée.) Et sans doute la poésie des tragédies de Corneille également est ou se voudrait active, encore qu'elle reste souvent ergoteuse ; mais les gestes qu'elle dicte ne sont le plus souvent que ceux de grands pantins sublimes. Au théâtre de Racine, cette anthologie ne saurait suppléer ; non plus du reste qu'à la collection complète des *Fables* de La Fontaine, témoignages elles aussi d'un art parfait. Peu me chaut le peu de vertu didactique qui devrait m'inviter à les exclure de ce recueil ; c'est en tant que poèmes que je les veux considérer. J'en cite une douzaine ; il faudrait en donner cinquante ; mais non : c'est le recueil complet de ces *Fables* dont tout esprit quelque peu cultivé ne saurait se passer. Quelle spirituelle aisance en chacune ! quelle souriante sagesse ! quelle *distinction !* Jamais l'esprit n'j nuit à me sensibilité frémissante. Celle-ci reste si discrète pourtant que le seul lecteur sensible l'y découvre avec ravissement, aussi subtile et ailée que dans la musique de Mozart. Il ne se contente pas facilement, mais ne

nous livre que l'aboutissement exquis de sa recherche ; et, dès qu'il a tracé le trait juste, il passe outre.

Je sais qu'un éloge de Boileau, ou même simplement une « défense », paraîtra paradoxal à ceux qui peut-être se souviennent trop de leurs heures de classe durant lesquelles l'*Art Poétique* étudié déversait sur eux beaucoup moins de poésie que d'ennui. De vrai lyrisme il ne peut être question : Boileau proteste contre lui, sans même bien le comprendre et sans du tout le ressentir : tout chez lui reste raisonnable et raisonné, ordonné, clair, pondéré ; mais c'était un bon ouvrier qui façonnait ses vers à merveille ; au point même que parfois il donne le change et, lorsqu'on le citerait à part, tel vers de lui paraîtrait chargé d'authentique lyrisme :

On voit sous les lauriers haleter les Orphées…

mais, dès le vers suivant, la raison reprenant le dessus, tout retombe.

Et puis je suis de ceux qui se plaisent, ou s'amusent, à voir entre Baudelaire et lui, non certes me parenté de génie, mais des analogies de métier flagrantes. On trouve dans les *Satires* maints vers qu'on lirait sans étonnement dans les *Fleurs du Mal :*

Qui, sous un vrai dehors d'austère piété
De leurs crimes secrets cherchent l'impunité…

Redouter ses baisers pleins d'ail et de tabac…

Car sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques ;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent ;
Que, dans le Marché-Neuf, tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville…

Et, réciproquement, certains vers des *Fleurs du Mal*, rendent, à s'y méprendre, le son mat et plein de ceux de Boileau.

Relisant Boileau avec une attention soutenue, j'en viens à douter si ce n'est pas dans le *Lutrin* (œuvre que je dédaignais un peu, d'abord) que se trouvent ses meilleurs vers ; mais isolés, de sorte qu'il était difficile de les

faire figurer dans mon choix. C'est ici même, dans cette Préface, que j'en veux citer quelques-uns :

Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu…

Les cloches, dans les airs, de leurs voix argentines…

Une servile peur tient lieu de charité.
Le besoin d'aimer Dieu passe pour nouveauté ;
Et chacun à mes pieds conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice…

L'Ode sur la prise de Namur est une œuvre de commande qui sent l'effort et reste froide ; c'est en vain que Boileau s'y bat les flancs pour l'échauffer ; mais, dans le *Discours sur l'Ode* qui la précède, je relève une phrase où Boileau loue Pindare d'avoir évité « avec grand soin cet ordre méthodique et ces exactes liaisons de sens qui ôteraient l'âme à la poésie lyrique ». Le grand tort de Boileau est de croire ensuite, dans la laborieuse confection de son Ode exemplaire, que le « beau désordre » qu'il prône (et qu'il reconnaît en Pindare comme d'essence divine et panique) se puisse obtenir par « un effet de l'art », ni que Malherbe lui-même, qu'il s'adjoint, s'y essayant dans ses « sages emportements », réussisse à nous donner le change. Racine qui, poète authentique, pressentait le péril que cette intrusion confiante de l'intelligence faisait courir au lyrisme, écrivait judicieusement à Boileau : « Chercherons-nous toujours de l'esprit dans les choses qui en demandent le moins ? »

Et durant un long temps, ce fut l'esprit qui triompha. La poésie subit une éclipse de plus d'un siècle que l'application de Chénier ne put suffire à désoffusquer. Il y fallut toute la ruée romantique. Ce sursaut fut prodigieux ; sans doute secrètement préparé comme le sursaut social et politique ; mais rien, que la prose poétique de Chateaubriand tout au plus, n'annonçait dans notre littérature et ne pouvait laisser prévoir, après un siècle de dessèchement et de ratiocination, le jaillissement torrentueux de ressources lyriques, que l'on eût pu croire à jamais taries. C'est aussi, et rien ne me paraît plus remarquable, que la poésie française, avant 1820, ne s'était laissée féconder que par des pollens méditerranéens : grecs, latins ou ibériques. Les esprits s'ouvraient enfin sur d'autres perspectives, pour de nouvelles curiosités, et les regards se dirigeaient vers l'Orient et vers le

Nord. Notre littérature, jusqu'alors comme en espalier et ne recevant que d'un seul côté la lumière, allait enfin connaître le plein air et l'ombre. Certains esprits, méditerranéens eux-mêmes, l'ont déploré, ont honni cet élargissement de nos possibilités françaises, tout prêts à déclarer non-français ce qui n'était pas d'inspiration grecque, latine ou espagnole. On juge aujourd'hui le romantisme sans indulgence. On oublie l'aridité précédente, la soif que ce torrent, souvent impur il est vrai, vint étancher ; on reproche son bouillonnement à ce flot et l'on en dénonce l'écume…

Bien résolu à ne tenir compte ici que de la valeur poétique des œuvres et à ne point laisser s'incliner tendancieusement les jugements qui dirent mon choix, comment pourrais-je marchander dans ce recueil la place accordée aux grands représentants d'une école à l'opposé de laquelle je me suis toujours tenu ? La nouveauté de leur apport dans notre littérature fut telle, qu'il put sembler que la France avait à peine su jusqu'à ce jour ce que pouvait la poésie, et que soudain se brisât me cloison intellectuelle qui jusqu'alors empêchait tout contait direct avec la Nature, cloison que Rousseau le premier, dans sa prose, avait ébranlée. Nos poètes, voire les meilleurs, cherchaient jusqu'alors non tant les choses mêmes que l'idée de ces choses, épurée ; à croire que la Nature n'existait que pour fournir à l'intellectuel des images. Ruisseau, tempête ou mer, tout restait ou devenait abstrait. Et je sais bien que le génie d'un Hugo est avant tout verbal, mais lorsqu'il écrit :

Les étoiles, points d'or, percent les branches noires.
Le flot huileux et lourd décompose ses moires
Sur l'océan blêmi.
Les nuages ont l'air d'oiseaux prenant la fuite.
Par moments le vent parle et dit des mots sans suite
Comme un homme endormi.

ce sont des réalités et non plus des abstractions que ses vers évoquent, que son génie nous force d'entendre et de voir, de sentir.

J'imagine un instant que l'escamotage des romantiques, tenté par quelques récentes anthologies, réussisse ; c'est pour imaginer aussitôt la stupeur des érudits qui les redécouvriraient plus tard, comme on redécouvre aujourd'hui un peu péniblement Maurice Scève ; leur éblouissement devant cette splendeur n'aurait d'égal que leur étonnement devant l'insensibilité des critiques assez têtus ou obtus pour la méconnaître. Si j'ajoute que l'un d'eux

méconnaît également Verlaine, on s'étonnera sans doute moins d'un tel déni : c'est le fait d'une surdité moins volontaire peut-être et plus sincère qu’il ne paraît d’abord ; on comprend dès lors qu’une sorte d’insensibilité musicale la favorise et la protège.

Pourtant un grand nombre des accusations contre le romantisme reste fondé ; elles paraîtraient plus justes si les précédait la louange. Je reprendrai tout à l’heure ces accusations et tâcherai de les présenter sous m nouveau jour.

*
* *

Je me souviens d’avoir entendu Verlaine, ce musicien, déclarer que, de beaucoup, il préférait à Hugo Lamartine. En tout cas Lamartine est le premier en date et c’est de lui qu’il convient d’abord de parler. Il a des départs prestigieux et je ne connais rien qui puisse être comparé aux premiers vers du Lac ou du Vallon ; mais son essor atteint aussitôt son plafond ; hauteur où il plane ensuite inlassablement, (ou du moins ne lassant que le lecteur), sans sursauts, sans nouveaux coups d’ailes. Ce qui manque le plus à ces suites de vers, d’un bercement égal et quelque peu fastidieux, c’est à quoi Baudelaire excellait avec audace : la surprise. Mais, dans le flasque, c’est encore ce que l’on a fait de mieux ; en France du moins, car je doute si, pour l’abondance dans la flaccidité, Shelley ne lui reste pas supérieur. La harpe de l’un et de l’autre, éolienne, vibre à tous vents du ciel. Les cordes de celle de Lamartine se détendent encore avec l’âge et c’est dans ses poèmes de jeunesse que nous trouvons les plus beaux accents. Par la suite, il se répète sans cesse. Pourtant on entrevoit où parviendrait un peu plus de rigueur, et je ne relis pas sans émotion certains de ces vers dont s’enchantait ma jeunesse :

> Et qu’est-ce que la vie ? Un réveil d’un moment ;
> De naître et de mourir un court étonnement
>
> *(Que n’a-t-il dit : « Entre naître et mourir… » ?)*
>
> Un mot qu’avec mépris l’Être éternel prononce…

Cet « Être éternel » à quoi se reportent toutes ses pensées, autorise toutes les lenteurs. Je me persuade que maint artiste, s’il avait avec plus

d'assurance osé penser que son œuvre

> Aborde heureusement aux époques lointaines

aurait exigé de lui-même davantage, pris un peu plus de soin à rendre cette œuvre digne de notre future attention ; qu'il se serait moins lâchement abandonné à ses dons et à une paresseuse facilité. Confondre celle-ci avec l'inspiration est une illusion flatteuse : ce qui vient aussitôt en tête et sous la plume n'est le plus souvent que réminiscence et banalité.

L'art commence à la résistance ; à la résistance vaincue et le poète s'abuse qui croit exceller sans effort. Aucun chef-d'œuvre humain, qui ne soit laborieusement obtenu. Alors même que le poème paraîtrait jaillir d'abondance, cette abondance thésaurise me lente accumulation d'énergie. Les romantiques (et c'est notre plus important grief) mirent en faveur une sorte d'indistincte croyance en une inspiration qui les eût dispensés du travail ; me infatuée confiance en l'infaillibilité du génie, un imprudent mépris de la patience et de la contention. Ils s'en remettaient complaisamment à « la Muse » ; cela signifiait : sans cette envoyée du ciel, je ne serais rien ; mais elle est là, qui me visite ; c'est elle qui parle par ma bouche ; moi, je n'ai pas à me fouler. Un regard de quoi, j'aime à rappeler la boutade de Flaubert : « L'inspiration consiste à se mettre devant sa table de travail tous les jours à la même heure. » Cette *Muse* des romantiques, avec qui dialogue Musset dans ses *Nuits*, nous paraît aussi écaillée aujourd'hui que celle de Chérubini dans le portrait d'Ingres. Quoi de plus aisé, de moins contraint, en apparence, qu'une *Fable* de La Fontaine ? En réalité, quoi de plus savamment concerté, de plus laborieusement obtenu ? jusqu'à résorber toute trace d'effort. Mais Lamartine n'aimait pas les *Fables* de La Fontaine. Hugo non plus ne devait pas en faire grand cas.

Au temps de ma jeunesse, mon esprit, soumis aux conseils de nos classiques, ne laissait pas de rester péniblement accroché par certaines outrances que je considérais, chez Hugo, comme des fautes de goût intolérables. Aujourd'hui je tiens ces indéniables scories comme la nécessaire rançon d'un génie qui préférait la gibbosité à la platitude, la difformité à la conformité banale ; et mes réticences d'antan m'apparaissent, lorsqu'il m'en souvient, un peu niaises. Pourtant je ne puis me tenir de juger les ressorts de ses drames aussi sévèrement, plus sévèrement encore, que je ne faisais autrefois. La psychologie de ses héros reste à mes yeux aussi

conventionnelle et arbitraire qu'il se doit pour les effets de contraste scénique qui seuls lui importent, pour le saisissement qu'il en escompte et qui, trop prévus et factices, manquent leur but auprès de ceux qui répugnent à couper dans cette flagrante duperie. Mais qu'importe ! il ne s'agit ici que du poète : le plus puissant assembleur d'images, manieur de sonorités et de rythmes, d'évocations et de symboles, le plus sûr maître de notre syntaxe et des formes de notre langue que la littérature française ait connu.

Quant à dégager de l'énorme amoncellement de ses vers une philosophie bien consistante… tout effort en ce sens reste assez vain. Mais est-ce là vraiment ce que nous demandons aux poètes ? Et y a-t-il de quoi juger Hugo « bête », fût-ce « comme l'Himalaya », s'il ne se sentait à l'aise que dans une vague générosité cosmique, credo sans dogmes et sans contours. Tout ce qui rétrécit en précisant le gêne (sinon dans les invectives) et il se soucie peu d'organiser. Il lui suffit

> Qu'on sente le baiser de l'être illimité ;
> Et paix, vertu, bonheur, espérance, bonté,
> O fruits divins, tombez des branches éternelles !

Quels vers admirables ! Imagine-t-on rien de plus beau, de plus glorieux… et de plus vide ?

> Plus vide, plus profond que vous-mêmes, ô cieux !

dira Baudelaire, qui ajoutait :

> Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence ?
> Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté.

Mais, dans les accusations qu'on élève contre Hugo, il y a plus. Depuis le début de sa vie littéraire, amant, père éploré, aïeul indulgent et gâteau, citoyen patriote, représentant du peuple et revendicateur des libertés, en exil dans une île-socle sur laquelle il s'érige, Hugo toujours est en *représentation*. Goethe se sentait et se voulait toujours exemplaire, ce qui est tout différent : Goethe assume en lui tout ce qu'il peut d'humanité ; Hugo se sent et se veut admirable ; c'est en tant qu'homme surtout que Goethe m'occupe et m'intéresse ; en tant qu'homme, Hugo ne m'intéresse que fort peu ; pénétré de son importance, il se campe et se drape en son rôle insigne ; on le sent à la fois acteur et spectateur de son jeu. C'est ce qu'exprime

merveilleusement (et avec quelle subtile malice !) ce mot de Jean Cocteau, qui s'y connaît : « Hugo, c'est un fou, qui se croyait Victor Hugo. »

Aussi bien préféré-je, et de beaucoup, ses poèmes d'inspiration panique aux pièces intimes, fût-ce celles si connues et si vantées qu'il écrivit après la mort de sa fille, par exemple, ou la trop célèbre *Tristesse d'Olympio*, où je ne consens à voir qu'un très remarquable exercice de rhétorique, un développement oratoire faisant pendant au Lac de Lamartine et au *Souvenir* de Musset, — avec pourtant une strophe et quelques vers incomparables que je n'ai garde d'omettre dans mon choix.

J'avoue mon faible pour les *Orientales* (1828). Il n'y a, dans ce presque premier recueil de vers, aucune prétention à la profondeur (j'entends : celle de la pensée) ni d'autre émotion que lyrique, d'un enthousiasme juvénile ; qu'une joie de rythmes et de rimes ; une éclosion ravissante, si souriante, si réussie que mon admiration pour elle reste aussi vive et fraîche qu'aux premiers jours. De là les citations assez abondantes que j'en fais.

Sans doute importe-t-il de remarquer que Hugo, ce libérateur professionnel, s'astreint toujours et dès ces premiers temps aux strictes règles de la strophe et de notre alexandrin classique. Je songe particulièrement à celle de ces règles qui nous paraît aujourd'hui la plus arbitraire et artificielle, de ne jamais faire rimer un substantif ou un adjectif au singulier avec un mot portant la marque du pluriel. Lamartine, Musset, et à leur suite tous les autres romantiques observèrent scrupuleusement cette règle, encore qu'elle ne concerne que la raison et les yeux et ne se soucie nullement de F oreille. Baudelaire consent aux pires gaucheries plutôt que d'y manquer :

> Et qu'il faut employer la pelle et *les* rateaux…

La rime, chez Hugo, joue un rôle de première importance ; il l'aime surprenante et c'est souvent au plus loin qu'il la cherche ou du plus loin qu'elle s'impose à lui. Loin de le gêner, elle semble souvent précéder sa pensée au point que celle-ci soit à demi suggérée par la rime. Et sans doute fallait-il à Hugo cette barre fixe de la règle, où pouvoir prendre appui pour ses rétablissements les plus hardis. La seule règle classique dont il se joue, c'est celle de la césure{6}.

Mais jamais il ne laisse tomber au milieu d'un mot, non plus que sur une syllabe faible{7}, l'emplacement de la césure régulière ; de sorte que celle-ci, même dans ses vers les plus disloqués en apparence, reste comme sous-

entendue et puisse encore être marquée par un léger arrêt de la voix. Au surplus, chaque fois qu'un de ses vers a pu paraître se jouer d'elle, le vers suivant aussitôt la rétablit très strictement, donnant en retour saveur singulière à l'infraction momentanée. Ainsi, loin de mener à mal l'alexandrin, Hugo le rajeunit et lui infuse une vigueur nouvelle.

De telles réflexions pourront paraître déplacées dans la préface d'une anthologie ; mais, en art, les questions de forme restent de première importance. Tout grand artiste est d'abord un bon ouvrier. C'est ce que semble avoir assez peu compris, ou assez mal admis, Musset, dont les vers restent souvent d'une faiblesse écœurante. Je dirais que c'est un très mauvais maître ; mais qui donc aujourd'hui songerait à écouter des leçons que lui ne songe guère à donner ? Car il ne se laisse mener que par le sentiment, et des questions de métier ne se soucie guère.

Ascona. Avril 1947.

J'en étais là de ma préface… La guerre est venue tout interrompre. Aujourd'hui, je relis ces pages, puis les notes que j'avais prises… et rien de ce que je m'apprêtais à dire encore et de ce que je pensais alors, ne me paraît très jufie aujourd'hui. La guerre précédente n'amena pas, comme semble faire celle-ci, de rupture avec le passé. Cette guerre-ci nous isole : à peine ressuyés du désastre, nous contemplons, sur le sol bouleversé, des ruines ou des faillites, et lorsque nous relevons la tête, de nouveaux cieux ; les constellations d'hier ont disparu. Tout répond : Non, à l'anxieuse interrogation de Hugo que j'étais sur le point de citer :

> L'astre est-il le point fixe en ce mouvant problème ?
> Le ciel que nous voyons fut-il toujours le même ?
> Le sera-t-il toujours ?
> L'homme a-t-il sur son front des clartés éternelles ?
> Et verrons-nous toujours les mêmes sentinelles
> Monter aux mêmes tours[8] ?

A Tunis, du temps de l'occupation allemande, je cédai à un mouvement d'impatience en apprenant que le professeur de première, au lycée, encourageait chez ses élèves un facile mépris à l'égard de Victor Hugo. On

en riait en classe. Un des meilleurs de ces élèves, esprit des plus dispos à la culture, des plus prompts, des plus sensibles à l'art, à la poésie, vint me trouver : mon attention, la sympathie que je lui marquai, l'invitaient à la confiance. Il m'avoua ne connaître de Hugo presque rien, ou que de ces médiocres morceaux célèbres qui prêtent le plus à la moquerie :

Mon père, ce héros au sourire si doux,

ou :

Les Turcs ont passé là (L'*enfant grec*)

Convaincu d'abord que le mépris était, chez ces enfants, fait d'ignorance, je mis entre les mains de celui-ci le *Satyre*, cet énorme poème, dont nous savions par cœur, du temps de Mallarmé, de longs morceaux ; rien ne me paraissait plus probant ni mieux fait pour le convertir. Quelques jours ilus tard, l'enfant me rapporta la *Légende des Siècles* et me dit, en toute bonne foi, qu'il n'avait vu dans le *Satyre* que redondance, excès de toutes sortes, jeux faciles de rimes, de rythmes, jeux de mots… il n'éprouvait devant ce vide que de l'ennui, que du dégoût. Mais le pire, c'est qu'à sa suite, relisant à mon tour ce poème et cherchant non point à rentrer dans mon enthousiasme de naguère mais à y apporter un regard neuf, celui-même de cet enfant (j'excelle à épouser le sentiment d'autrui, si différent qu'il puisse être du mien propre), j'en venais à ne plus trop comprendre moi-même, à ne plus admettre, ce qui d'abord m'y paraissait si admirable. Ce que je comprenais, c'est qu'il fallait, pour que le lustre s'allume et brille, que nous y prêtassions notre propre ferveur, que nous fussions « de mèche » ; faute de quoi, le lustre éteint, ses plus beaux cristaux ne sont plus que verroterie.

— Quoi ! ces prestigieuses voltiges, ces sauts périlleux de l'alexandrin, retombant à ravir sur ses douze pieds ?

— L'alexandrin ne nous intéresse plus. Il a vécu ; ayant épuisé ses ressources latentes. Notre curiosité s'en retire ; nous cherchons notre plaisance ailleurs, et ne sentons plus que ce que l'accoutumance à son rythme, à ses lois, avait cle factice et de convenu, de consenti. Nous ne trouvons dans Hugo (il ne nous offre) qu'une très habile, mais monotone et vaine, amplification ; il ne sait cacher que du vide sous sa trompeuse énormité.

Et je me sentais furieux contre lui, contre Hugo, contre moi qui ne trouvais plus par quoi ni comment le défendre. Se pouvait-il ? Ce poète énorme, allait-il donc devenir *négligeable* et s'enfoncer de tout son poids monstrueux dans l'oubli ? Tout ce que, néanmoins, je citerais de lui dans cette anthologie, n'aurait donc plus qu'un intérêt rétrospectif… ?

> Cérigo, qu'as-tu fait de Cithère ? Nuit ! Deuil !
> L'éden s'est éclipsé, laissant à nu l'écueil.

Oubli momentané, me redisais-je ; éclipse provisoire, comme en avaient subi Scève et Ronsard, Racine même, qui ressurgirontplus tard de l'ombre où l'indifférence d'ingrates générations les plongeait. Mais il y a plus. Il y a quelque chose de beaucoup plus important, de plus grave, qui nous différencie, nous qui nous en allons, de ceux qui viennent : il n'est plus question aujourd'hui de *durée*. L'inconfiance en l'avenir a développé chez les nouveaux venus le goût exclusif du présent, de l'immédiat ; et tout, dans la littérature et dans les arts, actuellement s'en ressent. L'ancien système poétique de naguère, si savamment établi[9] (surtout dans la littérature française) pour permettre à la mémoire de retenir les traits où s'inscrit l'émotion, la beauté ; ce nombre régulier, ce retour des rimes et leur alternance, ces temps forts marquant les césures, toutes ces règles enfin, si profondément en nous inculquées qu'elles mus paraissaient fatales, naturelles et indispensables ; tout cela n'a plus raison d'être, dès l'instant que l'instant seul compte et qu'il n'y a plus d'*avenir*. J'écrivais, avant la guerre : « Je ne gagnerai mon procès qu'en appel », ou : « J'écris pour être *relu* » — et cela ne signifie plus rien, du moment qu'il n'y a plus d'appel et qu'il n'est plus question de *relire*. Seuls sont dès lors goûtés les émois de choc, de surprise. Les liens qui nous rattachaient au passé, qui peuvent espérer de rattacher à nous le futur, sont-ils rompus ? Du coup c'en sera fait de notre culture et de cette tradition que nous avons tant lutté pour maintenir. L'art ne peut revenir en arrière. Les anciens canons de la beauté ont vécu. Quelques admirables efforts de restauration, si réussis qu'ils soient (je songe particulièrement à Valéry) paraissent factices et archaïsants, à ceux qui prétendent se délivrer du passé et ne consentent plus à voir dans toute tradition qu'esclavage. Dans ce désastre résolu, que subsiste-t-il ? Rien plus que l'émotion personnelle. Mais le moyen de la propager, de la transmettre ?… Qui dit Art, dit communion.

Cette anthologie ne représenterait donc plus que le désuet bréviaire d'une génération qui s'en va. Puisse-t-elle du moins apporter témoignage, tant bien que mal, de l'état où nous nous trouvions avant le retour au chaos.

Quand la violence eut renouvelé le lit des hommes sur la terre,
Un très vieil arbre, à sec de feuilles, reprit le fil de ses maximes…
Et un autre arbre de haut rang montait déjà des grandes Indes souterraines.
Avec sa feuille magnétique et son chargement de fruits nouveaux.

SAINT JOHN PERSE (*Vents*)

APPENDICE I :

NOTES SUR QUELQUES POÈTES

Il n’est pas un des poèmes des *Fleurs du Mal* qui ne contienne quelques vers pour l’amour desquels j'étais tenté de citer toute la pièce ; car il advient souvent qu’ils sont incorporés dans le poème de telle manière qu’on ne les en puisse aisément détacher ; au surplus il ne me plaisait point de faire des citations fragmentaires et je ne l’ai fait que rarement. Mais je devais me limiter et me suis résigné à ne point reproduire ici, par exemple, les quatorze strophes de « La Charogne » dont seule la dernière méritait d’être retenue, mais ne prenait sa parfaite valeur et l’étrangeté de son mystique accent qu’éclosant et s’épanouissant sur le terreau volontairement infect, savamment préparé au long des treize strophes précédentes. Je me console en la citant ici :

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers
Que j’ai gardé la forme et l’essence divine
De nos amours décomposés.

J’ai entendu Paul Valéry parler des vers souvent médiocres, parfois exécrables, de Baudelaire. Ce jugement, si autorisé qu’il puisse paraître dans la bouche d’un artiste admirable et qui, sur les techniques du vers, s’y connaît mieux que personne aujourd’hui, me paraît excessif, et même, osons-le dire, assez injuste. Je ne conteste point la faiblesse de certains vers des *Fleurs du Mal ;* mais il ne me paraît point qu’elle soit inconsciente et aussi involontaire qu'on pourrait le croire d'abord : j'y vois surtout un singulier désir de se rapprocher du lecteur (alors que Leconte de Lisle, Mallarmé, Valéry s'écartent résolument de lui).

GÉRARD DE NERVAL

J'ai fait de grands efforts, de vains efforts, pour m'éprendre de Gérard de Nerval. Je voudrais pouvoir admirer davantage les écrits de cet esprit délicat et charmant, cette sorte de Grand Meaulnes de notre littérature ; il apportait un élément fantasque et fantastique qui, je le reconnais, nous manquait. Hélas ! le raisonnement (et quoi de plus prosaïque) vient irrémédiablement relayer une raison errante[10]. Tout demeure ici concerté, raisonné, obtenu, dans ses sonnets tant prônés, et récemment encore par Thierry Maulnier qui consent trop complaisamment à y voir tout ce que Nerval cherchait à y mettre, et que fai le regret de ne point y *sentir* — ou par in fiant s seulement, dans sa *Delfica* par exemple, que j'ai plaisir pourtant à citer. Allons ! citons aussi *El Desdichado*, pour apaiser de nombreux admirateurs qui vont me honnir si j'avoue ne voir dans ce fameux sonnet qu'intention poétique, un acheminement contrarié par l'intervention d'une ratiocination anti-musicienne. L'œuvre rare de Gérard de Nerval n'en reste pas moins une étape importante de notre littérature lyrique : plaque tournante qui nous aiguille vers Mallarmé et l'école des symbolistes ; dommage qu'elle-même tourne si court.

COMTESSE DE NOAILLES

Il me faut faire appel à ma raison, pour rester calme et juste envers elle. Sur son berceau toutes les fées s'étaient penchées. Elle avait tout pour elle : nom, fortune, beauté ; mieux encore : grâce exquise faite d'abandon, de défaillance, de sursauts d'une fureur sacrée ; il suffisait de l'entendre parler quelques instants pour comprendre qu'un étrange génie l'habitait qui ne lui permettait à jamais plus d'être modeste, ni de se taire ; oui, de faire silence en elle, parfois. Elle était entourée d'adulateurs et ne voyait, en le miroir de leur esprit, son image que magnifiée, que flattée. Sa grande erreur est d'avoir toujours préféré les louanges aux critiques. De là, sans doute, la déplorable inconsistance de ses vers, son cotnplaisant abandon aux plus faciles pâmoisons.

X. me reproche de n'avoir rien donné de Milosz. Y. s'étonne de l'absence, dans mon anthologie, de Renée Vivien ; et Z. de René Ghil. Est-ce un oubli ? Non pas. C'est que je n'ai trouvé de l'une ou des autres, rien qui me parût particulièrement valoir d'être cité. Je le répété ; mon choix n'a rien

d’historique et seule la qualité me détermine. Mon goût s’est efforcé d’être le moins exclusif qu’il se puisse ; je dirais même : le moins personnel ; mais il n’est certainement pas infaillible. J’ai surtout cherché à ne le laisser point incliner par des vogues passagères, de sorte que cette anthologie ne reflétât point trop la mode et la prédilection d’un moment, pour risquer de paraître bientôt désuète. L’on ne peut contenter chacun. Ceux que je préfère ici décevoir, ce sont les raffinés.

PÉGUY

Certains fervents s’étonneront, s’indigneront peut-être, de ne voir aucun morceau de Péguy figurer dans cette anthologie. Il faut donc que je m’en explique : si grande que soit mon admiration pour la figure de Péguy, pour maintes pages de son œuvre en prose, pour l’injustice de ses pamphlets où respire me passion si authentique, pour les incomparables dialogues de sa Jeanne d’Arc avec Hauviette et avec Madame Gervaise — je range ses alexandrins en général, et en particulier ceux de son *Eve* si souvent cités et si opportunément loués, parmi les plus mauvais qui jamais aient été bâclés dans aucune langue. La Foi les dicte : il faut la Foi pour les goûter. Les proposer à l’admiration, c'est inviter à croire que l’excellence du sentiment suffit, qui les inspire ; à croire que la conviction fait l’artiste. En dépit de la culture, du goût, de l’art, c’est souscrire à la barbarie.

Et lorsque ses vers seraient meilleurs, ceci me retiendrait encore de les citer : entre tant de strophes (d’*Eve* en particulier) qui se suivent équivalentes, avec seulement quelques mots changés, comment oser un choix que Péguy se refuse à faire. C’est cette répétition même sur laquelle il compte ; par laquelle il obtient un effet hypnotique de litanie où la dévotion se complaise.

> Ainsi l’enfant dormait dans son premier sommeil
> . . . . berceau
> . . . . repos
> . . . . bercail
> . . . . sous ce premier cerceau
> . . . . arceau
> . . . . au royaume herbivore (!)
> . . . . dans le règne . . . .

. . . . au fond du premier somme
. . . . dans le fond de son . . . .
. . . . au fin fond . . . .

Il allait commencer l'immense événement
. . . . avènement
. . . . le grand . . . .
. . . . gouvernement
. . . . ébranlement
. . . . revêtement
. . . . embarquement
. . . . rechargement
. . . . le nouveau règlement
. . . . renouvellement,
etc.

Comme dormait Moïse au bord du père Nil
. . . . fleuve . . .
. . . . premier . . .
. . . . large . . .
. . . . chaste . . .
. . . . fil de l'eau du . . .
. . . . confluent du . . .
. . . . giron du vieux . . .
. . . . aux rives de Memphis
. . . . confins . . . .
. . . . au pays . . . .
. . . . secret . . . . .

Et ce ne sera pas ces fameux (galants, vaillants, grêles, frêles, maigres, hardis) capitaines
Qui nous emporteront la haute (chaste, droite, roide, etc.) forteresse
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines *(ici pas moyen de changer l'épithète ; ce même vers subsiste à travers seize quatrains)*
Qui nous arracheront d'une juste (basse, impure,
pauvre, moïle) détresse.

Le choix est impossible, lorsque l'incantation est l'effet même de la répétition. Telle la flûte arabe reprend inlassablement la même phrase

mélodique, avec pourtant une très légère (faible, insensible, imperceptible, subtile) modification, comme pour attester qu'elle se maintient vivante et pantelante. Il fallait citer tout ou rien.

Il y eut un temps où, Barrés y aidant, on souffla démesurément l'importance de Moréas. Mourras et ses disciples, l'opposant à Henri de Régnier, tendaient à voir en lui un grand poète. Son insuffisance paraît tristement aujourd'hui[11] ; pourtant je m'étonne de ne le voir même pas cité dans les récentes anthologies. Moréas manquait de souffle, certes, mais souvent les trop défaillants accents qu'il tirait de son frêle pipeau sont exquis. Ce n'est que vers la fin de sa vie, avec ses *Stances* qu'il consent à être lui-même ; jusqu'alors il chantait « à l'instar » avec parfois une affectation d'archaïsme bigarre et maniéré, charmante et irritante à la fois. Je me refuse à voir quelque profondeur que ce soit dans ses *ultima verba* que rapportait Barrés avec une componction admirative et qui depuis ont été souvent citées : « Au fond, classiques et romantiques… même chose. » C'est brouiller les cartes ou dépouiller les mots de leur sens, alors qu'on cofnmençait à savoir fort bien ce qu'ils voulaient dire.

Signoret est d'une toute autre vigueur. Je sais fort bien qu'il n'est que splendide et que par sa splendeur même il échappe à l'humanité. Si je le cite avec quelque surabondance, c'est en protestation contre d'injustes silences. Je fais de même à l'égard de Madame Ackermann.

APPENDICE II :

SUR UNE DEFINITION DE LA POESIE[12]

Cet elfe charmant, un peu gouailleur mais dont la moquerie même garde quelque chose d'ailé, Théodore de Banville, nous donne incidemment et comme en se jouant une définition de la poésie qui me paraît bien remarquable. Je ne sache pas qu'elle ait été jamais relevée et je la crois peu connue, car elle se lit, non point dans son *Traité de Versification*[13], mais dans l'introduction à Ronsard qu'il écrivit pour la grande anthologie des *Poètes français*, en quatre volumes, aujourd'hui presque introuvable et que j'ai vue figurer dans bien peu de bibliothèques. Je l'ai précieusement transcrite et compte l'épingler en épigraphe à la préface de *l'Anthologie* très différente que m'a demandée la collection de la *Pléiade* et que je prépare trop indolemment depuis nombre d'années. Les difficultés occasionnées par la guerre en ont déplorablement retardé la publication. Nul livre, hormis l'Evangile, n'eût été de plus grand secours au combattant qu'un recueil de nos meilleurs poèmes, me disais-je, ne l'eût requis, raffermi, rassuré, consolé davantage. Nous ne nous étonnerons pas si, dans l'ennui des camps tout d'abord, pour échapper aux hideurs environnantes, ou par besoin de communion, de réconfort, puis, par delà l'immense déboire, pour ressaisir une part de France immarcescible, tant de jeunes gens, comme d'autres « entrent en religion », sont, eux, *entrés en poésie ;* si tant de leurs aînés les ont précédés ou rejoints dans cette cléricature. Les uns et les autres eussent trouvé dans ce recueil, de Villon (et pourquoi ne pas remonter jusqu'au grand méconnu Rutebeuf ?) à Apollinaire (j'avais décidé de ne faire appel qu'à des morts) de quoi satisfaire les aspirations, étancher les soifs les plus diverses ; car, tout en bannissant ce qui n'est pas purement lyrique, je me gardais, dans mon choix, de faire prévaloir exclusivement mon goût personnel, bien que favorisant (il ne se pouvait autrement) mes préférences. Mais la question se posait d'abord : Que faut-il entendre par « purement lyrique » ? Précisément la phrase de Banville (et que, pour ce, je mettais en épigraphe) y répondait. La voici, définition parfaite, me semble-t-il, de la poésie :

« *...cette magie, qui consiste à éveiller des sensations à l'aide d'une combinaison de sons... cette sorcellerie grâce à laquelle des idées nous sont nécessairement communiquées, d'une manière certaine, par des mots qui cependant ne les expriment pas.* »

N'y a-t-il pas de quoi longuement méditer ?

Et d'abord il semble qu'il y ait quelque contradiction entre la première proposition et la seconde ; s'agit-il d'éveiller des « sensations », ou des « idées » ? Sans doute les secondes en conséquence et à la suite des premières. *Nil in intellectu quod non fuerit prius in sensu.* Ce que je remarque surtout, c'est qu'il est question ici de sensations et d'idées, mais nullement de sentiments ; et cela est fort remarquable lorsqu'on songe au temps où ces lignes furent écrites. De tout temps, mais alors surtout, régnait et règne une propension, une disposition à faire de la Poésie me affaire surtout et presque uniquement sentimentale. Louons Banville d'avoir esquivé cet écueil.

Chacun des termes qu'il emploie me semble merveilleusement concerté ; à commencer par les mots « magie » et « sorcellerie ». Valéry, d'une manière volontairement ambiguë, dira : *charme*. Le vrai poète est un magicien, il ne s'agit point tant pour lui d'être ému, mais d'amener son lecteur à l'être, « à l'aide d'une combinaison de sons », qui sont des mots. Et que la signification de ces mots importe, il va sans dire ; mais non point indépendamment de leur sonorité. L'adorable vers de Racine, si souvent cité en exemple d'harmonieuse incantation :

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

changez les mots : dites :

Vous êtes morte sur le rivage où Thésée vous avait abandonnée...

la signification demeure la même, mais le « charme » est rompu.

La seconde proposition du texte que je cite est beaucoup plus hardie ; partant, beaucoup plus importante ; singulièrement en avance sur son époque. Je doute que les contemporains de Banville (non plus, peut-être, que Banville lui-même) aient pu prévoir combien cette proposition nous paraîtrait initiatrice, ni vers quels promontoires extrêmes elle entraînerait la poésie. L'incantation (dans les poèmes d'Eluard par exemple — et je le cite à bon escient) est obtenue en dehors, et comme en dépit de la signification les mots.

Rose pareille au parricide
Descend de la toile de fond
Et tout en flammes s’évapore.

Ces vers que je lisais hier dans son dernier *Blason des fleurs et des fruits* (N° de février 1941 de la N. R. F.) ces vers m’enchantent, et je ne sais pourquoi.

Seringa masque de l’aveugle
Écorce de la nuit d’été.

Une telle « combinaison de sons » échappe à la compréhension de l’intelligence, à la critique, au bon sens commun. Eluard ne retient des mots que leur pouvoir incantateur ; pouvoir qui, du reste, n’est dû, en plus de leur sonorité, qu au souvenir de leur emploi précédent, alors qu’ils gardaient signification plus ou moins précise. Ainsi se forme-t-il autour des mots une sorte d'auréole diffuse ; leurs contours s’irisent, et le poète obtient son sortilège en juxtaposant ces diaprures{14}. Le lecteur n’a plus à précisément comprendre, mais à se prêter. Les sons rythmés évoqueront en lui je ne sais quel faisceau de sensations où la raison n'a rien à voir, la raison raisonneuse ; malgré quoi, ou plutôt : à cause de quoi, une telle poésie devient extraordinairement spirituelle, émancipée de toute relation avec le monde des transactions. Car rébranlement du patient ne reste pas cantonné dans le sensoriel.

Gloire du long désir, Idées
Tout en moi s’exaltait de voir
La famille des iridées
Surgir à ce nouveau devoir.

disait Mallarmé. Il n’y a pas à le nier, ce « nouveau devoir » est d’ordre idéologique. Banville le dit fort bien : « des idées nous sont nécessairement communiquées d’une manière certaine ». Chaque mot est, ici, pesé. Et d’abord, lorsqu’il dit « idées », l’on comprend qu’il ne s’agit pas de concepts susceptibles de former des syllogismes, qu’il entend par ce mot toute émanation, j’allais écrire : toute phosphorescence, si imprécise fût-elle, de l’intellect. « Communiquées » — la fin même de la poésie est une subtile et mystérieuse communication, un recours à la sympathie spirituelle. « Nécessairement » ; « d’une manière certaine » — tout l'art est d’inventer,

de découvrir, telle relation des mots entre eux, de ces mots avec l’esprit du lecteur par quoi l'émotion du poète, par quoi ses « idées » se fassent communicables.

« … Par des mots qui cependant ne les expriment pas… » Je reste dans l’admiration de ce petit membre de phrase… L’on ne peut parler, lorsqu’il s’agit d’art, de progrès ; prétendre que la poésie d’Apollinaire soit supérieure à celle ses prédécesseurs par le seul fait que plus récente ; mais l'exemple des contemporains de Banville ne l’invitait guère encore à se prononcer ainsi ; il y fallait un pressentiment, une attente, l’intuition du génie.

Est-ce dire que la poésie désormais devra « nécessairement » sacrifier à la seule incantation verbale toute apparence de signification vulgaire ? Je ne le crois, pour ma part, nullement. Au plus peut-on soutenir que toute poésie comporte une part d’incantation inexplicable par la raison ; que sans cette incantation, sans ce « charme », il peut bien y avoir, rimés ou non, des vers, mais non pas de la poésie. Par contre, il peut y en avoir parfois dans la prose.

ANTHOLOGIE

RUTEBEUF

1225-1285

RUTEBEUF

LA GRIÈCHE[15] D'HIVER

Au temps où arbres se défeuillent
Et qu'il ne reste en branches feuille
Qui n'aille à terre,
Pour la pauvreté qui m'atterre,
Qui de partout me fait la guerre
Au temps d'hiver,
Beaucoup me sont changés les vers
Et mon dit commence divers,
De pauvre histoire.
Pauvre sens et pauvre mémoire
M'a Dieu donnés, le roi de gloire,
Et pauvre rente
Et froid au cul quand bise vente.
Le vent me vient, le vent m'évente
Et très souvent
Plusieurs fois je sens trop le vent.
La Grièche en ses dés me vend
Ce que me livre.
Bien me paye, bien me délivre :
Pour un sou me rend une livre
De pauvreté.
Toujours à elle suis livré,
Toujours l'accès m'est accordé.
Ah ! le riche homme !
Je ne dors que le premier somme,
De mon avoir ne sais la somme :
N'y en a point.

Dieu me fait le temps tout à point.
Noire mouche en été me point,
        En hiver blanche.
Je suis tel l'oiseau sur la branche.
En hiver pleure et me lamente
Et me défeuille ainsi que l'ente
        Au premier gel.
En moi n'y a venin ni fiel.
Ne me reste rien sous le ciel :
        Tout va sa voie.
. . . . . .

LA PAUVRETÉ RUTEBEUF

A Louis IX roi de France

Je ne sais par où je commence
Tant ai de matière abondance
Pour parler de ma pauvreté.
Pour Dieu vous prie, ô roi de France,
Que me donniez quelque chevance,
Si ferez trop grand charité.
J'ai vécu de bien emprunté
Qu'on m'a confié ou prêté,
Si que ne trouve plus créance :
On me sait pauvre et endetté.
Et vous hors du royaume étiez
En qui j'avais mis m'espérance.
. . . . . .

LA COMPLAINTE RUTEBEUF

A Alphonse de Poitiers, frère de Saint Louis

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
        Et tant aimés ?
Je crois qu'ils sont trop clair semés,
Ils ne furent pas bien semés
        Et sont faillis.
De tels amis m'ont mal bailli,
Car dès que Dieu m'eut assailli
        De maint côté,
N'en vis un seul en mon hôtel.
Je crois, le vent les a ôtés,
        L'amour est morte,
Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte.
. . . . . .

LA MORT RUTEBEUF

. . . . . .
Tardif serai au repentir.
Las ! moi ; onques ne sut sentir
Mon fol cœur ce qu'est repentance
Ni à bien faire consentir !
A moi il vous faut compatir
Car justes même auront doutance.
J'ai toujours engraissé ma panse
Du bien d'autrui, d'autrui substance.
Je serai clerc du mieux mentir
Si je dis : « C'est par ignorance
Car ne sais ce qu'est pénitence »
Cela ne me peut garantir.

Garantir ! En quelle manière ?
Ne me fit Dieu bonté entière,
Qui me donna sens et savoir,

Et me fit à sa forme fière ?
Encor me fit bonté plus chère :
Pour moi voulut mort recevoir.
Sens me donna de décevoir
L'ennemi[16] qui me veut avoir
Et mettre en sa prison dernière,
Là d'où nul ne se peut ravoir :
Pour prière ni pour avoir,
N'en vois nul qui revienne arrière.
. . . . . .

Adaptation de Gustave Cohen

CHARLES D'ORLÉANS

1394-1465

CHARLES D'ORLÉANS

RONDEAU

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye,
De soleil luyant, cler et beau.

Il n'y a beste, ne oyseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crye :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livree jolie,
Gouttes d'argent d'orfaverie,
Chascun s'abille de nouveau :
La temps a laissié son manteau.

CHANSON

Prenez tost ce baisier, mon cueur,
Que ma maistresse vous présente,
La belle, bonne, jeune et gente,
Par sa tresgrant grâce et doulceur.

Bon guet feray, sus mon honneur,
Afin que Dangier riens n'en sente.

Prenez tost ce baisier, mon cueur,
Que ma maistresse vous présente.

Dangier, toute nuit, en labeur,
A fait guet ; or gist en sa tente.
Acomplissez brief vostre entente,
Tantdis qu'il dort : c'est le meillieur.
Prenez tost ce baisier, mon cueur.

COMPLAINTE

. . . . . .
Dieu a les bras ouvers pour t'acoler,
Prest d'oublier ta vie pecheresse ;
Requier pardon, bien te vendra aidier
Nostre Dame, la trespuissant princesse,
Qui est ton cry et que tiens pour maistresse.
Les sains aussi te vendront secourir,
Desquelz les corps font en toy demourance.
Ne vueilles plus en ton pechié dormir,
Trescrestien, franc royaume de France !

Et je, Charles, duc d'Orlians, rimer
Voulu ces vers au temps de ma jeunesse ;
Devant chascun les vueil bien advouer,
Car prisonnier les fis, je le confesse ;
Priant à Dieu, qu'avant qu'aye vieillesse,
Le temps de paix partout puist avenir,
Comme de cueur j'en ay la désirance,
Et que voye tous tes maulx brief finir,
Trescrestien, franc royaulme de France !

FRANÇOIS VILLON

1431-1489

FRANÇOIS VILLON

LE PETIT TESTAMENT

I

Mil quatre cens cinquante et six,
Je, François Villon, escollier,
Considérant, de sens rassis,
Le frain aux dents, franc au collier
Qu'on doit ses œuvres conseiller,
Comme Vegèce le racompte,
Saige Romain, grand conseiller,
Ou autrement on se mescompte…

II

En ce temps que j'ay dit devant,
Sur le Noël, morte saison,
Lorsque les loups vivent du vent,
Et qu'on se tient en sa maison,
Pour le frimas, près du tison :
Cy me vint vouloir de briser
La très amoureuse prison
Qui souloit mon cueur desbriser.

VI

Pour obvier à ses dangiers,
Mon mieulx est, ce croy, de partir.
Adieu ! je m'en voys à Angiers,

Puisqu'el ne me veult impartir
Sa grâce, ne me départir.
Par elle meurs, les membres sains ;
Au fort, je meurs amant martir,
Du nombre des amoureux saints !

VII

Combien que le départ me soit
Dur, si fault-il que je m'esloingne.
Comme mon pauvre sens conçoit :
Autre que moy est en queloingne,
Dont onc en forest de Bouloingne
Ne fut plus altéré d'humeur.
C'est pour moy piteuse besoingne :
Dieu en veuille ouïr ma clameur !

VIII

Et puisque départir me fault,
Et du retour ne suis certain :
Je ne suis homme sans deffault,
Ne qu'autre d'assier ne d'estaing.
Vivre aux humains est incertain,
Et après mort n'y a relaiz :
Je m'en voys en pays loingtaing ;
Si establiz ce present laiz.

XXV

Derechief, je laisse, en pitié,
A troys petitz enfans tous nudz,
Nommez en ce present traictié,
Paouvres orphelins impourveuz,
Tous deschaussez, tous despourveus,
Et desnuez comme le ver ;
J'ordonne qu'ils seront pourveuz,

Au moins pour passer cest yver.

XXXV

Finalement, en escrivant,
Ce soir, seullet, estant en bonne,
Dictant ces laiz et descripvant,
Je ouyz la cloche de Sorbonne,
Qui toujours à neuf heures sonne
Le Salut que l'Ange prédit ;
Cy suspendy et cy mis bonne,
Pour pryer comme le cueur dit.

LE GRAND TESTAMENT

I

En l'an trentiesme de mon aage,
Que toutes mes hontes j'eu beues,
Ne du tout fol, ne du tout sage.
Nonobstant maintes peines eues,
. . . . . .

X

Pour ce que foible je me sens,
Trop plus de biens que de santé,
Tant que je suis en mon plain sens,
Si peu que Dieu m'en a presté,
Car d'autre ne l'ay emprunté,
J'ay ce Testament très estable
Faict, de dernière voulenté,
Seul pour tout et irrevocable.

XI

Escript l'ay l'an soixante et ung,
Que le bon roy me délivra
De la dure prison de Mehun,
Et que vie me recouvra,
Dont suys, tant que mon cœur vivra,
Tenu vers luy me humilier,
Ce que feray jusqu'il mourra :
Bienfaict ne se doibt oublier.

XXII

Je plaings le temps de ma jeunesse,
Ouquel j'ay plus qu'autre gallé,
Jusque à l'entree de viellesse,
Qui son partement m'a celé.
Il ne s'en est à pié allé,
N'à cheval ; las ! et comment donc ?
Soudainement s'en est voilé,
Et ne m'a laissé quelque don.

XXIII

Allé s'en est, et je demeure,
Povre de sens et de sçavoir,
Triste, failly, plus noir que meure,
Qui n'ay ne cens, rente, n'avoir ;
Des miens le moindre, je dy voir,
De me desadvouer s'avance,
Oublyans naturel devoir,
Par faulte d'un peu de chevance.

XXVI

Bien sçay se j'eusse estudié
Du temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes meurs dédié,
J'eusse maison et couche molle !

Mais quoy ? je fuyoye l'escolle,
Comme faict le mauvays enfant…
En escrivant ceste parolle,
A peu que le cueur ne me fend.

XXVIII

Mes jours s'en sont allez errant,
Comme, dit Job, d'une touaille
Font les filetz, quand tisserant
Tient en son poing ardente paille
Lors, s'il y a nul bout qui saille,
Soudainement il le ravit.
Si ne crains rien qui plus m'assaille,
Car à la mort tout s'assouvyst.

XXIX

Où sont les gracieux gallans
Que je suyvoye au temps jadis,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisans en faictz et en diz ?
Les aucuns sont mortz et roydiz ;
D'eulx n'est-il plus rien maintenant.
Respit ils ayent en paradis,
Et Dieu saulve le remenant !

XL

Et mourut Paris ou Helène,
Quiconques meurt, meurt à douleur,
Celluy qui perd vent et aleine,
Son fiel se crève sur son cueur,
Puys sue Dieu sçait quelle sueur !
Et n'est qui de ses maulx l'alege :
Car enfans n'a, frère ne sœur,
Qui lors voulsist estre son plege.

La mort le faict frémir, pallir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Joinctes et nerfs croistre et estendre.
Corps féminin, qui tant est tendre,
Poly, souef, si precieulx,
Te faudra-il ces maulx attendre ?
Ouy, ou tout vif aller ès cieulx.

BALLADE
DES DAMES DU TEMPS JADIS

Dictes-moy où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine ;
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine ;
Echo, parlant quand bruyt on maine
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

Où est la très sage Heloïs,
Pour qui fut chastré et puis moyne
Pierre Esbaillart à Sainct-Denys ?
Pour son amour eut cest essoyne.
Semblablement, où est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust gecté en ung sac en Seine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

La royne Blanche comme ung lys.
Qui chantoit à voix de sereine,
Berthe au grand pied, Bietris, Allys ;

Harembourges, qui tient le Mayne,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglois bruslèrent à Rouen ;
Où sont-ils, Vierge souveraine ?…
Mais où sont les neiges d'antan !

Envoi

Prince, n'enquerez de sepmaine
Où elles sont, ne de cest an,
Que ce refrain ne vous remaine :
Mais où sont les neiges d'antan !

LES REGRETS
DE LA BELLE HEAUMIÈRE
DÉJA PARVENUE A VIEILLESSE

Advis m'est que j'oy regretter
La belle qui fut heaulmière,
Soy jeune fille souhaitter
Et parler en ceste manière :
« Ha ! vieillesse felonne et fière,
Pourquoy m'as si tost abatue ?
Qui me tient que je ne me fière,
Et qu'à ce coup je ne me tue ?

« Tollu m'as ma haulte franchise
Que beauté m'avoit ordonné
Sur clercz, marchans et gens d'Eglise ;
Car alors n'estoit homme né
Qui tout le sien ne m'eust donné,
. . . . . .

« Qu'est devenu ce front poly,
Ces cheveulx blonds, sourcilz voultyz,

Grand entr'œil, le regard joly,
Dont prenoye les plus subtilz ;
Ce beau nez droit, grand ne petiz ;
Ces petites joinctes oreilles,
Menton fourchu, cler vis traictis,
Et ces belles lèvres vermeilles ?

« Ces gentes espaules menues,
Ces bras longs et ces mains tretisses ;
Petitz tetins, hanches charnues,
Eslevées, propres, faictisses
A tenir amoureuses lysses ;
Ces larges reins, ce sadinet
Assis sur grosses fermes cuysses,
Dedans son joly jardinet ?
. . . . . .

« Ainsi le bon temps regrettons
Entre nous, pauvres vieilles sottes,
Assises bas, à croppetons,
Tout en ung tas comme pelottes,
A petit feu de chenevottes,
Tost allumées, tost estainctes ;
Et jadis fusmes si mignottes !…
Ainsi en prend à mainte et maintes. »

LXXXV

Premier, je donne ma pauvre ame
A la benoiste Trinité,
Et la commande à Nostre Dame,
Chambre de la divinité ;
Priant toute la charité
Des dignes neuf Ordres des cieulx,
Que par eulx soit ce don porté
Devant le Trosne precieux.

BALLADE
QUE VILLON FIT A LA REQUÊTE
DE SA MÈRE,
POUR PRIER NOTRE-DAME

Dame du ciel, regente terrienne,
Emperière des infernaulx palux,
Recevez-moy, vostre humble chrestienne,
Que comprinse soye entre voz esleuz,
. . . . . .

Femme je suis povrette et ancienne,
Ne riens ne sçay ; oncques lettre ne leuz,
Au moustier voy dont suis parroissienne
Paradis painct, où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnez sont boulluz ;
L'ung me faict paour, l'autre joye et liesse.
La joye avoir fais-moy, haulte Deesse,
A qui pecheurs doivent tous recourir,
Comblez de foy, sans faincte ne paresse.
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

XCIV

Filles sont très belles et gentes,
Demourantes à Sainct-Genou,
Près Sainct-Julian des Voventes,
Marches de Bretaigne ou Poictou,
Mais je ne dy proprement où,
Or y pensez trestous les jours,
Car je ne suis mie si fou…
Je pense celer mes amours.

CXL

Item, à la grosse Margot,

Très doulce face et portraicture,
Foy que doy Brelare Bigod,
Assez devote creature.
Je l'ayme de propre nature,
Et elle moy, la doulce sade.
Qui la trouvera d'adventure,
Qu'on luy lise ceste Ballade.

BALLADE DE VILLON
ET DE LA GROSSE MARGOT

. . . . . .

Envoi

Vente, gresle, gelle, j'ay mon pain cuict !
Je suis paillard, la paillarde me duit.
Lequel vault mieux ? chascun bien s'entresuit.
L'ung l'autre vault : c'est à mau chat mau rat.
Ordure amons, ordure nous affuyt.
Nous deffuyons honneur, il nous deffuyt,
En ce bourdel où tenons nostre estat.

CLI

Or sont-ilz mortz, Dieu ayt leurs âmes,
Quant est des corps, ils sont pourriz.
Ayent esté seigneurs ou dames,
Souef et tendrement nourriz
De cresme, fromentée ou riz,
Leurs os sont declinez en pouldre,
Auxquelz ne chault d'esbat, ne riz…
Plaise au doulx Jésus les absouldre !

CLÉMENT MAROT

1495-1544

CLÉMENT MAROT

PLUS NE SUIS CE QUE J'AI ÉTÉ

Plus ne suis ce que j'ai été,
Et plus ne saurais jamais l'être.
Mon beau printemps et mon été

Ont fait le saut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai servi sur tous les Dieux.
Ah si je pouvais deux fois naître,
Comme je te servirais mieux !

CHARLES FONTAINE

1505-1588

CHARLES FONTAINE

CHANT
SUR LA NAISSANCE DE JEAN

FILS DE L'AUTEUR

Petit enfant, peux-tu le bien venu
Estre sur terre, où tu n'apportes rien ?
Mais où tu viens comme un petit ver nu ?
Tu n'as ni drap, ni linge qui soit tien,
Or, ni argent, ni aucun bien terrien :
A père et mère apportes seulement
Peine et souci ; et voilà tout ton bien.
Petit enfant, tu viens bien pauvrement !

De ton honneur ne veuil plus estre chiche,
Petit enfant de grand bien puissant,
Tu viens au monde aussi grand, aussi riche,
Comme le roi, et aussi florissant.
Ton héritage est le ciel splendissant ;
Tes serviteurs sont les anges sans vice ;
Ton trésorier, c'est le Dieu tout puissant ;
Grâce divine est ta mère nourrice.

MAURICE SCÈVE

début du XVI$_{e}$ s.-1564

MAURICE SCÈVE

DÉLIE

LV

L'aigle volant plus loing qu'oncques ne fit,
Cuydoit r'entrer en son Empire antique :
Passa la Mer, ou asses tost deffit
Un nouveau Monstre en ce pays d'Aphrique :
Puis print son vol droict au Soleil Gallique,
Duquel l'ardeur ne vive, ne mourante,
Mais en son chault modéré demourante,
Et s'attrempant, peu à peu lentement
La transmua en une Austruche errante,
Qui vole bas, et fuit legerement.

LXXIX

L'Aulbe estaingnoit Estoilles à foison,
Tirant le jour des régions infimes,
Quand Apollo montant sur l'Orison
Des montz cornuz doroit les haultes cymes.
Lors du profond des tenebreux Abysmes,
Ou mon penser par ses fascheux ennuyz
Me fait souvent percer les longues nuictz,
Je revoquay à moy l'ame ravie :
Qui, dessechant mes larmoyants conduictz,
Me feit cler veoir le Soleil de ma vie.

CXCII

Fait paresseux en ma longue esperance,
Avec le Corps l'Esprit est tant remis,
Que l'un ne sent sa mortelle souffrance,
Et l'aultre moins congnoit ses ennemys.
    Parquoy je ignore, estant d'espoir demis,
Si ce mien vivre est vitupere, ou los,
Mais je scay bien, que pour estre forclos
De ta mercy, de mon bien tu me prives :
Et par celà tu veulx, que le mal clos
Vive en l'obscur de mes tristes Archives.

CCLV

De la clere unde yssant hors Cytharée,
Parmy Amours d'aymer non resolue,
En volupté non encor esgarée,
Mais de pensée, et de faict impolue,
Lors que Prognes le beau Printemps salue,
Et la Mer calme aux ventz plus ne s'irrite,
Entre plusieurs veit une marguerite
Dans sa Coquille, et la prenant j'eslys
Ceste, dit elle, en prys, lustre, et merite,
Pour decorer (un temps viendra) le Lys.

CCLXIV

La Mort pourra m'oster et temps, et heure,
Voire encendrir la mienne arse despouille :
Mais qu'elle face, en fin que je ne vueille
Te desirer, encor que mon feu meure ?
Si grand povoir en elle ne demeure.
    Tes fiers desdaingz, toute ta froide essence,
Ne feront point, me nyant ta presence,
Qu'en mon penser audacieux ne vive,
Qui, maulgré Mort, et maulgré toute absence,
Te represente à moy trop plus, que vive.

CCLXXIII

Toute doulceur d'Amour est destrempée
De fiel amer, et de mortel venin,
. . . . . .

CCCX

Tu te verras ton y voire cresper
Par l'oultrageuse, et tardifve Vieillesse.
Lors sans povoir en rien participer
D'aulcune joye, et humaine liesse,
Je n'auray eu de ta verte jeunesse,
Que la pitié n'à sceu à soy ployer,
Ne du travail, qu'on m'a veu employer
A soutenir mes peines ephimeres,
Comme Apollo, pour mérité loyer,
Sinon rameaulx, et fueilles tresameres.

CCCLI

Qui cuyderoit du milieu de tant d'Anges
Trop plus parfaictz, que plusieurs des haultz cieulx,
Amour parfaire aultrepart ses vendanges,
Voire en Hyver, qui jà pernicieux
Va dépeuplant les champs delicieux,
De sa fureur faisant premier essay.
Et qu'il soit vray, et comme je le scay :
Constrainct : je suis d'un grand desir extresme
Venir au lieu, non ou je te laissay,
Mais, t'y laissant je m'y perdis moymesme.

CCCLXXVIII

La blanche Aurore à peine finyssoit
D'orner son chef d'or luisant, et de roses,
Quand mon Esprit, qui du tout perissoit

Au fons confus de tant diverses choses,
Revint à moy soubz les Custodes closes
Pour plus me rendre envers Mort invincible.
  Mais toy, qui as (toy seule) le possible
De donner heur à ma fatalité,
Tu me seras la Myrrhe incorruptible
Contre les vers de ma mortalité.

ARION

ÉGLOGUE SUR LE TRÉPAS DE FEU

MONSIEUR LE DAUPHIN

. . . . . .
Donc pour plourer une si grande perte
J'habiteray ceste terre deserte,
Ou ce mien corps de peu, à peu, mourra,
Et avec moy seulement demourra
Pour compaignon sus ceste triste rive,
Ung doulx languir jusqu'à la mort tardive.

LA SAUSSAIE

. . . . . .
Là je me lave et les mains et la face :
Puis me contemple en l'eau par quelque espace
Couché sus l'herbe. Et quand ma soif m'altère,
J'espuise à coup de leur eau fresche et clere
Dens ma main creuse, et en beuvant leur prie,
Que tout ainsi, qu'à eux, Amour me rye :
Ou que leur eau de leur amour coulpable
Puisse assoupir mon feu intolerable.
  Et celà fait, je m'esbas par la plaine,
Ou çà, et là vagabond me pourmaine

Seul avec moy, qui de rien ne me chault.
Et à Mydi pour éviter le chauld
Tost je me renge en la verte Saulsaye,
Que pas à pas je mesure, et m'esgaye
A regarder par admiration
De mainte fleur naïve et proprelette.
Et les voyant si fort je me delecte,
Que mon plein sein une à une en amasse,
Puis je choisis quelque umbrageuse place
Près du rivage, et ce neantmoins seure
Pour me garder de la poignant' morsure
D'aucune fiere, et oultrageuse beste.
    Lors, je respans mes fleurs dessoubs ma teste,
En attendant qu'à dormir me convie
Le son de l'eau murmurant, comme pluye,
Qui lentement sur les arbres descend :
Ou comme autour de ces estangz on sent
Le vent souef parmi les cannes bruire.
    Le soir venu je m'en revois desduire
Du long de l'eau par les preaux herbus,
Lors que les rayz du tresardant Phebus
Sont abaissez. Et sur la nuict paoureuse
Je me retire en la vallee umbreuse
Soubs quelque roc pendant et caverneux,
Qui point ne soit moiste, ny espineux,
Ou sur ces peaux estendu à l'envers
Je voy du Ciel les mouvements divers,
Et le discours de la Lune croissante
S'elle sera proufitable, ou nuisante,
Contemplant tout selon mon rude sens
Jusques à tant, que ravir je me sens
Par le sommeil en paisible séjour
Sans pensement jusqu'à l'aube du jour,
Qu'elle blanchit, et vers le Matin monte.
. . . . . .

MICROCOSME

AU LECTEUR

Le vain travail de voir divers païs
Aporte estime à qui vagabond erre,
Combien qu'il perde à changer ciel, et terre,
Ses meilleurs jours du tems larron trahis :

Ce tems perdu peut aux plus esbahis
Gaigner encor son merite, et acquerre
Son loyer deu, que mieux peuvent conquerre
Veille, et labeur d'oisiveté haïs.

Ainsi errant dessous ce cours Solaire
Tardif je tasche inutile à te plaire
Ne mendiant de toi autre faveur.

Ainsi le Lys jà flestri refleuronne,
Et le Figuier regette sur l'Autonne
Son second fruict, mais vert, et sans saveur.

JACQUES PELLETIER
DU MANS

1517-1582

J. PELLETIER DU MANS

A CEUX QUI BLAMENT LES MATHÉMATIQUES

Tant plus je vois que vous blâmez
        Sa noble discipline
Plus à l'aimer vous enflammez
        Ma volonté incline.

Car ce qui a moins de suivants,
        D'autant plus il est rare,
Et est la chose entre vivants
        Dont on est plus avare.

Il n'est pas en votre puissance
        Qu'y soyez adonnés ;
Car le ciel dès votre naissance
        Vous en a détournés ;

Ou ayant persuasion
        Que tant la peine en coûte,
Est la meilleure occasion
        Qui tant vous en dégoûte.

Le ciel orné de tels flambeaux
        N'est-il point admirable ?
La notice de corps si beaux
        N'est-elle désirable ?

Du céleste ouvrage l'objet,

Si vrai et régulier,
N’est-il sur tout autre sujet
Beau, noble et singulier ?

N’est-ce rien d’avoir pu prévoir
Par les cours ordinaires,
L’éclipse que doit recevoir
L’un des deux Luminaires ?

D’avoir su, par vraies pratiques,
Les aspects calculer ?
Et connaître les Erratiques
Marcher ou reculer ?

Toutefois il n’est jà besoin
Que tant fort je la loue,
Vu que je n’ai vouloir ni soin
Que de ce l’on m’avoue ;

Car que chaut-il à qui l’honore
Qu’elle soit contemnée[17] ?
Science, de cil qui l’ignore,
Est toujours condamnée.

Assez regarde l’indocte homme
Du ciel rond la ceinture,
Mais il s’y connaît ainsi comme
L’aveugle en la peinture.

Celui qui a l’âme ravie
Par les cieux va et passe,
Et soudain voit durant sa vie
D’en haut la terre basse.

Cette science l’homme cueille
Alors qu’il imaginé
La facture et grande merveille

De la ronde machine.

C’est celle par qui mieux s’apprenne
L’immense Déité,
Et qui des athées reprenne
Erreur et vanité.

L’ALOUETTE

Alors que la merveille aurore
Le bord de notre ciel colore
L’alouette, en ce même point,
De sa gentille voix honore
La faible lumière qui point.

Tant plus ce blanc matin éclaire
Plus d’elle la voix se fait claire ;
Et semble bien, qu’en s’efforçant,
D’un bruit vif elle veuille plaire
Au soleil qui se vient haussant.

Elle guindée de zéphire,
Sublime, en l’air vire et revire
Et déclique un joli cri
Qui rit, guérit et tire l’ire
Des esprits, mieux que je n’écris.

Soit que Junon son air essuie,
Ou bien qu’el’ se charge de pluie,
En haut pourtant elle se tient.
Et de gringoter ne s’ennuie,
Fors quand le neigeux hiver vient.

Même n’a point la gorge close
Pour avoir sa nichée éclose ;
Et en ses chants si fort se plaît

Que vous diriez que d'autre chose
Ses alouetteaux elle ne paît.

En plein midi, parmi le vide
Fait défaillir l'œil qui la guide,
Puis tantôt comme un peloton,
Subit en terre se dévide,
Et pour un temps plus ne l'oit-on.

PERNETTE DU GUILLET

1520-1545

PERMETTE DU GUILLET

II

Il n’est besoin que plus je me soucie
Si le jour faut ou que vienne la nuit,
Nuit hivernale et sans lune obscurcie ;
Car tout cela, certes, rien ne me nuit,
Puisque mon Jour par clarté adoucie
M’éclaire toute, et tant, qu’à la minuit
En mon esprit me fait apercevoir
Ce que mes yeux ne surent oncques voir.

III

Pour contenter celui qui me tourmente,
Chercher ne veux remède à mon tourment :
Car en mon mal voyant qu’il se contente
Contente suis de son contentement.
. . . . . .

VII

C’est un grand mal se sentir offensé
Et ne s’oser ou savoir à qui plaindre ;
C’est un grand mal, voire trop insensé
Que d’aspirer où l’on ne peut atteindre,
C’est un grand mal que de son cœur contraindre,
Outre son gré et sa sujétion ;
C’est un grand mal qu’ardente affection
Sans espérer de son mal allégeance ;

Mais c’est grand bien quand, à sa passion,
Un doux languir sert d’honnête vengeance.

PONTUS DE TYARD

1521-1605

PONTUS DE TYARD

SONNET

Père du doux repos, Sommeil père du songe,
Maintenant que la nuit, d'une grande ombre obscure,
Faict à cet air serain humide couverture,
Viens, Sommeil desiré et dans mes yeux te plonge.

Ton absence, Sommeil, languissamment alonge,
Et me fait plus sentir la peine que j'endure.
Viens Sommeil, l'assoupir et la rendre moins dure,
Viens abuser mon mal de quelque doux mensonge.

Je le muet Silence un esquadron conduit,
De fantosmes ballans dessous l'aveugle nuict,
Tu me dedaignes seul qui te suis tant devot !

Viens, Sommeil désiré, m'environner la teste,
Car, d'un vœu non menteur, un bouquet je t'appreste
De ta chere morelle et de ton cher pavot.

PIERRE DE RONSARD

1524-1585

PIERRE DE RONSARD

VŒU

Divines Sœurs, qui sur les rives molles
De Castalie, et sur le mont natal,
Et sur le bord du chevalin crystal
M'avez d'enfance instruit en vos escoles ;

Si tout ravy des saults de vos caroles,
D'un pied nombreux j'ay guidé vostre bal,
Plus dur qu'en fer, qu'en cuivre et qu'en metal,
Dans vostre Temple engravez ces paroles :

Ronsard, afin que le siècle avenir
De temps en temps se puisse souvenir
Que sa jeunesse à l'amour fist homage,

De la main dextre apand à vostre autel
L'humble présent de son livre immortel
Son cœur de l'autre aux pieds de ceste image.

AMOURS DE CASSANDRE

LXXIX

Si je trespasse entre tes bras, Madame,
Je suis content : aussi ne veux-je avoir
Plus grand honneur au monde, que me voir,

En te baisant, dans ton sein rendre l’ame.

Celuy dont Mars la poictrine renflame,
Aille à la guerre, et d’ans et de pouvoir
Tout furieux, s’esbate à recevoir
En sa poitrine une Espagnole lame.

Moy plus couard, je ne requier sinon,
Apres cent ans sans gloire et sans renom,
Mourir oisif en ton giron, Cassandre.

Car je me trompe, ou c’est plus de bon-heur
D’ainsi mourir, que d’avoir tout l’honneur,
Et vivre peu, d’un monarque Alexandre.

STANCES

Quand au temple nous serons
Agenouillez, nous ferons
Les dévots selon la guise
De ceux qui pour loüer Dieu
Humbles se courbent au lieu
Le plus secret de l’Eglise.

Mais quand au lict nous serons
Entrelassez, nous ferons
Les lascifs selon les guises
Des Amans qui librement
Pratiquent folastrement
Dans les draps cent mignardises.

Pourquoy donque, quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloistre enfermée ?

Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton sein delicieux,
Ton front, ta lèvre jumelle ?
En veux-tu baiser Pluton
Là bas, apres que Charon
T'aura mise en sa nacelle ?

Apres ton dernier trespas,
Gresle, tu n'auras là bas
Qu'une bouchette blesmie ;
Et quand mort je te verrois
Aux Ombres je n'avou'rois
Que jadis tu fus m'amie.

Ton test n'aura plus de peau,
Ny ton visage si beau
N'aura veines ny arteres :
Tu n'auras plus que les dents
Telles qu'on les voit dedans
Les testes de cimeteres.

Donque tandis que tu vis,
Change, Maistresse, d'avis,
Et ne m'espargne ta bouche.
Incontinent tu mourras,
Lors tu te repentiras
De m'avoir esté farouche.

Ah, je meurs ! ah, baise moy !
Ah, Maistresse, approche toy !
Tu fuis comme un fan qui tremble.
Au-moins souffre que ma main
S'esbate un peu dans ton sein,
Ou plus bas, si bon te semble.

Je suis plus aise en mon cœur que les Dieux,
Quand chaudement tu me baises, Maistresse :
De ton baiser la douceur larronnesse
Tout esperdu m'en-vole jusqu'aux Cieux.

Baise moy donc, mon cœur, car j'aime mieux
Ton seul baiser, que si quelque Deesse
Au jeu d'amour d'une accollade espesse
M'embrassoit nud d'un bras delicieux.

Mais ton orgueil a tousjours de coustume
D'accompagner ton baiser d'amertume,
Froid, sans saveur ; aussi je ne pourrois

Souffrir tant d'heur, car mon ame qui touche
Mille beautez, s'enfuiroit par ma bouche,
Et de trop d'aise en ton sein je mourrois.

AMOURS DE MARIE

XIX

Marie, levez-vous, ma jeune paresseuse,
Ja la gaye alouette au ciel a fredonné,
Et ja le rossignol doucement jargonné
Dessus l'espine assis sa complainte amoureuse.

Sus debout ! allon voir l'herbelette perleuse,
Et vostre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets mignons ausquels aviez donné
Hier au soir, de l'eau d'une main si songneuse.

Harsoir en vous couchant vous jurantes vos yeux
D'estre plus-tost que moy ce matin esveillée ;
Mais le dormir de l'Aube aux filles gracieux

Vous tient d’un doux sommeil encor les yeux sillée.
Ça ! ça ! que je les baise et vostre beau tetin
Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin.

CHANSON

. . . . . .
Venus avec son enfant
            Triomphant
Au haut de son coche assise,
Laisse ses cygnes voler
            Parmy l’air
Pour aller voir son Anchise.

Quelque part que ses beaux yeux
            Par les cieux
Tournent leurs lumieres belles,
L’air qui se monstre serein,
            Est tout plein
D’amoureuses estincelles.

Puis en descendant à bas,
            Sous ses pas
Naissent mille fleurs écloses ;
Les beaux liz et les œillets
            Vermeillets
Rougissent entre les roses.

Je sens en ce mois si beau
            Le flambeau
D’Amour qui m’eschaufe l’ame,
Y voyant de tous costez
            Les beautez
Qu’il emprunte de ma Dame.
. . . . . .

Quand je voy les grands rameaux
Des ormeaux
Qui sont lassez de lierre,
Je pense estre pris és laz
De ses bras,
Et que mon col elle serre.
. . . . . .

Quand je voy dans un jardin
Au matin,
S'esclorre une fleur nouvelle,
J'accompare le bouton
Au teton
De son beau sein qui pommelle.
. . . . . .

Quand je sens parmy les prez
Diaprez
Les fleurs dont la terre est pleine,
Lors je fais croire à mes sens
Que je sens
La douceur de son haleine.
. . . . . .

Je voudrais, pour la tenir,
Devenir
Dieu de ces forests desertes,
La baisant autant de fois
Qu'en un bois
Il y a de fueilles vertes.
. . . . . .

LXVIII

Cesse tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné
Du Destin, que moy vif, tu sois riche de gloire,
Avant que l'homme passe outre la rive noire,

L’honneur de son travail ne luy est point donné.

Quelqu’un, après mille ans, de mes vers estonné,
Voudra dedans mon Loir, comme en Permesse, boire,
Et voyant mon pays, à peine pourra croire
Que d’un si petit lieu tel Poëte soit né.

Pren, mon livre, pren cœur : la vertu precieuse
De l’homme, quand il vit, est toujours odieuse ;
Apres qu’il est absent, chacun le pense un Dieu.

La rancœur nuit tousjours à ceux qui sont en vie ;
Sur les vertus d’un mort elle n’a plus de lieu,
Et la postérité rend l’honneur sans envie.

Je vous envoye un bouquet, que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies,
Qui ne les eust à ce vespre cueillies,
Cheutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain,
Que vos beautez, bien qu’elles soient fleuries,
En peu de tems cherront toutes fletries,
Et, comme fleurs, periront tout soudain.

Le tems s’en va, le tems s’en va, ma Dame,
Las ! le tems non, mais nous nous en allons,
Et tost serons estendus sous la lame,

Et des amours, desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n’en sera plus nouvelle :
Pource aimez moy, cependant qu’estes belle.

STANCES

. . . . . .
Je ressemble au Démon qui ne se veut charger
D'un corps, ou s'il a corps ce n'est qu'un air leger,
Pareil à ces vapeurs subtiles et menues,
Que le Soleil desseiche aux chauds jours de l'esté.
Le mien, du seul penser promptement emporté,
Distilé par l'Amour se perd dedans les nues.

Le Peintre qui premier fit d'Amour le tableau,
Et premier le peignit plumeux comme un oiseau,
Cognut bien sa nature en luy baillant des ailes,
Non pour être inconstant, leger ne vicieux,
Mais comme nay du Ciel, pour retourner aux Cieux,
Et monter au sejour des choses les plus belles.

La matiere de l'homme est pesante, et ne peut
Suivre l'esprit en hault, lors que l'esprit le veut,
Si Amour, la purgeant de sa flame estrangere,
N'affine son mortel. Voilà, Dame, pourquoy
Je cognois pat raison que n'aimez tant que moy :
Si vous aimiez autant, vous seriez plus legere.

Entre les Dieux au Ciel mon corps s'iroit assoir,
Si vous suiviez mon vol quand nous ballons au soir
Flanc à flanc, main à main, imitant l'Androgyne,
Tous deux dançans la Volte, ainsi que les Jumeaux,
Prendrions place au séjour des Astres les plus beaux,
Et serions dits d'Amour à jamais le beau Signe.
. . . . . .

Le vers d'Eurymédon et de Callirée

SONNETS POUR HÉLÈNE

XLIII

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous esmerveillant :
Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille resveillant,
Bénissant vostre nom, de louange immortelle.

Je seray sous la terre et fantôme sans os
Par les ombres myrteux je prendray mon repos ;
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez des aujourdhuy les roses de la vie.

STANCES

DE LA FONTAINE D'HÉLÈNE

LE SECOND

Fontaine à tout jamais ta source soit pavée,
Non de menus gravois, de mousses ny d'herbis,
Mais bien de mainte Perle à bouillons enlevée,
De Diamants, Saphirs, Turquoises et Rubis.

LE PREMIER

Le Pasteur en tes eaux nulle branche ne jette,
Le Bouc de son ergot ne te puisse fouler ;
Ains comme un beau Crystal, tousjours tranquille et nette

Puisse-tu par les fleurs eternelle couler.

LE SECOND

Les Nymphes de ces eaux et les Hamadryades,
Que l'amoureux Satyte entre les bois poursuit,
Se tenans main à main, de sauts et de gambades,
Au rayons du Croissant y dansent toute nuit.
. . . . . .

LE PREMIER

Lune, qui as ta robbe en rayons estoilée,
Garde ceste fonteine aux jours les plus ardans ;
Defen-la pour jamais de chaud et de gelée,
Remply-la de rosée, et te mire dedans.

LE SECOND

Advienne apres mille ans qu'un Pastoureau desgoise
Mes amours, et qu'il conte aux Nymphes d'icypres,
Qu'un Vandomois mourut pour une Saintongeoise,
Et qu'encores son ame erre entre ces forests.
. . . . . .

ÉLÉGIE

Six ans estoient coulez, et la septieme annee
Estoit presques entiere en ses pas retournee,
Quand loin d'affection, de désir et d'amour,
En pure liberté je passois tout le jour,
Et franc de tout soucy qui les ames devore,
Je dormois des le soir jusqu'au point de l'aurore.
Car seul maistre de moy j'allois plein de loisir,

Où le pied me portoit, conduit de mon désir,
Ayant tousjours es mains pour me servir de guide
Aristote ou Platon, ou le docte Euripide,
Mes bons hostes muets, qui ne faschent jamais :
Ainsi que je les prens, ainsi je les remais.
O douce compagnie et utile et honneste !
Un autre en caquetant m'estourdiroit la teste.
Puis du livre ennuyé, je regardois les fleurs,
Fueilles, tiges, rameaux, especes et couleurs,
Et l'entrecoupement de leurs formes diverses,
Peintes de cent façons, jaunes, rouges et perses,
Ne me pouvant saouler, ainsi qu'en un tableau,
D'admirer la Nature, et ce qu'elle a de beau,
Et de dire en parlant aux fleurettes escloses,
Celuy est presque Dieu qui cognoist toutes choses.
. . . . . .

ODE
A MICHEL DE L'HOPITAL
CHANCELIER DE FRANCE

Strophe I

Errant par les champs de la Grâce
Qui peint mes vers de ses couleurs,
Sus les bords Dirceans j'amasse
L'eslite des plus belles fleurs,
A fin qu'en pillant, je façonne
D'une laborieuse main
La rondeur de ceste couronne
Trois fois torse d'un ply Thebain,
Pour orner le haut de la gloire
Du plus heureux mignon des Dieux,
Qui ça bas ramena des Cieux
Les filles qu'enfanta Memoire.

Antistrophe

Memoire, Royne d'Eleuthere,
Par neuf baisers qu'elle receut
De Jupiter qui la fist mere,
D'un seul coup neuf filles conceut.
Mais quand la Lune vagabonde
Eut courbé douze fois en rond,
Pour r'enflamer l'obscur du monde,
La double voûte de son front,
Memoire, de douleur outrée,
Dessous Olympe se coucha,
Et criant Lucine, accoucha
De neuf filles d'une ventrée,

Épode

En qui respandit le Ciel
Une musique immortelle,
Comblant leur bouche nouvelle
Du jus d'un Attique miel,
Et à qui vrayment aussi
Les vers furent en souci,
Les vers dont flattez nous sommes,
A fin que leur doux chanter
Peust doucement enchanter
Le soin des Dieux et des hommes.

Strophe II

Aussi tost que leur petitesse,
Courant avec les pas du Temps,
Eut d'une rampante vistesse
Touché la borne de sept ans,
Un sang naturel, qui commande
De voir ses parens, vint saisir
Le cœur de ceste jeune bande,

Chatouillé d’un noble désir,
Si qu’elles, mignardant leur mere,
Neuf et neuf bras furent pliant
Autour de son col, la priant
De voir la face de leur pere.

Antistrophe

Memoire, impatiente d’aise,
Délaçant leur petite main,
L’une apres l’autre les rebaise,
Et les presse contre son sein.
Hors des poumons à lente peine
Une parole luy montoit,
De souspirs allaigrement pleine
Tant l’affection l’agitoit,
Pour avoir desja cognoissance
Combien ses filles auront d’heur,
Ayant de près veu la grandeur
Du Dieu qui planta leur naissance.

Épode

Apres avoir relié
D’un tortis de violettes
Et d’un cerne de fleurettes
L’or de leur chef délié,
Apres avoir proprement
Troussé leur accoutrement,
Marcha loin devant sa trope,
Et la hastant jour et nuit,
D’un pied dispos, la conduit
Jusqu’au rivage Æthiope.

Strophe III

Ces vierges encore nouvelles,

Et mal-apprises au labeur,
Voyant le front des eaux cruelles,
S'effroyerent d'une grand'peur,
Et toutes pencherent arriere,
Tant elles s'alloyent esmouvant,
Ainsi qu'au bord d'une riviere
Un jonc se penche sous le vent.
Mais leur mere, non estonnée
De voir leur sein qui haletoit,
Pour les asseurer les flatoit
De ceste parole empennée :

Antistrophe

« Courage, mes filles, dit-elle,
Et filles de ce Dieu puissant,
Qui seul en sa main immortelle
Soutient le foudre rougissant.
Ne craignez point les vagues creuses
De l'eau qui bruit profondement,
Sur qui vos chansons doucereuses
Auront un jour commandement ;
Mais forcez-moy ces longues rides,
Et ne vous souffrez decevoir,
Que votre pere n'alliez voir
Dessous ces Royaumes humides. »

Épode

Disant ainsi, d'un plein saut
Toute dans les eaux s'allonge,
Comme un Cygne qui se plonge
Quand il voit l'aigle d'enhaut,
Ou ainsi que l'arc des Cieux
Qui d'un grand tour spacieux
Tout d'un coup en la mer glisse,
Quand Junon haste ses pas

Pour aller porter là bas
Un message à sa nourrice.

Strophe IV

Elles adonc, voyant la trace
De leur mere, qui ja sondoit
Le creux du plus humide espace,
Qu'à coup de bras elle fendoit,
A chef baissé sont devalées,
Penchant bas la teste et les yeux
Dans le sein des plaines salées.
L'eau qui jallit jusques aux cieux,
Grondant sus elles se regorge,
Et frisant deçà et delà
Mille tortis, les avala
Dedans le goufre de sa gorge.

Antistrophe

En cent façons, de mains ouvertes
Et de pieds voutez en deux pars,
Sillonnoyent les campagnes vertes
De leurs bras vaguement espars.
Comme le plomb, dont la secousse
Traine le filet jusqu'au fond,
L'extreme desir qui les pousse,
Avalle contre-bas leur front,
Tousjours sondant ce vieil repaire
Jusques aux portes du chasteau
De l'Ocean, qui dessous l'eau
Donnoit un festin à leur pere.

Épode

De ce Palais eternel,
Brave en colonnes hautaines

Sourdoyent de mille fontaines
Le vif sourgeon perennel.
Là pendoit sous le portail
Lambrissé de verd esmail
Sa charrette vagabonde,
Qui le roule d'un grand tour,
Soit de nuict ou soit de jour,
Deux fois tout au rond du monde.

Strophe V

Là sont par la Nature encloses
Au fond de cent mille vaisseaux
Les semences de toutes choses,
Eternelles filles des eaux.
Là les Tritons chassant les fleuves,
Sous la terre les escouloyent
Aux canaux de leurs rives neuves,
Puis de rechef les r'appelloyent.
Là ceste troupe est arrivée
Desur le poinct : qu'on desservoit,
Et que desja Portonne avoit
La première nape levée.

Antistrophe

Phebus, du milieu de la table,
Pour resjouyr le front des Dieux,
Matioit sa voix delectable
A son archet melodieux,
Quand l'œil du Pere qui prend garde
Sus un chacun, se costoyant
A l'escart des autres, regarde
Ce petit troupeau flamboyant,
De qui l'honneur, le port, la grace
Qu'empreint sur le front il portoit,
Publioit assez qu'il sortoit

De l’heureux tige de sa race.

Épode

Luy qui debout se dressa,
Et de plus près les œillade
Les serrant d’une accollade
Mille fois les caressa,
Tout esgayé de voir peint
Dedans les traits de leur teint
Le naïf des graces siennes.
Puis pour son hoste esjouïr
Les chansons voulut ouïr
De ces neuf Musiciennes.
. . . . . .

Livre I, Ode X

A SA MAITRESSE

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d’espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ! ses beautez laissé cheoir !
O vrayment marastre Nature,
Puis qu’une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que voétre âge fleuronne

En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Livre I, Ode XVII

Ah Dieu ! que malheureux nous sommes !
Ah Dieu ! que de maux en un temps
Offensent la race des hommes
Semblable aux fueilles du Printemps,
Qui vertes dessus l'arbre croissent,
Puis elles l'Automne suivant,
Seiches à terre n'apparoissent
Qu'un jouët remoqué du vent !

Vrayment l'esperance est meschante
D'apparence elle nous deçoit,
Et tous jours pipant elle enchante
Le pauvre sot qui la reçoit.
Mais le sage qui ne se fie
Qu'en la plus seure verité,
Sçait que le tout de nostre vie
N'est rien que pure vanité.

Tandis que la crespe jouvence
La fleur des beaux ans nous produit,
Jamais le jeune enfant ne pense
A la vieillesse qui le suit,
Ne jamais l'homme heureux n'espere
De se voir tomber en mechef,
Sinon alors que la misere
Desja luy pend dessus le chef.

Homme chetif et miserable,
Pauvre abusé, ne sçais-tu pas

Que la jeunesse est peu durable,
Et que la mort guide nos pas,
Et que nostre fangeuse masse
Si tost s'esvanouït en rien,
Qu'à grand'peine avons-nous l'espace
D'apprendre le mal et le bien ?

Le Destin et la Parque noire
En tous âges sillent nos yeux :
Jeunes et vieux ils meinent boire
Les flots du lac oblivieux.
Mesmes les Rois foudres de guerre,
Despouillez de veines et d'os,
Ainsi que vachers, sous la terre
Viendront au throne de Minos.
. . . . . .

Ah ! que maudite soit l'asnesse,
Laquelle pour trouver de l'eau,
Au serpent donna la jeunesse,
Qui tous les ans change de peau !
Jeunesse que le populaire
De Jupiter avoit receu
Pour loyer de n'avoir sceu taire
Le secret larrecin du feu.

Des ce jour devint enlaidie
Par luy la santé des humains
De vieillesse et de maladie,
Des hommes hostes inhumains,
Et des ce jour il fist entendre
Le bruit de son foudre nouveau,
Et depuis n'a cessé d'espandre
Les dons de son mauvais tonneau.

Livre II, Ode XII

CONTRE DENISE, SORCIÈRE

L'inimitié que je te porte,
Passe celle, tant elle est forte,
 Des chameaux et des ours,
Vieille sorciere deshontée,
Que les bourreaux ont fouettée
 Le long des carrefours.

Tirant apres toy une presse
D'hommes et de femmes espesse,
 Tu monstrois nud le flanc,
Et monstrois nud parmi la rue
L'estomac et l'espaule nue
 Rougissante de sang.

Mais la peine fut bien petite,
Si l'on balance ton merite :
 Le Ciel ne devoit pas
Pardonner à si lasche teste,
Ains il devoit de sa tempeête
 L'acravanter à bas.

La Terre mere encor pleurante
Des Geans la mort violante
 Bruslez du feu des Cieux,
Te laschant de son ventre à peine,
T'engendra, vieille, pour la haine
 Qu'elle portoit aux Dieux.

Ta sçais que vaut mixtionnée
La drogue qui nous est donnée
 Des païs chaleureux,
Et en quel mois, en quelles heures,
Les fleurs des femmes sont meilleures
 Au breuvage amoureux.

Nulle herbe soit elle aux montagnes,
Ou soit venimeuse aux campagnes,
        Tes yeux sorciers ne fuit,
Que tu as mille fois coupée
D'une serpe d'airain courbée,
        Béant contre la nuit.

Le soir, quand la Lune fouëtte
Ses chevaux par la nuict muette,
        Pleine de rage, alors,
Voilant ton execrable teste
De la peau d'une estrange beste,
        Tu t'eslances dehors.

Au seul souspir de ton haleine,
Les chiens effroyez par la plaine,
        Aguisent leurs abois ;
Les fleuves contremont reculent,
Les loups suivant ta trace hurlent
        Ton ombre par les bois.

Hostesse des lieux solitaires,
Et par l'horreur des cimetaires
        Où tu hantes le plus,
Au son des vers que tu murmures,
Les corps des morts tu des-emmures
        De leurs tombeaux reclus.

Vestant de l'un l'image vaine
Tu fais trembler et cœur et veine
        Rebarbotant un sort,
A la veufve qui se tourmente,
Ou à la mere qui lamente
        Son seul heritier mort.

Tu fais que la Lune enchantée
Marche par l'air toute argentée,

Luy dardant d'icy bas
Telle couleur aux jouës palles,
Que le son de mille cymbales
Ne divertiroit pas.

Tu es la frayeur du village :
Chacun craignant ton sorcelage
Te ferme sa maison,
Tremblant de peur que tu ne taches
Ses bœufs, ses moutons et ses vaches
Du jus de ta poison.

J'ay veu souvent ton œil senestre,
Trois fois regardant de loing paistre
La guide du troupeau,
L'ensorceler de telle sorte,
Que tost apres je la vy morte,
Et les vers sur la peau.

Comme toy Medee execrable
Fut bien quelquefois profitable :
Ses venins ont servy,
Reverdissant d'Eson l'escorce :
Au contraire, tu m'as par force
Mon beau printemps ravy.

Dieux ! si là haut pitié demeure,
Pour recompense qu'elle meure,
Et ses oz diffamez,
Privez d'honneur de sepulture,
Soient des corbeaux goulus pasture,
Et des chiens affamez.

Livre II, Ode XIV

J'ay l'esprit tout ennuyé

D'avoir trop estudié
Les Phenomenes d'Arate :
Il est temps que je m'esbate,
Et que j'aille aux champs jouër.
Bons Dieux ! qui voudrait louer
Ceux qui collez sus un livre
N'ont jamais soucy de vivre ?
. . . . . .

Corydon, marche davant,
Sçache où le bon vin se vend,
Fay refraischir la bouteille,
Cerche une ombrageuse treille
Pour souz elle me coucher :
Ne m'achete point de chair,
Car tant soit elle friande,
L'Esté je hay la viande.

Achete des abricôs,
Des pompons, des artichôs,
Des fraises, et de la crème :
C'est en Esté ce que j'aime,
Quand sur le bord d'un ruisseau
Je la mange au bruit de l'eau,
Estendu sus le rivage,
Ou dans un antre sauvage.
. . . . . .

Livre II, Ode XVIII

Du malheur de recevoir
Un estranger sans avoir
De luy quelque cognoissance,
Tu as fait experiance,
Menelas, ayant receu
Pâris dont tu fus deceu.

Et moy je la viens de faire,
Qui ore ay voulu retraire
Sottement un estranger
Dans ma chambre et le loger.

Il estoit minuict : et l'Ourse
De son char tournoit la course
Entre les mains du Bouvier,
Quand le somme vint lier
D'une chaine sommeilliere
Mes yeux clos sous la paupiere.

Ja je dormois en mon lit
Lors que j'entr'ouy le bruit
D'un qui frappoit à ma porte,
Et heurtoit de telle sorte
Que mon dormir s'en-alla.
Je demanday : Qu'est-ce là
Qui fait à mon huis sa plainte ?
« Je suis enfant, n'aye crainte »,
Ce me dit-il, et adonc
Je luy desserre le gond
De ma porte verrouillee.

« J'ay la chemise mouillée
Qui me trempe jusqu'aux oz,
Ce disoit, dessus le doz
Toute nuict : j'ay eu la pluie ;
Et pource je te supplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller seicher un peu. »

Lors je prins sa main humide,
Et plein de pitié le guide
En ma chambre et le fis seoir
Au feu qui restoit du soir ;
Puis allumant des chandelles,

Je vy qu'il portoit des ailes,
Dans la main un arc Turquois,
Et sous l'aisselle un carquois.
Adonc en mon cœur je pense
Qu'il avoit quelque puissance,
Et qu'il falloit m'apprester
Pour le faire banqueter.

Ce-pendant il me regarde
D'un œil, de l'autre il prend garde
Si son arc estoit seiché.
Puis me voyant empesché
A luy faire bonne chere,
Me tire une fleche amere
Droict en l'œil : le coup de là
Plus bas au cœur devala,
Et m'y fist telle ouverture,
Qu'herbe, drogue ny murmure
N'y serviroient plus de rien.
Voila, Robertet, le bien,
Mon Robertet qui embrasses
L'heur des Muses et des Graces,
Le bien qui m'est survenu
Pour loger un incognu.

Livre II, Ode XIX

Celuy qui est mort aujourd'huy,
Est aussi bien mort que celuy
Qui mourut aux jours du Deluge :
Autant vaut aller le premier,
Que de sejourner le dernier
Devant le parquet du grand Juge.

Incontinent que l'homme est mort,
Ou jamais ou long temps il dort

Au creux d’une tombe enfouye,
Sans plus parler, ouyr ne voir :
Hé ! quel bien sçauroit-on avoir
En perdant les yeux et l’ouye ?

Or l’ame, selon le bien-fait
Qu’hostesse du corps elle a fait,
Monte au ciel, sa maison natale ;
Mais le corps, nourriture à vers,
Dissoult de veines et de nerfs,
N’est plus qu’une ombre sepulcrale.

Il n’a plus esprit ny raison,
Emboiture ne liaison,
Artere, poux, ny veine tendre,
Cheveul en teste ne luy tient,
Et qui plus est, ne luy souvient
D’avoir jadis aimé Cassandre.

La mort ne desire plus rien.
Donc ce-pendant que j’ay le bien
De desirer vif, je demande
Estre tousjours sain et dispos,
Puis quand je n’auray que les os
La reste à Dieu je recommande.

Homere est mort, Anacreon,
Pindare, Hesiode et Bion,
Et plus n’ont soucy de s’enquerre
Du bien et du mal qu’on dit d’eux :
Ainsi apres un siecle ou deux
Plus ne sentiray rien sous terre.

Mais dequoy sert le desirer
Sinon pour l’homme martirer ?
Le desir n’est rien que martire.
Content ne vit le desireux,

Et l'homme mort est bien-heureux :
Heureux qui plus rien ne desire !

Livre III, Ode XXV

ODELETTE

Les espics sont à Cerés,
Aux chevre-pieds les forés,
A Chlore l'herbe nouvelle,
A Phebus le verd Laurier,
A Minerve l'Olivier,
Et le beau Pin à Cybelle ;
Aux Zephyres le doux bruit,
A Pomone le doux fruit,
L'onde aux Nymphes est sacrée,
A Flore les belles fleurs ;
Mais les soucis et les pleurs
Sont sacrez à Cytherée.

Livre IV, Odelette XV

ODE

Brune Vesper, lumiere dorée,
O Vesper honneur de la serée,
Vesper, dont la belle clairté luit
Autant sur les Astres de la nuit
Que reluit par dessus toy la Lune,
O claire image de la nuit brune,
En lieu du beau Croissant tout ce soir
Donne lumiere, et te laisse choir
Bien tard dedans la marine source.
. . . . . .

Bel aubepin, fleurissant,
Verdissant
Le long de ce beau rivage,
Tu es vestu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambrunche sauvage.

Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche ;
Dans les pertuis de ton tronc
Tout du long
Les avettes ont leur couche.

Le chantre rossignolet
Nouvelet,
Courtisant sa bien-aimée,
Pour ses amours alleger
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime il fait son ny
Tout uny
De mousse et de fine soye,
Où ses petits esclorront,
Qui seront
De mes mains la douce proye.

Or vy gentil aubepin,
Vy sans fin,
Vy sans que jamais tonnerre,
Ou la coignée, ou les vents,
Ou les temps
Te puissent ruer par terre.

DISCOURS EN FORME D'ÉLÉGIE

. . . . . .
« Je suis, dis-je, Ronsard, et cela te suffise,
Qui ma belle science ay des Muses apprise,
Bien cognu d'Helicon, dont l'ardant aiguillon
Me fist danser au bal que conduit Apollon.
Alors que tout le sang me boüilloit de jeunesse,
Je fis aux bords de Loire une jeune Maistresse,
Que ma Muse en fureur sa Cassandre appelloit,
A qui mesme Venus sa beauté n'egaloit.
Je m'espris en Anjou d'une belle Marie
Que j'aimay plus que moy, que mon cœur, que ma vie :
Son païs le sçait bien, où cent mille chansons
Je composay pour elle en cent mille façons ;
Mais, ô cruel destin ! pour ma trop longue absence,
D'un autre serviteur elle a fait accointance,
Et suis demeuré veuf, sans prendre autre parti,
Des l'heure que mon cœur du sien s'est departi.
Maintenant je poursuy toute amour vagabonde :
Ores j'aime la noire, ores j'aime la blonde,
Et, sans amour certaine en mon cœur esprouver,
Je cherche ma fortune où je la puis trouver.
. . . . . . »

DISCOURS

. . . . . .
Que j'aime la saison, où le mari de Rhée
Gouvernoit sous sa faux la terre bien-heurée !
Lors Hymen n'estoit Dieu, et encores le doy
Ne cognoissoit l'anneau, le prestre, ny la loy.

Le plaisir estoit libre, et l'ardeur nécessaire
De Venus la germeuse estoit par tout vulgaire,
Sous un arbre, en un antre, en un chemin fourché,
Et la honte, pour lors, n'estoit encor péché.
Encores s'ignoroit l'amour acquise à force,
Dots, anneaux et contracts, la plainte et le divorce,
Et le nom de mari, qui semble si cruel,
Et, pour un petit mot, un mal perpetuel.
Si tu n'eusses, contant, ta liberté vendue,
Je t'eusse plus célébré et plus noble rendue
Que les trois feux des trois, à Rome si cognus,
Precepteurs délicats des enfans de Venus,
Qui ont chanté Lesbie et Cynthie et Corinne,
Et les chantent encor, dessous l'ombre myrtinne.
Telle je t'eusse fait, et me l'avoit promis
Cypris, qui, pour parade, en ses cheveux a mis
Le myrte entortillé, et qui donna pour proye
Helene Amycléenne au beau berger de Troye.
Quand la Mort, dont l'orreur espouvante un chacun,
Nous eust conduit là-bas au passage commun,
Ces trois, en relisant mes vers dessus ta face,
Pour l'honneur de mon nom t'eussent quitté leur place.
. . . . . .

Je resve, et mon esprit s'en-est volé de moy ;
Je n'advise en voyant la chose que je voy :
Je faux, cest estranger ne l'a point espousée,
Venus en ma faveur soudain a composée
Une image en lieu d'elle, à fin que, sans deduict,
Une idole en ses bras se couchast toute nuict,
Un squelette seiché, une carcasse etique,
Un fantosme de corps fiévreux et pulmonique.
Venus l'a transférée aux vergers Cypriens,
Et entre les odeurs des prez Idaliens,
Où, se paissant de fleurs, entretient la deesse,
La conduit en son temple et la sert de prestresse,
L'encense et la supplie, et le reste du jour

Comme un petit enfant se joue avecque Amour.
Ha ! je ne suis trompé, ha ! ce n'est pas feintise :
J'oy le peuple amassé qui bruit devant l'Eglise ;
J'oy les hault-bois sonner, et la pompe devant ;
Je voy ses beaux cheveux, esparpillez au vent.
C'est elle, je la voy, je cognoy son visage,
Qui m'a tenu quatre ans en l'amoureux servage ;
Je recognoy ses yeux, je voy comme dedans
Amour forge ses traits et ses flambeaux ardans.
Phebus, s'il est ainsi que tu sois nostre pere,
Refuse à ceste nopce aujourd'huy ta lumiere :
Tenebres soyent par tout, ou si le jour est clair,
Que ce soit par le feu d'un flamboyant esclair
Esclatté du tonnerre, et sur la cheminée
Les corbeaux et hiboux chantent son hymenée.
. . . . . .

Élégies

. . . . . .
Escoute, bucheron, arreste un peu le bras !
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas,
Ne vois-tu pas le sang, lequel degoute à force
Des Nymphes qui vivoyent dessous la dure escorce ?
Sacrilege meurdrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts, et de destresses
Merites-tu, meschant, pour tuer nos Deesses ?
Forest, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus le cerf solitaire et les chevreuls legers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte criniere
Plus du soleil d'esté ne rompra la lumiere.
Plus l'amoureux pasteur, sur un tronq adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous persé,

Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette ;
Tout deviendra muet, Echo sera sans voix,
Tu deviendras campagne, et, en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue.
Tu perdras ton silence, et, haletans d'effroy,
Ny Satyres, ny Pans ne viendront plus chez toy.
Adieu, vieille forest, le jouët de Zephyre,
Où premier j'accorday les langues de ma lyre,
Où premier j'entendi les fléchés resonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur estonner ;
Où premier admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jetta,
Et de son propre laict Euterpe m'allaita.
Adieu, vieille forest, adieu, testes sacrées,
De tableaux et de fleurs autrefois honorées,
Maintenant le desdain des passans alterez,
Qui bruslez en esté des rayons etherez,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures,
Accusent vos meurtriers, et leur disent injures,
Adieu, chesnes, couronne aux vaillans citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre,
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre
Les biens receus de vous, peuples vraiment grossiers,
De massacrer ainsi nos peres nourriciers.
Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
O Dieux, que veritable est la philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin perira,
Et qu'en changeant de forme une autre vestira.
De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne,
Neptune quelquefois de blé sera couvert :
La matière demeure, et la forme se perd.

Élégies, XXIV

HYMNE DE L'ÉTERNITÉ

Tourmenté d'Apollon, qui m'a l'ame eschaufée,
Je veux, plein de fureur, suivant les pas d'Orfée,
Rechercher les secrets de Nature et des Cieux,
Ouvrage d'un esprit qui n'est point ocieux.
Je veux, s'il m'est possible, attaindre à la louange
De celle qui jamais par les ans ne se change,
Mais bien qui fait changer les siecles et les temps,
Les mois et les saisons et les jours inconstans,
Sans jamais se muer, pour n'estre point sujette,
Comme Royne et maistresse, à la loy qu'elle a faite.

Premier Livre des Hymnes

LES DÉMONS

. . . . . .
Quand l'Eternel bastit le grand palais du Monde,
Il peupla de poissons les abysmes de l'onde,
D'hommes la terre, et l'air de Daimons, et les cieux
D'Anges, à celle fin qu'il n'y eust point de lieux
Vuides en l'Univers, et selon leurs natures
Qu'ils fussent tous remplis de propres creatures.
Il mist aupres de luy, son plaisir le voulut,
L'escadron precieux des Anges, qu'il eslut
Pour citoyens du ciel, qui sans corps y demeurent,
Et, francs de passions, non plus que luy ne meurent ;
Esprits intelligens, plus que les nostres purs,
Qui cognoissent les ans tant passez que futurs,
Et tout l'estat mondain, comme voyant les choses
De pres au sein de Dieu, où elles sont encloses.

En l'estage de l'air dessous la lune espars,
Air gros, espais, brouillé, qui est de toutes pars
Tousjours remply de vents, de foudres et d'orages,
Il logea les Daimons au milieu des nuages,
Leur place destinée, ayans un corps leger,
L'un de feu, l'autre d'air, à fin de voyager
Aisément par le vague, et ne tomber en terre,
Et pesant quelque peu, à fin que leur corps n'erre
Trop haut jusques au ciel, abandonnant le lieu
Qui leur est destiné par le vouloir de Dieu.
Ne plus ne moins qu'on voit l'exercite des nues,
En un temps pluvieux, également pendues
D'un juste poids en l'air, marcher ainsi qu'il faut,
Ny descendre trop bas, ny s'eslever trop haut,
Et tout ainsi qu'on voit qu'elles mesmes se forment
En cent divers portraits, dont les vents les transforment
En Centaures, serpens, oiseaux, hommes, poissons,
Et d'une forme en l'autre errent en cent façons,
Tout ainsi les Daimons, qui ont le corps habile,
Aisé, souple, dispost, à se muer facile,
Changent bien tost de forme, et leur corps agile est
Transformé tout soudain en tout ce qu'il leur plaist…
. . . . . .

On dit qu'en Norovegue ils se louent à gages,
Et font comme valets des maisons les mesnages,
Ils pansent les chevaux, ils vont tirer le vin,
Ils font cuire le rost, ils serencent le lin,
Ils filent la fusée, et les robbes nettoyent
Au lever de leur maistre, et les places baloyent.
Or, qui voudroit narrer les contes qu'on fait d'eux,
De tristes, de gaillards, d'horribles, de piteux,
On n'auroit jamais fait, car homme ne se treuve
Qui tousjours n'en raconte une merveille neuve.
Les autres, moins terrains, sont à part habitans,
Torrens, fleuves, ruisseaux, les lacs et les estans,
Les marais endormis, et les fontaines vives,

En forme de Sereine apparoissant aux rives.
Tant que les aerins ils n'ont d'affections,
Aussi leur corps ne prend tant de mutations :
Ils n'aiment qu'une forme, et volontiers icelle
Est, du nombril en haut, d'une jeune pucelle
Qui a les cheveux longs, et les yeux verts et beaux,
Contre-imitans l'azur de leurs propres ruisseaux.
Pource ils se font nommer Naiades, Nereides,
Les filles de Thetis, les cinquante Phorcides,
Qui errent par la mer sur le dos des dauphins,
Bridans les esturbots, les fouches et les thins,
Aucunefois vagant tout au sommet des ondes,
Aucunefois au bas des abysmes profondes.
. . . . . .

O Seigneur Eternel, en qui seul gist ma foy,
Pour l'honneur de ton nom, de grace donne moy,
Donne moy que jamais je ne trouve en ma voye
Ces paniques terreurs, mais, ô Seigneur, envoye
Loin de la Chrestienté, dans le pays des Turcs,
Ces Larves, ces Daimons, ces Lares et Lemurs,
Ou sur le chef de ceux qui oseront mesdire
Des chansons que j'accorde à ma nouvelle lyre,

Premier Livre des Hymnes

HYMNE DE L'ÉTÉ

A Fleurimont Robertet

. . . . . .
L'amoureuse Nature estoit un jour fâchée
De se voir sans rien faire, auprès du Temps couchée :
« Il y a, ce disoit, tant de siecles passez
Que du Temps, mon mary, les membres sont cassez,
Froids, perclus, impotens, la charge de ma couche ;

. . . . . .

J'ay beau passer ma main tres-delicate et blanche
Ores dessus son ventre, ores dessus sa hanche,
J'ay beau fourcher ma jambe et chatouiller sa chair,
Il demeure immobile, aussi froid qu'un rocher,
Descharné, deshallé, sans puissance ny force,
N'ayant plus rien de vif sinon un peu d'escorce.
En lieu de me respondre il ronfle, et si ne puis
En tirer seulement un baiser en trois nuicts.
Las ! il n'estoit pas tel, quand, pour sa chere espouse,
Il me prist chez mon pere : il n'aimoit autre chouse
Que l'amoureux deduit, duquel les mariez
Se trouvent bras-à-bras à leurs femmes liez.
Tousjours il m'accoloit d'une chaude ambrassée,
Tousjours ma bouche estoit à la sienne pressée,
Et fusmes si gaillars que ce grand Univers
Fut peuplé tout soudain de nos enfans divers,
Car tout cela qui vit et qui habite au monde,
Est yssu du plaisir de nostre amour feconde.
Maintenant il est vieil et je ne le suis pas !
Je sens encor en moy les gracieux appas,
Dont Amour, mon enfant, chatouille la pensée,
Et sa flame en mon cœur n'est encor effacée.
Bref, j'ay deliberé de me donner plaisir,
Aupres de mon mary, je ne veux plus gesir,
La foy de mariage est pour les hommes faite
Grossiers, mal-advisez et de race imparfaite,
Assujettis aux lois, et non pas pour les Dieux
Qui pleins de liberté habitent dans les Cieux.
Quant-à-moy, je suis franche, et Deesse j'estime
Autant un fils bastard, comme un fils legitime. »
Ainsi disoit Nature, et de ce pas alla
Au palais du Soleil, auquel ainsi parla :
« Soleil, de ce grand Tout, l'ame, l'œil et la vie,
Je suis de tes beautez en l'ame si ravie,
Que tu me verras toute en larmes consommer,

S'il ne te plaist guarir mon mal, qui vient d’aimer.
. . . . . .

Te voyant l’autre jour chez mon pere, à la table,
Sans barbe et chevelu, de visage accointable,
Jeune, doux et courtois, tu me gaignas le cœur ;
Depuis je n’ay vescu qu’en peine et en langueur,
Souspirante pour toy et pour ton beau visage,
Qui m’a dedans l’esprit imprimé ton image ;
Je ne fais que gémir, et pense nuit et jour
Le moyen de guarir mes pleurs et mon amour.
Aux charmes, pour l’oster, j’ay mis ma fantaisie,
Mais mon ame, qui vit de trop d’amour saisie,
Refuse tout confort ; mon extreme secours
Est d’avoir, sans tarder, à ta grace recours,
Et t’embrasser tout nud, pendant que la Nuict brune
Conduira par le Ciel les chevaux de la Lune. »
. . . . . .

Second Livre des Hymnes

HYMNE DE L’AUTOMNE

A Claude de l’Aubepine

Le jour que je fu né, Apollon qui preside
Aux Muses, me servit en ce monde de guide,
M'anima d’un esprit subtil et vigoureux,
Et me fist de science et d’honneur amoureux.
En lieu des gratis thresors et des richesses vaines,
Qui aveuglent les yeux des personnes humaines,
Me donna pour partage une fureur d’esprit,
Et l’art de bien coucher ma verve par escrit.
Il me haussa le cœur, haussa la fantaisie,
M’inspirant dedans l’ame un don de Poësie,
Que Dieu n’a concédé qu’à l’esprit agité

Des poignans aiguillons de sa Divinité.
Quand l'homme en est touché, il devient un Prophete,
Il predit toute chose avant qu'elle soit faite,
Il cognoist la nature et les secrets des Cieux,
Et d'un esprit bouillant s'eleve entre les Dieux.
Il cognoist la vertu des herbes et des pierres,
Il enferme les vents, il charme les tonnerres :
Sciences que le peuple admire, et ne sçait pas
Que Dieu les va donnant aux hommes d'ici-bas,
Quand ils ont de l'humain les ames separées,
Et qu'à telle fureur elles sont preparées
Par oraison, par jeusne et penitence aussi,
Dont aujourd'huy le monde a bien peu de souci.
Car Dieu ne communique aux hommes ses mysteres,
S'ils ne sont vertueux, devots et solitaires,
Eslongnez des tyrans, et des peuples qui ont
La malice en la main et l'impudence au front,
Brulez d'ambition et tourmentez d'envie,
Qui leur sert de bourreau tout le temps de leur vie.
Je n'avois pas quinze ans que les monts et les bois
Et les eaux me plaisoyent, plus que la Court des Rois
Et les noires forests en fueillages voutées,
Et du bec des oiseaux les roches picotées ;
Une valée, un antre, en horreur obscurci,
Un desert effroyable estoit tout mon souci,
A fin de voir au soir les Nymphes et les Fées,
Danser dessous la Lune en cotte par les prées,
Fantastique d'esprit, et de voir les Sylvains
Estre boucs par les pieds, et hommes par les mains,
Et porter sur le front des cornes en la sorte
Qu'un petit aignelet de quatre mois les porte.
J'allois apres la danse, et craintif je pressois
Mes pas dedans le trac des Nymphes, et pensois
Que pour mettre mon pied en leur trace poudreuse
J'aurois incontinent l'ame plus genereuse.
Ainsi que l'Ascrean qui gravement sonna
Quand l'une des neuf Sœurs du Laurier luy donna.

Or je ne fu trompé de ma jeune entreprise,
Car la gentille Euterpe, ayant ma dextre prise,
Pour m'oster le mortel, par neuf fois me lava
De l'eau d'une fontaine où peu de monde va,
Me charma par neuf fois, puis, d'une bouche enflée,
Ayant dessus mon chef son haleine soufflée,
Me herissa le poil de crainte et de fureur,
Et me remplist le cœur d'ingenieuse erreur,
En me disant ainsi : « Puis que tu veux nous suivre,
Heureux apres la mort, nous te ferons revivre
Par longue renommée, et ton los ennobli,
Accablé du tombeau, n'ira point en oubli.
Tu seras du vulgaire appellé frenetique,
Insensé, furieux, farouche, fantastique,
Maussade, mal-plaisant, car le peuple médit
De celuy qui de mœurs aux siennes contredit.
Mais courage, Ronsard ! les plus doctes Poëtes,
Les Sibylles, Devins, Augures et Prophetes,
Huez, siflez, moquez des peuples ont esté,
Et toutefois, Ronsard, ils disoyent verité.
N'espere d'amasser de grans biens en ce monde :
Une forest, un pré, une montaigne, une onde,
Sera ton heritage, et seras plus heureux
Que ceux qui vont cachant tant de thresors chez eux.
Tu n'auras point de peur qu'un Roy, de sa tempeste,
Te vienne en moins d'un jour escarbouiller la teste
Ou confisquer tes biens, mais, tout paisible et coy,
Tu vivras dans les bois pour la Muse et pour toy. »
Ainsi disoit la Nymphe, et de là je vins estre
Disciple de Dorat, qui long temps fut mon maistre,
M'apprist la Poësie, et me monstra comment
On doit feindre et cacher les fables proprement,
Et à bien desguiser la verité des choses
D'un fabuleux manteau, dont elles sont encloses.
. . . . . .

Second Livre des Hymnes

HYMNE DE L'HIVER

. . . . . .
Toute Philosophie est en deux divisée,
L'une est aiguë, et vive, et prompte, et advisée,
Qui sans paresse ou peur, d'un vol audacieux,
Abandonne la terre, et se promeine aux Cieux.
Hardis furent les cœurs, qui, les premiers, monterent
Au Ciel, et, d'un grand soin, les Astres affronterent.
Là, sans avoir frayeur des cloistres enflamez
Du monde où tant de corps divers sont enfermez,
Par leur vive vertu s'ouvrirent une entrée,
Et veirent jusqu'au sein la Nature sacrée.
Ils espierent Dieu, puis ils furent apres
Si fiers que de conter aux hommes ses secrets,
Et d'un esprit ardent eurent la cognoissance
De ce qui n'est point né, de ce qui prend naissance,
Et en pillant le Ciel, comme un riche butin,
Mirent dessous leurs pieds Fortune et le Destin.
L'autre Philosophie habite sous la nue
A qui tant seulement ceste terre est cognue
Sans se pousser au Ciel ; le cœur, qui luy defaut,
Ne luy laisse entreprendre un voyage si haut.
Elle a pour son sujet les negoces civiles,
L'equité, la justice et le repos des villes,
Et, au chant de sa lyre, a fait sortir des bois
Les hommes forestiers et leur bailla des lois.
Elle sçait la vertu des herbes et des plantes,
Elle va dessous terre, aux crevasses béantes,
Tirer l'argent et l'or, et chercher de sa main
Le fer qui doit rougir en nostre sang humain.
Puis, à fin que le peuple ignorant ne mesprise
La vérité cognue, apres l'avoir apprise,
D'un voile bien subtil, comme les peintres font
Aux tableaux bien portraits, luy couvre tout le front,
Et laisse seulement, tout au travers du voile,
Paroistre ses rayons comme une belle estoile,

A fin que le vulgaire ait desir de chercher
La couverte beauté, dont il n'ose approcher.
Tel j'ay tracé cest Hymne, imitant l'exemplaire
Des fables d'Hesiode et de celles d'Homere.
. . . . . .

Second Livre des Hymnes

HYMNE DE BACCHUS

. . . . . .
O Dieu ! je m'esbahis de la gorge innocente
Du bouc, qui tes autels à ta feste ensanglante ;
Sans ce pere cornu, tu n'eusses point trouvé
Le vin, par qui tu as tout le monde abreuvé.
Tu avisas un jour, par l'espais d'un bocage,
Un grand bouc, qui broutoit la lambrunche sauvage,
Et tout soudain qu'il eut de la vigne brouté,
Tu le vis chancelier tout yvre d'un costé.
A l'heure tu pensas qu'une force divine
Estoit en cette plante, et bêchant sa racine,
Soigneusement tu fis ses sauvages raisins,
En l'an suivant apres, adoucir en bons vins.
Apres, ayant pitié de nostre race humaine,
Qui pour lors estanchoit sa soif en la fontaine,
Tu voulus tournoyer toute la terre, à fin
D'enseigner aux humains l'usage de ton vin.
Tu montas sur un char que deux Lynces farouches
Trainoyent d'un col felon, maschantes en leur bouches
Un frein d'Or écumeux ; leur regard estoit feu,
Pareil aux yeux de ceux, qui de nuict ont trop beu.
Un manteau Tyrien s'escouloit sur tes hanches,
Un chapelet de lis meslez de roses franches,
Et de fueille de vigne et de lierre espars,
Voltigeant, ombrageoit ton chef de toutes pars.
Devant ton char pompeux marchoyent l'Ire et la Crainte,

Les peu-sobres Propos, et la Colere, teinte
D'un vermillon flambant, le Vice et la Vertu,
Le Somme, et le Discord, d'un corselet vestu.
Son asne talonnoit le bon vieillard Silene,
Portant le van mystiq sus une lance pleine
De pampre, et publioit, d'une tremblante voix,
De son jeune enfançon les festes et les loix.
A son cri sauteloyent le troupeau des Menades,
Des Pans et des Sylvains, des Lenes et Thyades,
Et, menans un grand bruit de cors et de tabours,
Faisoyent trembler d'effroy les villes et les bours,
Par où le char pas soit. Leurs tresses secouées,
A l'abandon du vent, erroyent entre-nouées
De longs serpens privez, et leur main brandissoit
Un dard, qu'un cep de vigne à l'entour tapissoit.
Que tu prenois, Bacchus, en ton cœur de liesse
De voir sauter de nuit une hurlante presse,
Qui, couverte de peaux, sous les antres balloyent,
Quand, les trois ans passez, tes festes appelloyent !
Et quel plaisir de voir les vierges Lydiennes,
Ou celles de Phrygie, ou les Meoniennes,
Dans les prez Asians, carollant à l'entour
Du bord Meandrien, contre-imiter son tour !
Elles, en ton honneur, d'une boucle azurée,
Graffoyent sur les genoux leur cotte figurée,
Et trepignans en rond, ainsi que petits fans,
En ballant, sauteloyent ; de tous costez les vents,
Amoureux de leur sein, par soüeves remises,
S'entonnoyent doucement es plis de leurs chemises,
Tout le Ciel respondant, sous le bruit enroué
Des balleurs, qui chantoyent : *Evan ! Iach ! Evoé !*
. . . . . .
Pere, où me traines-tu ? que veux-tu plus de moy ?
Et quoy ! n'ay-je pas, Pere, assez chanté de toy ?
Evoé ! je forcene, ah ! je sens ma poitrine
Chaude des gros bouillons de ta fureur divine.
Ah ! Bassar, je te voy, et tes yeux rougissans,

Et flottant sur ton col tes cheveux blondissans.
J'ay perdu, Cuisse-né, mon vagabond courage,
Qui suit ton saint Orgie, emporté de ta rage ;
Je sens mon cœur trembler, tant il est agité
Des poignans aiguillons de ta divinité ;
Donne moy d'une part ces cors et ces clochettes,
Ces tabours d'autre part, de l'autre ces sonnettes.
Qu'un beguin serpentin me serre les cheveux,
Herissez de lierre et de vigne aux longs nœux,
Et que l'esprit d'Æole en soufflant les tourmante
Comme la fueille esparse es chesnes d'Erymanthe.
Il me semble en esprit que, de pieds mal-certains,
Sans mesure et sans art, matassinant des mains,
Dansent autour de moy les folles Edonides,
Par les deserts neigeux des rivages Hebrides,
Hurlant en voix aiguë, et par force joignant
Leurs chefs escervelez sous le thyrse poignant.
Et moy, vague d'esprit, soufflant à grosse haleine,
Conduit de trop de vin, je cours parmi la plaine
A jambe chancelante, allant, Chantre, devant
Ton Orgie sacré, qui mes pas va suivant,
Orgie, ton mystere aux peuples admirable,
Caché secret, au fond d'un panier venerable,
Que porte une Menade, et sur lequel en vain,
Un homme lay mettroit, pour le prendre, la main,
Avant qu'il fust lavé par sept ou neuf soirées
Es sources de Parnasse, aux neuf Muses sacrées.
Jà la terre fremist sous les pieds furieux,
Jà la nue poudreuse oste le jour aux yeux,
Tant les champs sont foulez des troupeaux des Evantes,
Qui vont jusques au Ciel les poudres devantes.
A leur fol arriver, les oiseaux parmi l'air,
D'un tel bruit estonnez, cessent de plus voler,
Se cachant par les bois, et les feres troublées
De peur se vont tapir au profond des vallées,
Et les fleuves peureux, du bruit esmerveillez,
Appellent sous les eaux leurs peuples escaillez.

La Jeunesse et l'Amour et les Graces te suivent,
Sans ta douce fureur les voluptez ne vivent.
Le jeu, la bonne chere et la danse te suit ;
Quelque part où tu sois, le desplaisir s'enfuit,
Le chagrin et l'ennuy, plus soudain que la nue
Ne fuit du vent Boré la contraire venue.
Que diray plus de toy ? d'un nœud impatient,
Tu vas hommes et Dieux sous ton thyrse liant.
Alme pere Denys, tu es beaucoup à craindre,
Qui contrains un chacun, et nul te peut contraindre.
. . . . . .
Toy, grand toy, sainct toy, Dieu, tu fléchis les rivieres,
Tu appaises les mers, quand plus elles sont fieres.
Tu fis rouler le vin de maint rocher crevé,
Et par toy le doux miel es chesnes fut trouvé.
La Musique te doit ; les peuples et les villes
Te doivent leurs rampars et leurs reigles civiles ;
La liberté te doit, qui aime mieux s'offrir
A la mort que se voir sous un Tyran souffrir ;
La vérité te doit, et te doivent encore
Toutes religions, dont les Dieux on adore.
Tu rens l'homme vaillant, tu adjoins au conseil
De celuy qui te croit, un pouvoir nompareil.
Par toy les Devineurs, troublez en leurs poitrines,
Fremissent sous le joug de tes fureurs divines.
Tu fais germer la terre, et de vives couleurs
Tu bigarres les prez orgueillis de leurs fleurs.
Tu desdaignes l'Enfer, tu restaures le monde
De ta longue jeunesse et de ta tresse blonde :
Tousjours un sans estre un, qui te fais et desfais,
Qui meurs de jour en jour, et si ne meurs jamais.
Par toy, Pere, chargez de ta douce Ambrosie,
Nous elevons au Ciel l'humaine fantaisie,
Portez dedans ton char, et d'hommes vicieux,
Purgez de ta liqueur osons monter aux Cieux,
Et du grand Jupiter nous assoir à la table.
Je te salue, ô Roy, le Lychnite admirable

Des hommes et des Dieux, je te salue encor
En faveur de Brinon, qui, d'une tasse d'or
Pleine de malvoisie, en sa maison t'appelle
Avec ton vieil Silene et ta mere Semele.

Second Livre des Hymnes

HYMNE DE LA MORT

A Louis des Masures

. . . . . .
Que ta puissance, ô Mort, est grande et admirable !
Rien au monde par toy ne se dit perdurable,
Mais, tout ainsi que l'onde aval des ruisseaux fuit
Le pressant coulement de l'autre qui la suit,
Ainsi le temps se coule, et le present fait place
Au futur importun, qui les talons luy trace.

. . . . . .
Mais nostre ame immortelle est tousjours en un lieu,
Au change non sujette, assise auprès de Dieu,
Citoyenne à jamais de la ville etherée,
Qu'elle avoit si long temps en ce corps desirée.
Je te salue, heureuse et profitable Mort,
Des extremes douleurs, medecin et confort.
Quand mon heure viendra, Deesse, je te prie,
Ne me laisse longtemps languir en maladie,
Tourmenté dans un lict ; mais puis qu'il faut mourir,
Donne-moy que soudain je te puisse encourir,
Ou pour l'honneur de Dieu, ou pour servir mon Prince,
Navré d'une grand' playe au bord de ma province.

Second Livre des Hymnes

DISCOURS

A TRÈS ILLUSTRE ET VERTUEUSE PRINCESSE

MARIE STUART, REINE D'ÉCOSSE

. . . . . .
La Nature a tousjours dedans la mer lointaine,
Par les bois, par les rocs, sous des monceaux d'areine,
Recelé les beautez, et n'a point à nos yeux
Monstré ce qui estoit le plus delicieux :
Les perles, les rubis sont enfans des rivages,
Et tousjours les odeurs sont aux terres sauvages.
. . . . . .

Premier Livre des Poèmes

DISCOURS

A SCEVOLE DE S_{TE} MARTHE

. . . . . .
J'estois un jour amoureux d'une Dame
Qui d'outre en outre avoit percé mon ame
De ses beaux yeux ; plus mon cœur s'allumoit
Mourant pour elle, et moins elle m'aimoit,
De mon tourment apparoissant plus belle,
Et sa beauté la rendoit plus cruelle.
. . . . . .

. . . . . .
Quand du haut ciel les ames abaissées
Dedans les corps languissent oppressées
De la matiere et du pesant fardeau,
Je leur esclaire aux rais de mon flambeau ;
Je les resveille et leur preste mes ailes
Pour revoler es maisons eternelles

Par le bien-fait de contemplation.
Car de l'Amour la plus belle action
Est de rejoindre en charité profonde
L'ame à son Dieu tandis qu'elle est au monde.
. . . . . .

Premier Livre des Poèmes

L'HYLAS

. . . . . .
Tandis qu'Hylas, jeune, gaillard et brusque,
Aux blanches mains, à la longue perruque,
Au beau visage, à l'œil noir et serain,
Prist une cruche aux deux anses d'airain,
Et seul entra dans la forest prochaine,
Pour chercher l'eau d'une belle fontaine.
Comme il alloit, les freres qui avoyent
Ailes au dos, amoureux, le suivoyent,
Volant sur luy, pour baiser sa chair blanche ;
Il destournoit l'embusche d'une branche,
Marchant tousjours pour soudain retourner
Avant qu'Hercule n'arrivast disner.
Il nourris soit l'enfant pour tel office ;
En ce seul fait il luy faisoit service,
Car en mangeant Hercule ne beuvoit
Que la seule eau dont l'enfant l'abreuvoit,
Ny Telamon, comme fortune assemble
Deux grans amis en une table ensemble.
C'est un tresor que la bonne Amitié,
Quand un ami retrouve sa moitié.
Or cest enfant, comme son pied le meine,
Dans la forest ombreuse se pourmeine,
Errant par tout, ains qu'aviser le bord
De la fontaine où l'attendoit la mort.

. . . . . .
Ceste fontaine estoit tout-à-l'entour
Riche d'esmail et de fleurs, que l'Amour
De corps humain fist changer en fleurettes
Peintes du teint des pâlies amourettes :
Le lis sauvage, et la rose, et l'œillet,
Le roux souci, l'odorant serpoullet,
Le bleu glayeul, les hautes gantelées,
La pasquerette aux feuilles piolées,
La giroflée et le passe-velours,
Et le narcis qui ne vit que deux jours,
Et ceste fleur que l'avril renouvelle,
Et qui du nom des Satyres s'appelle…

. . . . . .
Un chesne large ombrageoit l'onde noire ;
Faunes, Sylvains n'y venoyent jamais boire,
Ains de bien loin s'enfuyoient esbahis ;
Maison sacrée aux Nymphes du païs,
Et au Printemps, qui de sa douce haleine
Embasmoit l'air, les forests et la plaine,
Que les pasteurs en frayeur honoroyent,
Et de bouquets les rives decoroyent.
Un ombre lent par petite secousse
Erroit dessus, ainsi que le vent pousse,
Pousse et repousse, et pousse sur les eaux
L'entrelassure ombreuse des rameaux.
Là meinte source en bouillons sablonneuse,
Faisant jallir meinte conque perleuse,
Peindoit les bords de passemens divers,
De gravois gris, rouges, jaunes et pers.
Là carolloyent à tresses descoifées
De main à main les Nymphes et les Fées,
Foulant des pieds les herbes d'alentour,
Puis dessous l'eau se cachoyent tout le jour.
. . . . . .

Tandis Hylas de la gauche s’appuye
Dessus le bord, de l’autre tient la buye,
Qu'à front panché laisse tomber en l’eau ;
L'eau qui s’engouffre au ventre du vaisseau,
Fist un grand bruit ; en-ce-pendant Printine,
Ardante au cœur d’une telle rapine,
Sa gauche main finement approcha,
Et du garçon le col elle accrocha ;
Coup dessus coup le baise et le rebaise
En l’attirant, à fin que plus à l’aise
Sa pesanteur l’emportast contre-bas ;
Puis de la dextre elle happa le bras
Dont il tenoit le vaisseau, et s’efforce
De le tirer sous l’onde à toute force.
Hylas crioit et resistoit en vain ;
Dedans le gouffre il tomba tout soudain.
. . . . . .

Premier Livre des Poèmes

EXCELLENCE DE L’ESPRIT

. . . . . .
Comme une bonne mère, apres que son fils dort
Couché seul au berceau, hors de la chambre sort,
Et dedans un jardin s’esbat et se promeine
Jusqu’à tant que le soin de son fils la r’ameine,
Duquel elle est soigneuse, et le trouvant seulet,
Descouvre sa mammelle et luy donne du laict ;
Ainsi nostre ame sort, quand nostre corps repose,
Comme d’une prison où elle estoit enclose,
Et en se promenant et jouant par les cieux,
Son pays naturel, banquete avec les Dieux ;
Puis, ayant bien mangé de la saincte Ambrosie,
Redevalle en son corps pour le remettre en vie,
Qui pasmé sommeilloit, et qui soudain mourroit,

Si l’ame à retourner trop long temps demeuroit.
Si tost qu’elle est rentrée, elle luy communique
Ce qu’elle apprend de Dieu, luy monstre la pratique
Du mouvement du ciel, luy merque les grandeurs
Des Astres etherez, leur force et leurs splendeurs,
Des grands et des petits ; car, comme en une ville
Où chacun garde bien la police civile,
On voit les Senateurs au premier rang marchans
Tenir leur gravité, au second les marchans,
Au tiers les artizans, au quart la populace ;
Ainsi dedans le ciel les Astres ont leur place
Et leur propre degré, grands, petits et moyens,
De la maison du ciel eternels citoyens.
Elle luy dit apres s’il y a d’autres Mondes,
Si Nature reçoit les formes vagabondes,
Si le Soleil, si Mars, et si la Lune aussi
D’hommes sont habitez, comme est la terre icy
De villes, de forests, de prez et de rivieres ;
Si leurs corps sont formez de plus simples matieres
Que les nostres mortels, qui sont faits grossement
Comme habitans ce sombre et grossier Element.
Luy dit comme se fait la foudre dans les nues,
Les gresles, les frimats, et les pluyes menues,
Vents, neiges, tourbillons, et luy fait mesurer
Le ciel, la mer, la terre, à fin de l’assurer
Par mysteres si hauts, que nostre ame est divine,
Ayant prise de Dieu sa premiere origine.
. . . . . .

Second Livre des Poèmes

RÉPONSE AUX INJURES ET CALOMNIES

. . . . . .
M’esveillant au matin, devant que faire rien,
J'invoque l’Eternel, le pere de tout bien,

Le priant humblement de me donner sa grace
Et que le jour naissant sans l'offenser se passe ;
Qu'il chasse toute secte et tout erreur de moy,
Qu'il me vueille garder en ma premiere foy,
Sans entreprendre rien qui blesse ma province,
Tres-humble observateur des loix et de mon Prince,
Apres je sors du lict, et quand je suis vestu,
Je me range à l'estude et apprens la vertu,
Composant et lisant suivant me destinée,
Qui s'est des mon enfance aux Muses enclinée ;
Quatre ou cinq heures seul je m'arreste enfermé ;
Puis, sentant mon esprit de trop lire assommé,
J'abandonne le livre et m'en vais à l'eglise ;
Au retour, pour plaisir, une heure je devise,
De là je viens disner, faisant sobre repas,
Je rends graces à Dieu ; au reste je m'esbas.
Car, si l'apres-disnée est plaisante et sereine,
Je m'en vais promener tantost parmy la plaine,
Tantost en un village, et tantost en un bois,
Et tantost par les lieux solitaires et cois :
J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage,
J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage.
Là, devisant sur l'herbe avec un mien amy,
Je me suis par les fleurs bien souvent endormy
A l'ombrage d'un saule, ou, lisant dans un livre,
J'ay cherché le moyen de me faire revivre,
Tout pur d'ambition et des soucis cuisans,
Miserables bourreaux d'un tas de mesdisans
Qui font, comme ravis, les prophetes en France,
Pipans les grands seigneurs d'une belle apparence.
Mais quand le Ciel est triste et tout noir d'espesseur
Et qu'il ne fait aux champs ny plaisant ny bien seur
Je cherche compagnie, ou je jouë à la prime,
Je voltige ou je saute, ou je lutte ou j'escrime,
Je dy le mot pour rire, et à la verité
Je ne loge chez moy trop de severité.
Puis, quand la nuict brunette a rangé les estoiles,

Encourtinant le ciel et la terre de voiles,
Sans soucy je me couche, et là, levant les yeux
Et la bouche et le cœur vers la voute des cieux,
Je fais mon oraison, priant la Bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute.
. . . . . .

Aussi tost que la Muse eust enflé mon courage,
M'agitant brusquement d'une gentille rage,
Je senti dans mon cœur un sang plus genereux,
Plus chaud et plus gaillard, qui me fist amoureux.
A vingt ans je fu pris d'une belle maistresse,
Et, voulant par escrit tesmoigner ma destresse,
Je vy que des François le langage trop bas
A terre se trainoit sans ordre ny compas ;
Adonques, pour hausser ma langue maternelle,
Indonté du labeur, je travaillay pour elle,
Je fis des mots nouveaux, je r'appellay les vieux,
Si bien que son renom je poussay jusqu'aux Cieux.
Je fis, d'autre façon que n'avoyent les antiques,
Vocables composez et phrases poëtiques,
Et mis la Poësie en tel ordre qu'apres
Le François fut egal aux Romains et aux Grecs.
. . . . . .

JOACHIM DU BELLAY

1525-1560

JOACHIM DU BELLAY

LA MUSAGNŒOMACHIE

. . . . . .
Les scadrons aventureux
Des abeilles fremissantes
Forment leur miel savoureux
Des fleurs sans ordre naissantes
Par les plaines verdissantes.
Tel est le vol de mes vers,
Qui portent ces noms divers,
Discourant parmi le monde
D'une trace vagabonde.
Mais rien choisir je ne puis
Au grand thesor qui m'abonde,
Tant riche pauvre je suis.

Le grand visage des cieux,
Quand le char de la nuit erre,
Ne rit avecques tant d'yeux
A la face de la terre :
Et l'Inde riche n'enserre
Tant de perles et thesors,
Que la France dans son corps
Cache d'enfans poëtiques :
Qui en sonnez et cantiques,
Qui en tragiques sangloz
Font revivre les antiques
Au seing de la mort enclos.

. . . . . .
Je veux un arc elever
Sur deux colomnes Doriques,
Pour vostre gloire y graver
En cent moulures antiques.
Là, diront mile cantiques
Les jeunes, qui ont choisi
Le thesor presque moisi
De la vieille Poësie,
D'une honneste jalousie
Enflammez par la saveur
Qui distile en l'Ambrosie
De la royale faveur.
En ton nectar adouci,
Muse, enyvre ton eponge,
Pour desaigrir le souci
Qui la poitrine me ronge.

CONTRE LES POÈTES ENVIEUX

. . . . . .
Volez, bienheureux oiseaux,
Messagers de la victoire
Sur les eternelles eaux
Des filles de la Memoire.
Je voy venir la gent noire.
Mile corbeaux envieux,
Qui du bord oblivieux
Et des chaulx rivages Mores
Icy revolans encores,
Troublent d'un son eclattant
Les nouveaux Cignes, qui ores
Par la France vont chantant.
. . . . . .

D'où vient ce plumage blanc,
Qui ma forme premiere emble ?
Desja l'un et l'autre flanc
Dessous une aele me tremble.
Nouveau Cigne, ce me semble,
Je remply l'air de mes criz.
Mes aeles sont mes ecriz,
Et je porte par le monde
La memoire vagabonde
De mon Prince non pareil,
Des l'Aurore jusq'à l'onde
Où se baigne le Soleil.

TOMBEAU
DE MARGUERITE DE NAVARRE

. . . . . .
Devant le Siege eternel
Du grand Throne de viâoire
Au SEUL qui est supernel
Tu chantes salut et gloire.

Ores tu as en ta main
Les offrandes qui sont sainctes,
Le vrai encens, le vrai pain,
Et les prieres non faintes.

La fain, la soif, et le chault,
Et les froidures malignes
Ne te suyvront point la hault
Parmy les trouppes divines.
. . . . . .

Ja l'AIGNAU qui va devant
Te guide aux fontaines vives.

Ja du Pain qui est vivant
L'ETERNEL veult que tu vives.

Qui contera les plaisirs
De la couche composée
Qui joinct d'eternelz désirs
Et l'EPOUX et l'EPOUSÉE ?

Qui contera les baisers
Conjoinctz d'une saincte flâme,
Et les delices tant chers
De l'ETERNEL et de l'AME ?

Qui dira combien seront
De faveurs applaudissantes,
Qui par tout resonneront
Aux salles resplendissantes ?

Tu orras la saincte voix
De la feste nuptiale,
Et le SAINCT dit par trois fois
Sera la voix geniale.

Chante Lumiere et Honneur,
Grace, Vertu et Sagesse,
Ainsi qu'elle est au SEIGNEUR,
Estoit, et sera sans cesse.

PROSPHONEMATIQUE
AU ROI TRÈS CHRÉTIEN HENRI II

. . . . . .
Seine dormoit au plus creux de ses ondes,
Mais te sentant de sa rive approcher,
A mis dehors ses belles tresses blondes,

Et s'est assise au coupeau d'un rocher.
Ses filles lors, qui à my-corps y nouent,
Diversement à l'entour d'elle jouent.

Marne peignoit ses beaux cheveux liquides,
Qui luy armoint et l'un et l'autre flanc :
Oyze au soleil seichoit les siens humides,
Les separant sur son col net & blanc :
Et de ces jongz, Yonne, que tu portes,
Tu en tissois chapeaux de mile sortes.

Recueil de Poésie

LA COMPLAINTE DU DÉSESPÉRÉ

. . . . . .
Au vaze estroict, qui degoute
Son eau, qui veult sortir toute,
Ores semblable je suis :
Et fault (o plainte nouvelle)
Que mes plainctz je renovelle,
Dont plaindre assez je ne puis.

Quand toutes les eaux des nües
Seroient larmes devenues,
Et quand tous les ventz congnuz
De la charette importune,
Qui fend les champs de Neptune,
Seroient soupirs devenuz :

Quand toutes les voix encores
Complaintes deviendroient ores,
Si ne me suffiroient point
Les pleurs, les soupirs, le plaindre
A vivement contrefeindre
L'ennuy qui le cœur me poingt.

Ainsi que la fleur cuillie
Ou par la Bize assaillie
Pert le vermeil de son teinct,
En la fleur du plus doulx aage
De mon palissant visage
La vive couleur s’esteinct.

Une languissante nuë
Me sille desja la vëue,
Et me souvient en mourant
Des doulces rives de Loyre,
Qui les chansons de ma gloyre
Alloit jadis murmurant :
. . . . . .

Les bledz ayment la rousée,
Dont la plaine est arrousée :
La vigne ayme les chaleurs,
Les abeilles les fleurettes,
Et les vaines amourettes
Les complaintes et les pleurs.

Mais la douleur vehemente,
Qui maintenant me tormente,
A repoussé loing de moy
Telle fureur insensée,
Pour enter en ma pensée
Le trait d’un plus juste esmoy.
. . . . . .

Qu’ay-je depuis mon enfance
Sinon toute injuste offence
Senty de mes plus prochains ?
Qui ma jeunesse passée
Aux tenebres ont laissée,
Dont ores mes yeux sont plains.
. . . . . .

Tout ce que le ciel entourne,
Fuyt, refuyt, tourne & retourne,
Comme les flotz blanchissans,
Que la mer venteuse pousse,
Alors qu'elle se courrousse
Contre ses bords gemissans.
. . . . . .

Mais la tristesse profonde,
Qui d'ung pié ferme se fonde
Au plus secret de mon cœur,
Seule immuable demeure,
Et contre moy d'heure en heure
Acquiert nouvelle vigueur.
. . . . . .

Mais le mal, qui me reveille,
Ne permet que je sommeille
Ung seul moment de la nuict,
Sinon que l'ennuy m'assomme
D'ung espoüantable somme,
Qui plus que le veiller nuyt.
. . . . . .

Mauldicte donq' la lumiere
Qui m'esclaira la premiere,
Puys que le ciel rigoreux
Assujetit ma naissance
A l'indomtable puissance
D'ung astre si malheureux.
. . . . . .

Divine majesté haulte,
D'où me viennent, sans ma faulte,
Tant de remors furieux ?
O malheureuse innocence,
Sur qui ont tant de licence

Les autres injurieux !

Heureuse la creature
Qui a fait sa sepulture
Dans le ventre maternel !
Heureux celuy dont la vie
En sortant s'est veu ravie
Par un sommeil eternel !
. . . . . .

L'OLIVE

XIV

Le fort sommeil, que celeste on doibt croyre,
Plus doulx que miel, couloit aux yeulx lassez,
Lors que d'amour les plaisirs amassez
Entrent en moy par la porte d'ivoyre.

J'avoy' lié ce col de marbre, voyre
Ce sein d'albastre, en mes bras enlassez,
Non moins qu'on void les ormes embrassez
Du sep lascif, au fecond bord de Loyre.

Amour avoit en mes lasses mouëlles
Dardé le traict de ses flammes cruelles,
Et l'ame erroit par ces levres de roses,

Preste d'aller au fleuve oblivieux,
Quand le reveil, de mon ayse envieux,
Du doulx sommeil a les portes decloses.

XVII

J'ay veu, Amour, (et tes beaulx traictz dorez
M'en soient tesmoings), suyvant ma souvereine,

Naistre les fleurs de l'infertile arene
Apres ses pas dignes d'estre adorez :

Phebus honteux ses cheveulx honorez
Cacher, alors que les vents par la plaine
Eparpilloient de leur souëfve halaine
Ceulx là qui sont de fin or colorez :

Puis s'en voler de chascun œil d'icelle
Jusques au ciel une vive etincelle,
Dont furent faictz deux astres clers et beaux,

Favorisans d'influences heureuses
(O feux divins ! o bienheureux flambeaulx !)
Tous cœurs bruslans aux flammes amoureuses.

LXXXIV

Seul et pensif par la deserte plaine
Resvant au bien qui me faict doloreux,
Les longs baisers des collombs amoureux
Par leur plaisir firent croître ma peine.

Heureux oiseaux, que vostre vie est pleine
De grand' doulceur ! ô baisers savoureux !
O moy deux fois et trois fois malheureux,
Qui n'ay plaisir que d'esperance vaine !

Voyant encor' sur les bords de mon fleuve
Du sep lascif les longs embrassements,
De mes vieulx maulx je fy' nouvelle épreuve.

Suis-je donq' veuf de mes sacrez rameaux ?
O vigne heureuse ! heureux enlacements !
O bord heureux ! o bien heureux ormeaux !

Si nostre vie est moins qu'une journée
En l'eternel, si l'an qui faict le tour
Chasse nos jours sans espoir de retour,
Si perissable est toute chose née,

Que songes-tu, mon ame emprisonnée ?
Pourquoy te plaist l'obscur de nostre jour,
Si pour voler en un plus cler séjour,
Tu as au dos l'aele bien empanée ?

La, est le bien que tout esprit desire,
La, le repos où tout le monde aspire,
La, est l'amour, la, le plaisir encore.

La, o mon ame au plus hault ciel guidée !
Tu y pouras recongnoistre l'Idée
De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

LES REGRETS

IX

France, mere des arts, des armes et des loix,
Tu m'as nourry long temps du laict de ta mamelle :
Ores, comme un aigneau qui sa nourrisse appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as pour enfant advoué quelquefois,
Que ne me respons-tu maintenant, o cruelle ?
France, France, respons à ma triste querelle,
Mais nul, sinon Echo, ne respond à ma voix.

Entre les loups cruels j'erre parmy la plaine,
Je sens venir l'hyver, de qui la froide haleine
D'une tremblante horreur fait herisser ma peau.

Las, tes autres aigneaux n'ont faute de pasture.
Ils ne craignent le loup, le vent ny la froidure ;
Si ne suis-je pourtant le pire du troppeau.

XX

Heureux, de qui la mort de sa gloire est suivie,
Et plus heureux celuy dont l'immortalité
Ne prend commencement de la postérité,
Mais devant que la mort ait son ame ravie.

Tu jouis (mon Ronsard) mesmes durant ta vie,
De l'immortel honneur que tu as mérité :
Et devant que mourir (rare félicité)
Ton heureuse vertu triomphe de l'envie.

Courage donc (Ronsard) la victoire est à toy
Puis que de ton costé est la faveur du Roy :
Ja du laurier vainqueur tes tempes se couronnent,

Et ja la tourbe espesse à l'entour de ton flanc
Ressemble ces esprits, qui là bas environnent
Le grand prestre de Thrace au long sourpely blanc.

XXXI

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage !

Quand revoiray-je, helas, de mon petit village
Fumer la cheminee, et en quelle saison
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?

Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeux.

Que des palais Romains le front audacieux :
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,

Plus mon Loyre Gaulois que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la doulceur Angevine.

XXXIV

Comme le marinier, que le cruel orage
A long temps agité dessus la haulte mer,
Ayant finablement à force de ramer
Garanty son vaisseau du danger du naufrage,

Regarde sur le port, sans plus craindre la rage
Des vagues ny des vents, les ondes escumer :
Et quelqu'autre bien loing, au danger d'abysmer
En vain tendre les mains vers le front du rivage :

Ainsi (mon cher Morel) sur le port arresté
Tu regardes la mer, et vois en seureté
De mille tourbillons son onde renversee :

Tu la vois jusqu'au ciel s'eslever bien souvent,
Et vois ton Dubellay à la mercy du vent
Assis au gouvernail dans une nef persee.

CXXX

Et je pensois aussi ce que pensoit Ulysse,
Qu'il n'estoit rien plus doulx que voir encor' un jour
Fumer sa cheminee, et apres long sejour
Se retrouver au sein de sa terre nourrice.

Je me resjouissois d'estre eschappé au vice,
Aux Circes d'Italie, aux Sirenes d'amour,
Et d'avoir rapporté en France à mon retour

L’honneur que l’on s’acquiert d’un fidele service.

Las, mais apres l’ennuy de si longue saison,
Mille souciz mordans je trouve en ma maison,
Qui me rongent le cœur sans espoir d’allegeance.

Adieu donques (Dorat) je suis encor’ Romain,
Si l’arc que les neuf Sœurs te meirent en la main
Tu ne me preste icy, pour faire ma vengeance.

LES LOUANGES D’AMOUR

Le cler ruysselet courant,
            Murmurant
Auprès de l’hospitale umbre
Plaist à ceux qui sont lassez,
            Et pressez
De chault, de soif et d’encombre.
. . . . . .

Ces eaux cleres et bruyantes,
            Eaux fuyantes
D’un cours assez doulx et lent,
Donneront quelque froideur
            A l’ardeur
De mon feu trop violent.
. . . . . .

Le Roy, le Pere des Dieux
            Tient les cieux
Dessoubz son obeïssance,
Neptune la mer tempere,
            Et son frere
Sur les enfers a puissance.

Mais ce petit Dieu d’aymer,

Ciel et mer,
Et le plus bas de la terre,
D’un sceptre victorieux,
Glorieux,
Soulz son pouvoir tient et serre.
. . . . . .

Par luy tout genre d’oyzeaux
Sur les eaux
Et par les boys s’entretient.
Tout animal de servaige
Et sauvaige
De luy son essence tient.

Par ce petit Dieu puissant,
Delaissant
Le doulx gyron de la mere,
La vierge femme se treuve,
Et fait preuve
De la flamme doulceamere.

Que me chaut si on le blasme,
Et sa flamme ?
Amour ne scait abuser :
Et ceux qui mal en recoyvent,
Ne le doyvent,
Mais eux mesmes, accuser.

Amour est tout bon et beau,
Son flambeau
N’enflamme les vicieux :
Juste est et de simple foy,
C’est pourquoy
Il est tout nu & sans yeux.
. . . . . .

La jeunesse (helas) nous fuyt,

Et la suyt
Le froid aage languissant :
Adonques sont inutiles
Les scintiles
Du feu d'Amour périssant.

Ode III

DU RETOUR DU PRINTEMPS

A Jean Dorat

De l'hyver la triste froydure
Va sa rigueur adoucissant,
Et des eaux l'ecorce tant dure
Au doulx zephire amolissant.
Les oyzeaux par les boys
Ouvrent à cete foys
Leurs gosiers etreciz,
Et plus soubz durs glassons
Ne sentent les poissons
Leurs manoirs racourciz.

La froide humeur des montz chenuz
Enfle deja le cours des fleuves,
Deja les cheveux sont venuz
Aux forestz si longuement veufves.
La terre au ciel riant
Va son teint variant
De mainte couleur vive :
Le ciel (pour luy complaire)
Orne sa face claire
De grand' beauté nayve.

Venus ose ja sur la brune
Mener danses gayes et cointes

Aux pasles rayons de la lune,
Ses Grâces aux Nymphes bien jointes.
        Maint Satyre outraigeux,
        Par les boys umbraigeux,
        Ou du haut d'un rocher,
        (Quoy que tout brusle et arde)
        Etonné les regarde,
        Et n'en ose approcher.
. . . . . .

Ode VIII

D'UN VANNEUR DE BLÉ, AUX VENTS

A vous troppe legere,
Qui d'aele passagere
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doulcement esbranlez,

J'offre ces violettes,
Ces lis, et ces fleurettes,
Et ces roses icy,
Ces vermeillettes roses,
Tout freschement écloses,
Et ces œilletz aussi.

De vostre doulce halaine
Eventez ceste plaine,
Eventez ce sejour :
Ce pendant que j'ahanne
A mon blé, que je vanne
A la chaleur du jour.

AUTRE BAISER

Quand ton col de couleur de rose
Se donne à mon embrassement,
Et ton œil languist doulcement
D'une paupiere à demy close,

Mon ame se fond du desir
Dont elle est ardentement pleine,
Et ne peult souffrir à grand'peine
La force d'un si grand plaisir.

Puis quand j'approche de la tienne
Ma levre, et que si près je suis,
Que la fleur recuillir je puis
De ton haleine Ambrosienne :

Quand le souspir de ces odeurs,
Ou noz deux langues qui se jouënt
Moitement folastrent et nouënt.
Evente nos doulces ardeurs,

Il me semble estre assis à table
Avec les Dieux, tant suis heureux.
Et boire à longs traicts savoureux
Leur doulx breuvage delectable.

Si le bien qui au plus grand bien
Est plus prochain, prendre on me laisse,
Pourquoy ne permets-tu, maistresse,
Qu'encores le plus grand soit mien ?

As-tu peur que la jouissance
D'un si grand heur me face Dieu,

Et que sans toy je vole au lieu
D'eternelle resjouissance ?

Belle, n'aye peur de cela,
Par tout où sera ta demeure,
Mon ciel jusqu'à tant que je meure.
Et mon paradis sera là.

Jeux Rustiques, XXIV

LOUISE LABÉ

1526-1566

LOUISE LABÉ

SONNETS

VI

On voit mourir toute chose animée,
Lorsque du corps l'âme subtile part ;
Je suis le corps, toi la meilleure part :
Où es-tu donc, ô âme bien aimée ?

Ne me laisse pas si longtemps pâmée
Pour me sauver après viendrais trop tard,
Las ! ne mets point ton corps en ce hasard :
Rends-lui sa part et moitié estimée.

Mais fais, ami, que ne soit dangereuse
Cette rencontre et revue amoureuse,
L'accompagnant, non de sévérité,

Non de rigueur, mais de grâce amiable,
Qui doucement me rende ta beauté,
Jadis cruelle, à présent favorable.

VII

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ;
J'ai chaud extrême en endurant froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;
Mon bien s'en va, et jamais il ne dure :
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène ;
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis, quand je crois ma joie être certaine,
Et être au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

VIII

Tout aussitôt que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit, hors de moi retiré,
S'en va vers toi incontinent se rendre.

Lors m'est avis que dedans mon sein tendre
Je tiens le bien où j'ai tant aspiré,
Et pour lequel j'ai si haut soupiré
Que de sanglots ai souvent cuidé fendre.

O doux sommeil, ô nuit à moi heureuse !
Plaisant repos, plein de tranquillité,
Continuez toutes les nuits mon songe ;

Et si jamais ma pauvre âme amoureuse
Ne doit avoir de bien en vérité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

XII

Oh ! si j'étais en ce beau sein ravie
De celui-là pour lequel vais mourant ;

Si avec lui vivre le demeurant
De mes courts jours ne m'empêchait envie ;

Si, m'accollant, me disait : « Chère amie,
Contentons-nous l'un l'autre », s'assurant
Que ja tempête, Euripe ni courant,
Ne nous pourra déjoindre en notre vie ;

Si de mes bras le tenant accollé,
Comme du lierre est l'arbre encercelé,
La mort venait, de mon aise envieuse,

Lors que souef plus il me baiserait,
Et mon esprit sur ses lèvres fuirait,
Bien je mourrais, plus que vivante, heureuse !

XIII

Tant que mes yeux pourront larmes épandre
A l'heur passé avec toi regretter,
Et qu'aux sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre ;

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth, pour tes grâces chanter ;
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toi comprendre ;

Je ne souhaite encore point mourir,
Mais, quand mes yeux je sentirai tarir,
Ma voix cassée, et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel séjour
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Prierai la mort noircir mon plus clair jour.

JACQUES TAHUREAU

1527-1555

JACQUES TAHUREAU

CHANSON A L'ADMIRÉE

Souvent j'ay menty les esbatz
Des nuicts, t'ayant entre mes bras
        Folâtre toute nue ;
Mais telle jouissance, helas !
        M'est encore incongnue.

Pensant contenter mes espriz,
J'ay souvent rempli mes écriz
        De mignardes feintises,
De jeux contrefaitz, de soubzris,
        De feintes mignardises.

Me promectant par fiction
La réciproque affection
        De celle que j'adore,
J'ay trop couvert la passion
        Du mal qui me devore.

Las ! je pensoy qu'en déguisant
L'Amour qui va tirannisant
        Mon ame langoureuse,
J'iroy par ce point apaisant
        Sa playe rigoureuse.

Mais je voy bien que ce trompeur,
Cet Amour qui blessa mon cœur,
        Bien qu'il soyt plein de songes,

Ne veut adoucir sa rigueur
        Pour de vaines mensonges.

Les Mignardises

BAISERS

. . . . . .
Ne vois-tu pas comme l'Aurore,
Cette envieuse, recolore
Desja d'un éclat jaunissant
L'avant jour partout blondissant ?
Hélas ! hélas ! que peu me dure
Cette tant heureuse avanture !
O combien m'est court le deduit
De cette tant mignarde nuit !
Puis doncques que le jour nous presse,
Adieu, ma petite maîtresse,
Adieu, ma gorgette et mon sein,
Adieu, ma delicate main,
Adieu donq, mon teton d'albâtre,
Adieu, ma cuissette folâtre,
Adieu, mon œil, adieu, mon cœur,
Adieu, ma friande douceur !
Mais avant que je me departe,
Avant que plus loin je m'escarte,
Que je taste encore ce flanc
Et le rond de ce marbre blanc.
Tu pleures, hé ! ma douce folle,
Tends moy les bras que je t'accolle,
Et que pour ton dueil apaiser
Je te donne encore un baiser,
. . . . . .

Les Mignardises

Qui a leu comme Venus,
Croisant ses beaux membres nus
Sur son Adonis qu'el' baise,
Et luy pressant le doux flanc,
Son col douillettement blanc
Mordille de trop grand'aise ;

Qui a leu comme Tibulle,
Et le chatouillant Catulle,
Se baignent en leurs chaleurs ;
Comme l'amoureux Ovide,
Sucrant un baiser humide,
En tire les douces fleurs ;

Qui a veu le passereau,
Dessus le printemps nouveau,
Pipier, batre de l'esle,
Quand d'un infini retour
Il mignarde, sans séjour,
Sa lascive passerelle ;

La colombe roucoulante,
Enflant sa plume tremblante,
Et liant d'un bec mignard
Mille baisers, dont la grâce
Celle du cygne surpasse
Sur sa Loede fretillard ;

Les chèvres qui vont broutant,
Et d'un pied leger sautant
Sur la molle verte rive,
Lors que d'un trait amoureux,
Dedans leur flanc chaleureux,
Ell' brulent d'amour lascive ;

Celuy qui aura pris garde
A cette façon gaillarde

De tels folastres esbas,
Que, par eux, il imagine
L'heur de mon amour divine,
Quand je meurs entre tes bras.

Les Mignardises

REMY BELLEAU

1528-1577

REMY BELLEAU

LE DÉSIR

Celuy n'est pas heureux qui n'a ce qu'il désire,
Mais bien-heureux celuy qui ne désire pas
Ce qu'il n'a point : l'un sert de gracieux appas
Pour le contentement, et l'autre est un martyre.

Désirer est tourment qui bruslant nous altere
Et met en passion : donc ne désirer rien
Hors de nostre pouvoir, vivre content du sien,
Ores qu'il fust petit, c'est fortune prospere.

Le Désir d'en avoir pousse la nef en proye
Du corsaire, des flots, des roches et des vents :
Le Désir importun aux petits d'estre grands,
Hors du commun sentier bien souvent les dévoye.

L'un poussé de l'honneur, par flatteuse industrie
Désire ambitieux sa fortune avancer :
L'autre se voyant pauvre, à fin d'en amasser
Trahist son Dieu, son Roy, son sang et sa patrie.

L'un pippé du Désir, seulement pour l'envie
Qu'il a de se gorger de quelque faux plaisir,
En fin ne gaigne rien qu'un fascheux desplaisir,
Perdant son heur, son temps, et bien souvent la vie.

L'un pour se faire grand et redorer l'image
A sa triste fortune, espoind de ceste ardeur,

Soupire après un vent qui le plonge en erreur,
Car le Désir n'est rien qu'un périlleux orage.

L'autre esclave d'Amour, désirant l'avantage
Qu'on espère en tirer, n'embrassant que le vent,
Loyer de ses travaux, est payé bien souvent
D'un refus, d'un dédain et d'un mauvais visage.

L'un plein d'ambition, désireux de parestre
Favorit de son Roy, recherchant son bon-heur,
Avançant sa fortune, avance son malheur,
Pour avoir trop sondé le secret de son maistre.

Désirer est un mal, qui vain nous ensorcelle ;
C'est heur que de jouïr, et non pas d'espérer :
Embrasser l'incertain, et tousjours désirer
Est une passion qui nous met en cervelle.

Bref le Désir n'est rien qu'ombre et que pur mensonge
Qui travaille nos sens d'un charme ambitieux,
Nous déguisant le faux pour le vray, qui nos yeux
Va trompant tout ainsi que l'image d'un songe.

Petites Inventions

DOUCE ET BELLE BOUCHELETTE

Douce et belle bouchelette
Plus fraische et plus vermeillette
Que le bouton aiglantin
                    Au matin,

Plus suave et mieux fleurante
Que l'immortel Amaranthe,
Et plus mignarde cent fois
Que n'est la douce rosee,

Dont la terre est arrosee
Goute à goute au plus doux mois.

Baise-moy ma douce amie,
Baise-moy ma chère vie,
Autant de fois que je voy
Dedans toy

De peurs, de rigueurs, d'audaces,
De cruautez, et de graces,
Et de sous-ris gracieux,
D'amoureaux, et de Cyprines
Dessus tes lèvres pourprines
Et de morts dedans tes yeux.

Autant que les mains cruelles
De ce dieu qui a des aelles
A fiché de traits ardans
Au dedans

De mon cœur : autant encore
Que dessus la rive More
Y a de sablons menus :
Autant que dans l'air se jouënt
D'oiseaux, et de poissons nouënt
Dedans les fleuves cornus.

Autant que de mignardises,
De prisons, et de franchises,
De petits mors, de doux ris,
Et doux cris,

Qui t'ont choisi pour hostesse :
Autant que pour toy, maistresse,
J'ay d'aigreur et de douceur,
De soupirs, d'ennuis, de craintes :
Autant que de justes plaintes

Je couve dedans mon cœur.

Baise-moy donc, ma sucree,
Mon désir, ma Cytheree,
Baise-moy, mignonnement,
Serrement,

Jusques à tant que je die :
Las, je n'en puis plus, ma vie,
Las, mon Dieu, je n'en puis plus !
Lors ta bouchelette retire,
Afin que mort je soupire,
Puis me donne le surplus.

Ainsi, ma douce guerriere,
Mon cœur, mon tout, ma lumière,
Vivons ensemble, vivons,
Et suivons

Les doux sentiers de Jeunesse :
Aussi bien une vieillesse
Nous menace sur le port,
Qui toute courbe et tremblante
Nous attraine chancellante
La maladie et la mort.

La première Journée de la Bergerie

OLIVIER DE MAGNY

1529-1561

OLIVIER DE MAGNY

SONNET A MESME

Ce que j’aime au printemps, je te veux dire, Mesme ;
J’aime à fleurer la rose, et l’œillet, et le thym,
J'aime à faire des vers, et me lever matin,
Pour, au chant des oiseaux, chanter celle que j’aime.

En esté, dans un val, quand le chaud est extresme,
J'aime à baiser sa bouche et toucher son tétin,
Et, sans faire autre effet, faire un petit festin,
Non de chair, mais de fruit, de fraises et de cresme.

Quand l’automne s’approche et le froid vient vers nous,
J'aime avec la chastaigne avoir de bon vin doux,
Et, assis près du feu, faire une chère lye.

En hiver, je ne puis sortir de la maison,
Si n’est au soir, masqué ; mais, en cette saison,
J'aime fort à coucher dans les bras de ma mie.

JEAN-ANTOINE DE BAÏF

1532-1589

JEAN-ANTOINE DE BAIF

Tout s'échauffe d'amour : et la terre amoureuse
Pour plaire au beau Soleil prend sa robe odoureuse
De fleurons damassee : aux vignes le bourgeon
Defourre le grapeau de son tendre coton :
Et l'herbe par les chams reverdit arosee
En ses brins vigoureux de la douce rosee :
De la manne du ciel le doux sucre dessant
Dessus les arbres verds, les fueilles blanchissant.
Puis quand dedans le Cancre il aura faict entree
Pour passer au Lyon et dans la Vierge Astree,
La Cigale enrouee assise par les bois
Choquant ses ailerons crie d'une aigre voix :
La verdure jaunist, et Ceres espiee
Trebuchera bien tost par javelle ciee
Sous l'outeron hasté, pour emplir le grenier,
De ses presens dorez au joyeux mestayer.
Lors le gay pastoureau dessous un frais ombrage
Retire son bestail, contre l'ardente rage
Du fievreux Syrien, près le bruyant ruisseau
Qui de la vive source amene sa claire eau,
Là, remplissant de vent sa douce chalemie,
Va joüer sa chanson de l'amour de s'amie,
Autant pour adoucir l'ennuyeuse chaleur
Come pour rafreschir la flamme de son cœur.

Premier Livre des Météores

VERS BAĪFINS

Muse Royne d’Elicon fille de Memoire, ô Deesse
O des Poëtes l’appuy favorise ma hardiesse.
Je veu donner aux François un vers de plus libre accordance.
Pour le joindre au lut sonné d’une moins contrainte cadance :
Fay qu’il oigne doucement des oyans les pleines oreilles,
Dedans dégoûtant flateur un miel doucereux à merveilles :
Je veu d’un nouveau sentier m’ouvrir l’honorable passage
Pour aller sur vostre mont m’ombroyer sous vostre bocage,
Et ma soif desalterer en vostre fonteine divine
Qui sourdit du mont cavé dessous la corne Pegasine…
. . . . . .

L'Hippocrène

SONNET

A fin que pour jamais une marque demeure,
A l’age qui viendra, comme vostre je suis,
Je vous fay vœu du peu, mais du tout que je puis,
De peur que la memoire avec nous ne s’en meure.

Je vous donne de moy la part qui est meilleure :
C’est l’esprit et la voix, qui, menez et conduis
Sous le flambeau d’Amour, des eternelles nuits
Sauveront vostre nom paravant que je meure.

Et, si assez à temps je n’ay pas commencé
De m’employer pour vous, puis que la destinée,
Qui vous cachoit à moy, m’en a desavancé :

Je feray, comme fait le devôt Pelerin,
Qui s’estant levé tard, pour faire sa journée,
Regagne à se haster le temps et le chemin.

Amour de Francine

ETIENNE JODELLE

1532-1573

ETIENNE JODELLE

SONNET

Comme un qui s’est perdu dans la forêt profonde
Loin des chemins, d’orée, et d’adresse, et de gens ;
Comme un qui en la mer grosse d’horribles vents
Se voit presque englouti des grands vagues de l’onde,

Comme un qui erre aux champs, lorsque la nuit au monde
Ravit toute clarté, j’avais perdu longtemps
Voie, route et lumière, et presque avec les sens,
Perdu longtemps l’objet, où plus mon heur se fonde.

Mais quand on voit, — ayant ces maux fini leur tour —
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour,
Ce bien présent plus grand que son mal on vient croire.

Moi donc qui ai tout tel en votre absence été,
J'oublie, en revoyant votre heureuse clarté,
Forêts, tourmente, et nuit, longue, orageuse et noire.

Les Amours, XXX

JEAN PASSERAT

1534-1602

JEAN PASSERAT

ODE

EN VERS SAPHIQUES ET ADONIQUES

ET ENSEMBLE RYTHMÉE

On demande en vain que la serve raison
Rompe pour sortir l'amoureuse prison :
Plus je veux briser le lien de Cypris,
        Plus je me voy pris.
L'esprit insensé ne se paist que d'ennuis,
Plaintes et sanglots : ne repose les nuits,
Pour guarir ces maux, que l'aveugle vainqueur
        Sorte de mon cœur,
Pren pitié des tiens, tire hors de mon flanc
Tant de traits lancés, enyvrés de mon sang.
Moindre soit l'ardeur de ton aspre flambeau,
        Archerot oyseau.
Ou, si mon tourment renouvelle toujours,
Il me faut trancher le filet de mes jours.
Sur ce traistre Enfant je seray le plus fort
        Quand je seray mort.

ODE

De toute amoureuse poursuite
Quelque plaisir l'on peut tirer :
Mais ce plaisir traine à sa suite

Un penser pour nous martyrer.
Qui a ce bien de voir sa dame
Son œil y prent un doux repas :
Le baiser peut rappeler l'ame
De l'amant prochain du trespas.
Le devis l'esprit reconforte,
Tant peut un gracieus propos :
Le seul penser jamais n'apporte
Aux amoureus aucun repos.
Toujours de sa griffe pointuë
Il me serre, et me pince fort :
Toujours de mille morts me tuë,
Et je renais après ma mort.
O penser, qui si fort me grefves,
Et de souci mon ame pais :
Donne moy au moins quelques trefves,
Si tu ne veus aucunes pais.
Fils d'Amour, esbranle tes ailes,
Va penser, va pour moy parler
A la plus belle des plus belles,
Puisque mon pied n'y peut aller.
Bien propre à tel message faire,
Quand là tu seras arrivé,
Di luy, fidèle secretaire,
Tout mon secret le plus privé.
Je te supplie en recompense
De ce mal dont tu me poursuis
De faire en sorte qu'elle pense
A quelques uns de mes ennuis.
Remonstre luy la peine dure,
L'angoisse amere, et le tourment
Qu'un miserable amant endure
Loing de son cœur si longuement.
Si tost que mon visage blesme
Recouvrera sa guérison,
Di qu'après toi j'yrai moy-mesme
Chercher mon cœur en sa prison.

PRIÈRES DE PASSERAT MOURANT

Je souffre des douleurs qui passent toute rage,
Mais Dieu de les souffrir me preste le courage.
Il tempere l'ardeur et l'inflammation,
Quand je pense à sa mort et à sa passion.
Luy, Fils de l'Eternel, et de la Vierge mere
Mourut pour nous en Croix de douleur tres-amere,
Et monstra le chemin à ses saints bien heureux
De parvenir au Ciel par tourment douloureux.
Souvienne-toy Seigneur de la foiblesse humaine,
Modérant s'il te plaist la rigueur de ma peine.
Je suis sans ton secours de douleur surmonté.
Advienne toutefois ta sainte volonté.

Paix et repos, Seigneur je te demande,
En ma douleur, dont la force est si grande.
Quatre ans passés dans un lict attaché
Et plus encor des liens de peché.
Un plus grand mal que celuy que j'endure,
J'ai mérité : mais la peine est bien dure :
S'il ne te plaist oublier mes forfaits
Je n'en puis plus, et tombe soubs le fais.

Dieu qui as de ton sang lavé tous nos péchés,
Qui les as en mourant à ta croix attachés,
Rends mon ame, ô Seigneur, nette de toute ordure
Luy faisant avoir part au bien qui toujours dure.

Je quitte la vie humaine :
Bon espoir au ciel m'emmeine.
Je ne pense plus à rien
De mortel et terrien.
Mon ame, comme divine
Veut revoir son origine.

A Dieu amis, et ma douce patrie,

Assés content je sors de ceste vie,
Puisqu'en partant ce confort je reçois,
Que j'ay vescu, et suis mort bon François.

ÉPITAPHE

Jean Passerat icy sommeille,
Attendant que l'Ange l'esveille :
Et croit qu'il se resveillera
Quand la trompette sonnera.

ROBERT GARNIER

1535-1601

ROBERT GARNIER

ÉLÉGIE SUR LA MORT DE RONSARD

. . . . . .
Si verrez-vous le fleuve où tout le monde arrive,
Et payrez le denier
Que prend pour nous passer jusques à l’autre rive
L’avare nautonier.

Que ne ressemblons-nous aux vagueuses rivieres
Qui ne changent de cours ?
Ou au branle éternel des ondes marinieres,
Qui reflotent toujours ?

Et n’est-ce pas pitié que ces roches pointues,
Qui semblent depiter,
De vents, de flots, d’oraige et de foudres batues,
L’ire de Jupiter,

Vivent incessamment, incessamment demeurent
Dans leurs membres pierreux,
Et que des hommes, tels que ce grand Ronsard, meurent
Par un sort rigoureux ?

O destin lamentable ! un homme qui approche
De la divinité
Est ravy de ce monde, et le front d’une roche
Dure en éternité.

Adieu, mon cher Ronsard ; l’abeille en votre tombe

Face tousjour son miel ;
Que le baume arabic à tout jamais y tombe,
Et la manne du ciel.

. . . . . .
Vous errez maintenant aux campaignes d'Elise,
A l'ombre des vergers,
Où chargent en tout tems, asseurez de la bise,
Les jaunes orengers,

Où les prés sont toujours tapissez de verdure,
Les vignes de raisins,
Et les petits oyseaus gasouillans au murmure
Des ruisseaux cristalins.

Là le cèdre gommeus odoreusement sue,
Et l'arbre du Liban,
Et l'ambre, et Myrrhe, au lit de son père receue
Pleure le long de l'an.

En grand'foule accourus autour de vous se pressent
Les héros anciens,
Qui boyvent le nectar, d'ambrosie se paissent
Aux bords Elisiens.
. . . . . .

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

1535-1607

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

Du paresseux sommeil où tu gis endormie
Desja par si long temps, ô France, éveille-toy,
Respire dédaigneuse, et tes offenses voy,
Ne sois point ton esclave et ta propre ennemie.

Reprends ta liberté, guéri ta maladie,
Et ton antique honneur, ô France, ramentoy :
Legere, désormais, sans bien sçavoir pourquoy,
Dans un sentier tortu ne donne à l'estourdie.

Si tu regardois bien les annales des rois,
Tu connoistrois avoir triomphé mille fois
De ceux qui veulent or amoindrir ta puissance.

Sans toy, qui contre toy despite ouvre le sein,
Ces ventres de harpie, ejunez par souffrance,
N'auroient jamais osé passer le Rhin germain.

AMADIS JAMYN

1538-1592

AMADIS JAMYN

DES ESPRITS DES MORTS

Les Ombres, les Esprits, les Idoles affreuses
Des Morts chargez d'offense errent durant la nuict :
Et pour monstrer la peine et le mal qui les fuit
Font gemir le silence en longues voix piteuses,

Pource qu'ils sont privez des delices heureuses
Que l'ame apres la mort en Paradis poursuit,
Comme bannis du jour en tenebre ils font bruit,
Implorant du secours à leurs peines honteuses.

Souvent tu peux ouir mon ame tout ainsi
Qui gemist, qui lamente, et pleure de souci
Pour n'estre au Paradis de ta belle pensee.

Deesse pren pitié de son cruel tourment,
Qu'elle ne coure plus autour du monument
Comme une Ombre maudite errante et dechassee.

PHILIPPE DESPORTES

1546-1606

PHILIPPE DESPORTES

Icare est cheut icy, le jeune audacieux,
Qui pour voler au ciel eut assez de courage ;
Icy tomba son corps dégarni de plumage,
Laissant tous braves cœurs de sa cheute envieux.

O bien-heureux travail d'un esprit glorieux,
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage !
O bien-heureux malheur plein de tant d'avantage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux !

Un chemin si nouveau n'estonna sa jeunesse,
Le pouvoir luy faillit, mais non la hardiesse :
Il eut pour le brûler des astres le plus beau ;

Il mourut poursuivant une haute adventure ;
Le ciel fut son desir, la mer sa sepulture :
Est-il plus beau dessein ou plus riche tombeau ?

Les Amours d'Hippolyte, I

Voicy du gay printans l'heureux advenement,
Qui fait que l'hyver morne à regret se retire :
Dejà la petite herbe, au gré du doux zéphyre,
Navré de son amour, branle tout doucement.

Les forests ont repris leur vert accoustrement,
Le ciel rit, l'air est chaud, le vent mollet soupire ;
Le rossignol se plaint, et des accords qu'il tire,

Fait pâmer les esprits d'un doux ravissement.

Le dieu Mars et l'Amour sont parmi la campagne ;
L'un au sang des humains, l'autre en leurs pleurs se bagne ;
L'un tient le coutelas, l'autre porte les dars.

Suive Mars qui voudra, mourant entre les armes !
Je veux suivre l'Amour, et seront mes alarmes,
Les courroux, les soupirs, les pleurs et les regars.

Livre de Diane, I, V

Ma nef passe au destroit d'une mer courroucée,
Toute comble d'oubly, l'hiver à la minuict ;
Un aveugle, un enfant, sans soucy la conduit,
Desireux de la voir sous les eaux renversée.

Elle a pour chaque rame une longue pensée
Coupant, au lieu de l'eau, l'esperance qui fuit ;
Les vents de mes soupirs, effroyables de bruit,
Ont arraché la voile à leur plaisir poussée.

De pleurs une grand'pluie, et l'humide nuage
Des dédains orageux, detendent le cordage,
Retors des propres mains d'ignorance et d'erreur.

De mes astres luisans la flame est retirée,
L'art est vaincu du tens, du bruit et de l'horreur.
Las ! puis-je donc rien voir que ma perte asseurée ?

Livre de Diane, I, LXVIII

Las ! je ne verray plus ces soleils gracieux,
Qui servoient de lumiere à mon ame egarée !
Leur divine clairté s'est de moy retirée

Et me laisse esperdu, dolent et soucieux.

C’est en vain désormais, ô grand flambeau des cieux !
Que tu sors au matin de la plaine azurée,
Ma nuict dure tousjours, et la tresse dorée,
Qui sert de jour au monde est obscure à mes yeux.

Mes yeux, helas ! mes yeux, sources de mon dommage,
Vous n’aurez plus de guide en l’amoureux voyage,
Perdant l’astre luisant qui souloit m’esclairer.

Mais, si je ne vois plus sa clairté coustumiere,
Je ne veux pas pourtant en chemin demeurer :
Car du feu de mon cœur je ferai ma lumiere.

Livre de Diane, II, XL

ÉLÉGIE

Comme dedans un bois enrichy de fueillage,
D'herbes, d’eaux et de fleurs, et tout couvert d’ombrage,
Se branchent les oyseaux esmaillez de couleurs,
Soupirans doucement leurs plaisantes douleurs ;
Comme on voit dans un pré les fleurettes nouvelles
Monstrer comme à l’envy leurs beautez naturelles,
Ainsi dedans un cœur hautain et genereux
Se repairent tousjours les désirs amoureux,
Les douces passions, les delectables peines,
Et les cheres langueurs dont les amours sont pleines,
Qui ne doivent jamais un amant retenir,
Veu qu’un grand bien ne peut sans travail s’obtenir.
. . . . . .

Élégies I, VII

SONNET

Le tens leger s’enfuit sans m’en apercevoir,
Quand celle à qui je suis mes angoisses console :
Il n'est vieil, ny boiteux, c’est un enfant qui vole,
Au moins quand quelque bien vient mon mal deçevoir.

A peine ai-je loisir seulement de la voir
Et de ravir mon ame en sa douce parole,
Que la nuict à grands pas se haste et me la voile,
M'ostant toute clarte, toute ame et tout pouvoir.

Bien-heureux quatre jours, mais quatre heures soudaines ?
Que n’avez-vous duré pour le bien de mes paines ?
Et pourquoy vostre cours s’est-il tant avancé ?

Plus la joie est extrême et plus elle est fuitive ;
Mais j’en garde pourtant la memoire si vive,
Que mon plaisir perdu n’est pas du tout passé.

Cléonice, XXI

SONNETS

Dieux ! que de tourbillons, de gresle et de nuages !
Que je sens en l’esprit un tonnerre grondant !
Est-il en la Sicile un fourneau plus ardant ?
Les marteaux de Vulcan forgent-ils tant d’orages ?

Yeux plus traistres que beaux, qui faisiez les messages
D’une ame ingrate et feinte, à ma mort prétendant,
Si je le pensoy bien, je gaigne en vous perdant ;
Mais las ! qu’en y pensant je supporte de rages !

Si faut-il se résoudre et, sans plus me flatter,

Retrancher de mon tout ce qui le peut gaster ;
Ha ! j'en suis resolu, la chose est asseurée !

Aux cœurs sans loyauté sot qui garde sa foy.
Si sa legereté la separa de moy,
Ma constance à jamais l'en tiendra separée.

Diverses Amours, I

Ceux qui liront ces vers qu'en pleurant j'ay chantez,
Non pour gloire ou plaisir, ains forcé du martire,
Voyans par quels destroits Amour m'a sçeu conduire,
Sages à mes dépens, fuiront ses cruautez.

Quels esprits malheureux, nuict et jour tourmentez,
Souffirent un mal si grand que le mien ne soit pire ?
Il ne se peut penser, comment le veux-je dire,
Ou peindre en du papier si grandes nouveautez ?

Je cherchois obstiné des glaçons en la flamme,
Foiblesse au diamant, constance en une femme,
Pitié dans les enfers, le soleil en la nuit.

J'ay joué tout mon âge à ce vain exercice,
J'ay recueilly des pleurs et semé du service,
Et de mes longs travaux repentance est le fruit.

Diverses Amours, XL

CHANSON

Las ! que nous sommes miserables
D'estre serves dessous les loix
Des hommes legers et muables

Plus que le feuillage des bois !

Les pensers des hommes ressemblent
A l'air, aux vens et aux saisons,
Et aux girouettes qui tremblent
Inconstamment sur les maisons.

Leur amour est ferme et constante
Comme la mer grosse de flots,
Qui bruit, qui court, qui se tournante,
Et jamais n'arreste en repos.
. . . . . .

Sommes-nous donc pas miserables
D'estres serves dessous les loix
Des hommes legers et muables
Plus que le feuillage des bois ?

Diverses Amours

D'UNE FONTAINE

Cette fontaine est froide, et son eau doux-coulante,
A la couleur d'argent, semble parler d'Amour ;
Un herbage mollet reverdit tout autour,
Et les aunes font ombre à la chaleur brûlante.
Le fueillage obeyt à Zéphyr qui l'évante,
Soupirant, amoureux, en ce plaisant sejour ;
Le soleil clair de flame est au milieu du jour,
Et la terre se fend de l'ardeur violante.

Passant, par le travail du long chemin lassé,
Brûlé de la chaleur et de la soif pressé,
Arreste en cette place où ton bon-heur te maine ;
L'agreable repos ton corps delassera,
L'ombrage et le vent frais ton ardeur chassera,

Et ta soif se perdra dans l'eau de la fontaine.

Bergeries

VILLANELLE

Rozette, pour un peu d'absence,
Vostre cœur vous avez changé,
Et moy, sçachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ay rangé ;
Jamais plus beauté si legere
Sur moy tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage bergere,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet esloignement,
Vous, qui n'aimez que par coustume,
Caressiez un nouvel amant.
Jamais legere girouette
Au vent si tost ne se vira ;
Nous verrons, bergere Rozette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versez en partant ?
Est-il vray que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant ?
Dieux que vous estes mensongere !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons, volage bergere,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gaigné ma place,
Ne vous peut aimer tant que moy ;
Et celle que j'aime vous passe

De beauté, d’amour et de foy.
Gardez bien vostre amitié neuve,
La mienne plus ne varira,
Et puis nous verrons à l’espreuve
Qui premier s’en repentira.

Bergeries

PLAINTE

Depuis six mois entiers que ta main courroucée
Se retira, Seigneur, de mon ame oppressée,
Et me laissa debile au pouvoir des malheurs,
J'ay tant souffert d’ennuis, qu’helas ! je ne puis dire
Comment mes tristes yeux aux pleurs ont pu suffire,
Aux complaintes ma bouche et mon cœur aux douleurs.

Je n’y vois point de cesse, et ma peine cruelle,
Que le temps deust vieillir, sans fin se renouvelle,
Poussant maint rejetton espineux et tranchant ;
Une nuict de fureurs rend horrible ma vie,
Le deconfort me suit encor que je le fuye,
Et la raison me fuit plus je la vay cherchant.

O Dieu ! mon seul refuge et ma guide asseurée,
Peux-tu voir sans pitié la brebis esgarée,
Estonnée, abbatue, à la merci des sens,
Qui, comme loups cruels, taschent de s’en repaistre ?
Presque le desespoir s’en est rendu le maistre,
L'effrayant de regars et de cris menaçans.

N’abandonne ton œuvre, ô Dieu plein de clemence !
Si je t’ay courroucé par trop d’impatience,
Plaignant de mes plus chers l’infortuné trespas ;
Si je me suis matté d’excessive tristesse,
Excuse des mortels l’ordinaire faiblesse :

Seigneur, tu es parfait et l'homme ne l'est pas.

Toy-mesme, ô souverain, nostre unique exemplaire,
Quand tu veis ton amy dans le drap mortuaire,
L'œil clos, les membres froids, palle et defiguré,
Ne te peus garantir de ces piteux alarmes ;
Les soleils de tes yeux furent baignés de larmes,
Et du Dieu de la vie un corps mort fust pleuré.

Moy donc qui ne suis rien qu'un songe et qu'un ombrage,
Se faut-il estonner en ce terrible orage,
Si ce qui t'a touché m'a du tout emporté ?
Si pour un de tes pleurs, j'ai versé des rivieres ?
Toy, soleil flamboyant, seul pere des lumieres,
Moy, nuage espaissi, moite d'obscurité ?

Quand de marbre ou d'acier mon ame eust été faite,
Las ! eussé-je peu voir tant d'amitié desfaite,
Sans me dissoudre en pleurs, sans me deconforter ?
Voir de mon seul espoir les racines seichées
Et les plus vives parts de moy-mesme arrachées,
Mon cœur sans se douloir l'eust-il peu supporter ?

Je n'y pense jamais (et j'y pense à toute heure)
Sans maudire la mort, dont la longue demeure
Apres vous, chers esprits, me retient tant ici.
J'estois premier entré dans ce val misérable :
Il me semble, ô Seigneur ! qu'il estoit raisonnable
Que, le premier de tous, j'en deslogeasse aussi.

Mais en tous ces discours vainement je me fonde ;
Tu les avois prestez et non donnez au monde,
Et as peu comme tiens à toy les retirer.
Helas ! je le sçay bien, mais ma foible nature
Trouve pourtant, Seigneur, cette ordonnance dure,
Et ne peut sur son mal d'appareil endurer.

Plaise-toy l'augmenter de force et de courage ;
Sers de guide à mes pas, fens l'ombre et le nuage,
Qui m'a faict esgarer si long-temps de mon bien,
Et surtout, ô bon Dieu, donne à mon impuissance
Ou moins de passion, ou plus de patience,
A tin que mon vouloir ne s'esloigne du tien.

Donne que les esprits de ceux que je soupire
N'esprouvent point, Seigneur, ta justice et ton ire ;
Rens-les purifiez par ton sang precieux,
Cancelle leurs pechez et leurs folles jeunesses,
Fay-leur part de ta grace, et, suivant tes promesses,
Ressuscite leurs corps et les mets dans les cieux.

Œuvres chrestiennes

PLAINTE

Des abysmes d'ennuis en l'horreur plus extresme,
Sans conseil, sans confort d'autruy, ni de moy-mesme,
(Car, helas ! ma douleur n'en sçauroit recevoir),
Outré d'ame et de corps d'incurables atteintes,
Mon cœur, qui n'en peut plus, s'ouvre en ces tristes plaintes
Puisque ma voix, Seigneur, n'en a pas le pouvoir.
. . . . . .

Depuis quatorze jours je n'ay clos les paupieres,
Et le somme, enchanteur des peines journalières,
De sa liqueur charmée en vain me va mouillant ;
Il est vray que l'effort du mal que je supporte
Rend ma teste assommée, et m'assoupit de sorte
Qu'on me jugeroit mort, ou tousjours sommeillant.

En cest estonnement mille figures vaines,
Tousjours d'effroy, de meurtre et d'horreur toutes pleines,
Reveillent coup sur coup mon esprit agité ;

Je resve incessamment, et ma vague pensée,
Puis deçà, puis delà, sans arrest est poussée,
Comme un vaisseau rompu par les vents emporté.

Helas ! sois-moy propice, ô mon Dieu ! mon refuge !
Puny moy comme pere, et non pas comme juge,
Et modere un petit le martyre où je suis ;
Tu ne veux point la mort du pecheur plein de vice,
Mais qu'il change de vie et qu'il se convertisse ;
Las ! je le veux assez, mais sans toy je ne puis.

Je ressemble en mes maux au passant misérable,
Que des brigans pervers la troupe impitoyable
Au val de Jericho pour mort avoit laissé ;
Il ne pouvoit s'aider, sa fin estoit certaine,
Si le Samaritain, d'une ame toute humaine,
N'eust estanché sa playe et ne l'eust redressé.

Ainsi, sans toy, Seigneur, vainement je m'essaye,
Donne m'en donc la force et resserre ma playe,
Purge et guari mon cœur que ton ire a touché,
Et que la saincte voix qui força la nature,
Arrachant le Lazare hors de la sepulture,
Arrache mon esprit du tombeau de peché.

Fais rentrer dans le parc ta brebis esgarée,
Donne de l'eau vivante à ma bouche alterée,
Chasse l'ombre de mort qui voile autour de moy,
Tu me vois nu de tout, sinon de vitupere ;
Je suis l'enfant prodigue, embrasse-moy, mon pere !
Je le confesse, helas ! j'ay peché devant toy.

Pourquoy se fust offert soy-mesme en sacrifice
Ton enfant bien-aimé, Christ, ma seule justice ?
Pourquoy par tant d'endroits son sang eust-il versé,
Sinon pour nous, pecheurs, et pour te satisfaire ?
Les justes, ô Seigneur ! n'en eussent eu que faire,

Et pour eux son sainct corps n’a pas esté percé.

Par le fruict de sa mort j’attends vie eternelle ;
Lavée en son pur sang, mon ame sera belle.
Arriere, ô desespoirs ! qui m’avez transporté !
Que toute desfiance hors de moy se retire.
L’œil bénin du Seigneur pour moy commence à luire
Mes soupirs à la fin ont esmeu sa bonté.

O Dieu ! tousjours vivant, j’ay ferme confiance
Qu’en l’extreme des jours, par ta toute-puissance,
Ce corps couvert de terre, à ta voix se dressant,
Prendra nouvelle vie et, par ta pure grace,
J'auray l’heur de te voir de mes yeux face à face,
Avec les bien-heureux ton sainct nom bénissant.

Œuvres chrestiennes

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

1551-1630

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

LE PRINTEMPS

Vous qui pillez l'émail de ces couleurs,
Friandes mains qui amenez les fraises,
Que de tourments se cachent sous vos aises,
Que de serpents se coulent sur les fleurs !

J'étais plongée en l'océan d'aimer,
Je me noyais au fleuve Achérontide,
J'épans au bord ma robe toute humide
Et sacrifie au grand Dieu de la mer.

Fermez l'oreille aux mortelles douceurs,
Amans, nochers, n'écoutez les Sirènes.
Ma peine fut d'avoir ouï leurs peines
Et ma douleur d'entendre leurs douleurs.

A l'escler viollant de ta face divine,
N'estant qu'homme mortel, ta celeste beaulté
Me fist goutter la mort, la mort et la ruyne
Pour de nouveau venir à l'immortalité.

Ton feu divin brusla mon essence mortelle,
Ton celleste m'esprit et me ravit aux Cieulx,
Ton âme estait divine et la mienne fut telle :
Deesse, tu me mis au ranc des aultres Dieux.

Ma bouche osa toucher la bouche cramoysie
Por cœiller sans la mort l'immortelle beaulté,
J'ay vescu de nectar, j'ay sucsé l'ambroysie,
Savourant le plus doux de la divinité.
. . . . . .

LES TRAGIQUES

. . . . . .
« Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hirondelles.
On dresse quelque fuye aux simples colombelles ;
Tout est mis à l'abri par le soin des mortels,
Et Dieu, seul immortel, n'a logis ni autels.
« Tu as tout l'univers, où ta gloire on contemple,
Pour marchepied la terre et le ciel pour un temple ;
Où te chassera l'homme, ô Dieu victorieux ?
Tu possèdes le ciel et les cieux des haults cieux !
« Nous faisons des rochers les lieux où l'on te presche,
Un temple de l'estable, un autel de la creche ;
Eux, du temple une estable aux asnes arrogants,
De la saincte maison la caverne aux brigands.
« Les premiers des chrestiens prioient aux cimetières
Nous avons faict ouïr au tombeau nos prières,
Faict sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,
Et annoncé la vie au logis de la mort.
« Tu peux faire conter ta louange à la pierre ;
Mais n'as-tu pas tousjours ton marchepied en terre ?
Ne veux-tu plus avoir d'autres temples sacrez
Qu'un blanchissant amas d'os de morts massacrez ?
« Les morts te loueront-ils ? Tes faicts grands et terribles
Sortiront-ils du creux de ces bouches horribles ?

. . . . . .
« Mets à couvert ces voix que les pluies enrouent ;
Deschaisne donc ces doigts, que sur ton luth ils jouent ;

Tire nos yeux ternis des cachots ennuyeux,
Et nous montre le ciel pour y tourner les yeux.
« Soyent tes yeux adoucis à guerir nos misères,
Ton oreille propice ouverte à nos prières,
Ton sein desboutonné à loger nos soupirs
Et ta main libérale à nos justes désirs »
. . . . . .

Livre I : Misères

. . . . . .
Si quelqu'un me reprend que mes vers eschauffez
Ne sont rien que de meurtre et de sang estoffez,
Qu'on n'y lit que fureur, que massacre, que rage,
Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage ;
Je lui respons : Ami, ces mots que tu reprens ;
Sont les vocables d'art de ce que j'entreprens ;
Les flatteurs de l'amour ne chantent que leurs vices,
Que vocables choisis à peindre les delices,
Que miel, que ris, que jeux, amours et passe-temps,
Une heureuse folie à consommer son temps.
Quand j'estois fol heureux (si cet heur est folie,
De rire, aiant sur soi sa maison demolie ;
Si c'est heur d'appliquer son fol entendement
Au doux, laissant l'utile estre sans sentiment,
Lepreux de la cervelle, et rire des misères
Qui accablent le col du païs et des frères),
Je fleurissois comm' eux de ces mesmes propos,
Quand par l'oisiveté je perdois le repos.
Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style.
Cueillons des fruicts amers desquels il est fertile.
Non, il n'est plus permis sa veine desguiser :
La main peut s'endormir, non l'ame reposer.

. . . . . .
Fuyez, Loths, de Sodome et Gomorre bruslantes

N'ensevelissez pas vos ames innocentes
Avec ces reprouvez : car combien que vos yeux
Ne froncent le sourcil encontre les hauts cieux,
Combien qu'avec les rois vous ne hochiez la teste
Contre le Ciel esmeu, armé de la tempeste,
Pource que des tyrans le support vous tirez,
Pource qu'ils sont de vous, comme dieux, adorez,
Lorsqu'ils veullent au pauvre et au juste mesfaire,
Vous estes compagnons du mesfaict pour vous taire.
Lorsque le fils de Dieu, vengeur de son mespris,
Viendra pour vendanger de ces rois les esprits,
De sa verge de fer brisant, espouvantable,
Ces petits dieux enflez en la terre habitable,
Vous y serez compris. Comme, lors que l'esclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chesnes resistans et les cèdres superbes,
Vous verrez là-dessous les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'escurieu, en son aire l'oyseau,
Sous ce daix qui changeoit les gresles en rosée,
La bauge du sanglier, du cerf la reposée,
La ruche de l'abeille et la loge au berger,
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.
. . . . . .

Livre II : Princes

. . . . . .
Les fleuves sont sechez, la grand mer se desrobe ;
Il falloit que la terre allast changer de robe.
Montagnes, vous sentez douleurs d'enfantemens ;
Vous fuyez comme agneaux, ô simples eslemens !
Cachez-vous, changez-vous ; rien mortel ne supporte
La voix de l'Eternel, sa voix puissante et forte.
Dieu paroist : le nuage entre luy et nos yeux

S’est tiré à l’escart, il s’est armé de feux ;
Le ciel neuf retentit du son de ses louanges ;
L’air n’est plus que rayons, tant il est semé d’anges.

. . . . . .
Qui se cache ? qui fuit devant les yeux de Dieu ?
Vous, Caïns fugitifs, où trouverez-vous lieu ?
Quand vous auriez les vents collez sous vos aisselles,
Ou quand l’aube du jour vous presteroit ses aisles,
Les monts vous ouvriroient le plus profond rocher,
Quand la nuict tascheroit en sa nuict vous cacher,
Vous enceindre, la mer, vous enlever, la nue,
Vous ne fuirez de Dieu ny le doigt ni la veue.

. . . . . .
« Vous qui m’avez vestu au temps de la froidure,
Vous qui avez pour moy souffert peine et injure,
Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim
Donnastes de bon cœur vostre eau et vostre pain,
Venez, races du ciel, venez, esleus du pere ;
Vos pechez sont esteints, le juge est vostre frere,
Venez donc, bien-heureux, triompher à jamais
Au royaume éternel de victoire et de paix. »
. . . . . .

Le Soleil vest de noir le bel or de ses feux ;
Le bel œil de ce monde est privé de ses yeux,
L'ame de tant de fleurs n’est plus espanouye ;
Il n’y a plus de vie au principe de vie.
Et, comme un corps humain est tout mort terrassé
Dès que du moindre coup au cœur il est frappé,
Ainsy faut que le monde et meure et se confonde
Dès la moindre blessure au Soleil, cœur du monde,
La lune perd l’argent de son teint clair et blanc,
La lune tourne en haut son visage de sang ;
Toute estoille se meurt ; les prophetes fidelles
Du Destin vont souffrir eclypses eternelles.

. . . . . .
Criez après l'enfer, de l'enfer il ne sort
Que l'eternelle soif de l'impossible mort.

. . . . . .
Les jeux, les passe-temps et les esbats d'icy
N'estoient qu'amers chagrins, que colère et soucy
Et que gehenes, auprès ae la joye eternelle,
Qui sans trouble, sajis fin, sans change, renouvelle.
Là sans tache on verra les amitiés fleurir.
Les amours d'icy bas n'estoient rien que haïr
Auprès des hauts amours dont la saincte harmonie
Rend une ame de tous en un vouloir unie :
Tous nos parfaicts amours réduicts en un amour,
Comme nos plus beaux jours réduicts en un beau jour.

Livre VII : Jugement

L'HIVER

Mon chef blanchit dessous les neiges entassées,
Le soleil, qui reluit, les eschauffe, glacées,
Mais ne les peut dissoudre, au plus court de ses mois,
Fondez, neiges ; venez dessus mon cœur descendre,
Qu'encores il ne puisse allumer de ma cendre
Du brazier, comme il fit des flammes autrefois.

Mais quoi ! serai-je esteint devant ma vie esteinte ?
Ne luira plus sur moi la flamme vive et sainte ?
Le zèle flamboyant de la sainte maison ?
Je fais aux saints autels holocaustes des restes,
De glace aux feux impurs, et de naphte aux celestes :
Clair et sacré flambeau, non funebre tison !

Voici moins de plaisirs, mais voici moins de peines.
Le rossignol se taist, se taisent les Sereines :

Nous ne voyons cueillir ni les fruits ni les fleurs ;
L'espérance n'est plus bien souvent tromperesse ;
L'hyver jouit de tout. Bienheureuse vieillesse,
La saison de l'usage, et non plus des labeurs !

Mais la mort n'est pas loin ; cette mort est suivie
D'un vivre sans mourir, fin d'une fausse vie :
Vie de nostre vie, et mort de nostre mort.
Qui hait la seureté, pour aimer le naufrage ?
Qui a jamais esté si friant de voyage,
Que la longueur en soit plus douce que le port ?

STANCES

Liberté douce et gratieuse,
Des petis animaux le plus riche trésor,
Ha liberté, combien tu es plus precieuse
Ni que les perles ni que l'or !
Suivant par les bois à la chasse
Les escureux sautans, moy qui estois captif,
Envieux de leur bien, leur malheur je prochasse,
Et en pris un entier et vif.
J'en fis present à ma mignonne
Qui lui tressa de soie un cordon pour prison ;
Mais les frians appas du sucre qu'on luy donne
Luy sont plus mortelz que poison.
Les mains de neige qui le lient,
Les attraians regars qui le vont decepvant
Plustot obstinement à la mort le convient
Qu'estre prisonnier et vivant.
Las ! comment ne suis-je semblable
Au petit escurieu qui estant arresté
Meurt de regretz sans fin et n'a si agréable
Sa vie que sa liberté.
O douce fin de triste vie

De ce cueur qui choisist sa mort pour les malheurs,
Qui pour les surmonter sacrifie sa vie
                    Au regret des champs et des fleurs !
Ainsi apres mille batailles,
Vengeans leur liberté on a veu les Romains
Planter leurs chauds poignards en leurs vives entrailles,
                    Se guerir pour estre inhumains.
Mais tant s'en fault que je ruine
Ma vie et ma prison qu'elle me plaist si fort,
Qu'en riant je gazouille, ainsi que fait le cigne,
                    Les douces chansons de ma mort.

STANCES

Pleurez avec moi tendres fleurs,
Aportez, ormeaux, les rosees
De vos mignardes espousees,
Meslez vos pleurs avec les pleurs
De moy desolé qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis !

Pleurez aussi, aube du jour :
Belle Aurore, je vous convie
A mesler une doulce pluye
Parmi les pleurs de mon amour,
D'un amour pour qui je ne puis
Trouver tant de pleurs que d'ennuis !

Cignes mourans, à ceste foys
Quittez la Touvre Eugoumoisine
Et meslez la plainte divine
Et l'aer de vos divines voys,
Avec moy chetif qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennus !

Oiseaux qui languissez marris,
Et vous, Tourterelles fachees,
Ne comptez aux branches sechees
Le veuvage de vos maris
Et pleurez pour moy qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis !

Pleurez, o rochers, mes douleurs
De vos argentines fonteines
Pour moy qui souffre plus de peines
Que je ne puis trouver de pleurs,
Pour moy douloureux qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis !

CONSOLATION A Mlle DE SAINT-GERMAIN POUR LA MORT DE MADAME DE SAINT-ANGEL

. . . . . .
Ta perte, ta pitié pour quelque temps excuse
        Ta douleur et tes pleurs,
Mais craignons que quelcun se vengeant ne t'accuse
        De feindre ces douleurs.

Ils diront : Et à quoy servent ces vaines plaintes
        Qu'enfin il faut finir ?
Belle, cessant tes pleurs, de ces cendres esteintes
        Esteins le souvenir.
. . . . . .

Heureux de voyr encor après un long orage
        Ce soleil désiré,
Plus heureux de trouver aprez un long naufrage
        Un rivage asseuré !
. . . . . .

Ces larmes et ces cris ne la font point revivre
Estant morte icy bas,
Ny par eux tu ne puis rendre ton cœur delivre
De si cruels debats.

Tu les nommes cruels, renouvelant la playe
Sans la pouvoir guérir,
Te laissant à tousjours le seul plaisir pour paye
De desirer perir ;

Et perir tu ne puis, car ta peine plus forte
Est changée en plaisir :
Ton plaisir est pleurer et ton ame mi-morte
N’a que ce seul desir.
. . . . . .

Plainte qui chasque fois à tes yeux la renvoye
Esblouis de leur dueil,
Plainte qui te fait voir ton aimée et ta joye
Enfermée au cercueil.

Mais son ame est au ciel qui n’estant point humaine
Triumphe pour tousjours,
Triumphante au bonheur d’une vie certaine
D’avoyr parfaict son cours.

Donq’ que ton corps descende en la mort tenebreuse
Pour y voyr sa moitié,
Monte ton ame au Ciel plus bell’ et plus heureuse
Parfaire l’amitié.
. . . . . .

Ne prefere le bien d’une vie mortelle
A l’eternel sejour,
Ne mesprise le bien d’une vie eternelle
Pour ne l’avoyr qu’un jour.
. . . . . .

Fuyez, tiedes souspirs, et reprenez ces flammes
Qui decoroient ses yeux ;
Vos deux corps sont ça bas, et vos plus belles ames
Sont au Ciel glorieux.

VISION FUNÈBRE DE SUZANNE

. . . . . .
En vain des mains je veux
Prendre ce vent leger, cest ombre et ce nuage :
Ame fuyarde, tourne encore ces beaux yeux,
Tourne à mes cris piteux l'oreille et le visage,
Pour entendre ces vœuz.

J'aracheray mon œil
S'il voyt une beauté, mon cœur s'il la desire,
Je banys mon esprit s'il veut quitter le dueil,
Mon ame, si mon ame un seul soupir souspire
En baizant le cercueil.

A quoy cet euil qui luit
S'il ne m'aproche ? à quoy ces bras s'ilz ne m'accolent ?
Helas ! elle s'eslogne et s'enleve et s'en fuit,
Pareill' aux vens legers et aux songes qui volent
Au vague de la nuit !

Ode XL

EXTASE

Sonnet

. . . . . .
O la faible esperance, inutile souci,

Aussi loin de raison que du Ciel jusqu'ici.
Sur les ailes de foy delivre tout le reste.

Celeste amour, qui as mon esprit emporté,
Je me voy dans le sein de la Divinité,
Il ne fault que mourir pour estre tout celeste.

MÉDITATION ET PRIÈRE

Lors qu'au banquet precieux
Je savoure les viandes
Salutaires et friandes
Et des Anges et des Cieux…
. . . . . .

Que ton esprit, ô mon Dieu,
Esprit d'union m'unisse,
Et tout entier me ravisse
De si bas en si haut lieu.

Hausse-moy dessus le rang
De la pauvre humaine race,
Ma chair de ta chair se fasse,
Et mon sang de ton pur sang…
. . . . . .

Que mon cœur enfelonné
Ne s'enfle contre personne :
Donne moy que je pardonne,
Afin d'estre pardonné.

Comme jadis à l'hostie
On arrachait tout le fiel,
Fay que je ne sacrifie
Rien d'amer au Dieu du Ciel.

PRÉPARATIF A LA MORT

En allégorie maritime

C'est un grand heur en vivant
D'avoir vaincu tout orage,
D'avoir au cours du voyage
Tousjours en poupe le vent :

Mais c'est bien plus de terrir
A la coste désirée,
Et voir sa vie asseurée
Au havre de bien mourir.

Arrière craintes et peurs,
Je ne marque plus ma course
Au Canope, ni à l'Ourse,
Je n'ai souci des hauteurs ;

Je n'espie plus le Nord,
Ni pas une des estoiles,
Je n'ai qu'à baisser les voiles
Pour arriver dans le port.

Tombeaux

FRANÇOIS DE MALHERBE

1555-1628

FRANÇOIS DE MALHERBE

CONSOLATION
A MONSIEUR DU PERIER
(1599)

Ta douleur, Du Perier, sera donc eternelle,
Et les tristes discours
Que je te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront tousjours !

Le malheur de ta fille au tombeau descenduë
Par un commun trespas,
Est-ce quelque dedale où ta raison perduë
Ne se retreuve pas ?

Je sçay de quels appas son enfance estoit pleine,
Et n'ay pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mespris.

Mais elle estoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose elle a vescu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi seroit, que selon ta priere,
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carriere,
Qu'en fust-il advenu ?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison celeste
Elle eust eu plus d'accueil ?
Ou qu'elle eust moins senti la poussiere funeste
Et les vers du cercueil ?

Non, non, mon Du Périer, aussi-tost que la Parque
Oste l'ame du corps,
L'âge s'évanoüit au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,
Et Pluton aujourd'huy,
Sans égard du passé, les mérités égale
D'Archemore et de luy.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes,
Mais sage à l'advenir,
Aime une ombre comme ombre, et de cendres esteintes
Esteins le souvenir.

. . . . . .

De moy, desja deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus,
Et deux fois la raison m'a si bien fait resoudre
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief que la tombe possede
Ce qui me fut si cher ;
Mais en un accident qui n'a point de remede,
Il n'en faut point chercher.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,

Est sujet à ses loix,
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N’en défend point nos rois.

De murmurer contr’elle et perdre patience,
Il est mal à propos :
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

STANCES
AUX OMBRES DE DAMON
(1604)

. . . . . .
L'Orne comme autre-fois nous reverroit encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l’écart nos pas et nos discours ;
Et, couchez sur les fleurs comme estoilles semées,
Rendre en si doux ébat les heures consumées
Que les soleils nous seroient cours.

Mais, ô loy rigoureuse à la race des hommes !
C'est un point arresté, que tout ce que nous sommes,
Yssus de peres roys et de peres bergers
La Parque également sous la tombe nous serre ;
Et les mieux établis au repos de la terre
N’y sont qu’hostes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre et de suitte de pages,
Quand le terme est écheu, n’alonge point nos jours ;
Il faut aller tout nus où le destin commande ;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande,
C’est qu’il faut laisser nos amours.
. . . . . .

PRIÈRE POUR LE ROI

ALLANT EN LIMOUSIN

(1605)

. . . . . .
La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus ny les murs ny les portes,
Les veilles cesseront aux sommets de nos tours ;
Le fer mieux employé cultivera la terre,
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour baller n'orra plus de tambours.

Loin des meurs de son siecle il bannira les vices,
L'oysive nonchalance et les molles delices
Qui nous avoient portez jusqu'aux derniers hazarts ;
Les vertus reviendront de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs aux merites donnees
Feront ressusciter l'excellence des arts.
. . . . . .

Tu nous rendras alors nos douces destinees :
Nous ne reverrons plus ces fascheuses annees
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruicts passeront la promesse des fleurs.
. . . . . .

ODE AU FEU ROI
SUR L'HEUREUX SUCCÈS
DU VOYAGE DE SEDAN
(1606)

. . . . . .

Ce sera là[18] que ma lire,
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cyne pres de sa mort ;
Et se rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avoüer
Qu'en l'aise de la victoire,
Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien loüer.

Il ne faut pas que tu penses
Treuver de l'eternité
En ces pompeuses depenses
Qu'invente la vanité :
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques ;
Par les Muses seulement
L'homme est exempt de la Parque,
Et ce qui porte leur marque
Demeure eternellement.

Par elles traçant l'histoire
De tes faicts laborieux,
Je deffendray ta mémoire
Du trespas injurieux,
Et quelque assaut que te face
L'oubly par qui tout s'efface,
Ta loüange, dans mes vers,
D'amarante couronnee,
N'aura sa fin terminee
Qu'en celle de l'univers.

STANCES AU ROI HENRI LE GRAND

POUR DE PETITES NYMPHES

QUI MÈNENT L'AMOUR PRISONNIER

(1610)

A la fin tant d'amants, dont les ames blessees
Languissent nuit et jour,
Verront sur leur auteur leurs peines renversees,
Et seront consolez aux despens de l'Amour.

Ce publicque ennemy, cette peste du monde,
Que l'erreur des humains
Fait le maistre absolu de la terre et de l'onde,
Se treuve à la mercy de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépoüillé de ses armes ;
O Roy, l'astre des rois,
Quittez vostre bonté, mocquez-vous de ses larmes,
Et luy faites sentir la rigueur de vos lois.

. . . . . .
Mars, qui met sa loüange à deserter la terre
Par des meurtres espais,
N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre
Comme ce desloyal aux douceurs de la paix.
. . . . . .

Ne meslez rien de lasche à vos hautes pensees,
Et par quelques appas
Qu'il demande mercy de ses fautes passees,
Imitez son exemple à ne pardonner pas.
. . . . . .

VERS FUNÈBRES

SUR LA MORT DE HENRI LE GRAND

(1610)

Stances

En fin l’ire du ciel et sa fatale envie,
Dont j’avois repoussé tant d’injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et, sans m’oster la vie,
M’ont mis entre les morts.

Henry, ce grand Henry, que les soins de nature
Avoient fait un miracle aux yeux de l’univers
Comme un homme vulgaire est dans la sepulture
A la mercy des vers !

Belle ame, beau patron des celestes ouvrages,
Qui fus de mon espoir l’infaillible recours,
Quelle nuict fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours !

C’est bien à tout le monde une commune playe,
Et le malheur que j’ay, chacun l’estime sien ;
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraye
Comme elle est dans le mien ?

Ta fidele compagne, aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,
Seule de cet ennuy me debat la victoire,
Et me la fait quitter.

. . . . . .

Nulle heure de beau temps ses orages n’essuye,
Et sa grace divine endure en ce tourment
Ce qu’endure une fleur que la bise ou la pluie
Bat excessivement.

. . . . . .

ODE A LA REINE
MARIE DE MÉDICIS
POUR LES HEUREUX SUCCÈS DE SA RÉGENCE
(1610)

. . . . . .
Les Muses, les neuf belles fees,
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orfées
La trouppe de leurs nourrissons ;
Tous leurs vœux seront de te plaire ;
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avoüer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te loüer.

En ceste hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlete à Pise,
Je me feray quitter le pris ;
Et quand j'auray peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avoûra que Fontaine-bleau,
Le Louvre, ny les Tuileries,
En leurs superbes galeries,
N'ont point un si riche tableau.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles tousjours vertes
Qui gardent les noms de vieillir ;
Mais l'art d'en faire les couronnes
N'est pas sceu de toutes personnes,
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,

Peuvent donner une loüange
Qui demeure eternellement.

CHANSON
(1614)

Sus debout la merveille des belles,
Allons voir sur les herbes nouvelles
Luire un esmail dont la vive peinture
Deffend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses,
Tous les vents tiennent leurs bouches closes,
Et le Soleil semble sortir de l'onde
Pour quelque amour plus que pour luire au monde.

On diroit, à luy voir sur la teste
Ses rayons comme un chapeau de feste,
Qu'il s'en va suivre en si belle journée
Encore un coup la fille de Pénée.
. . . . . .

Il fait chaud, mais un fueillage sombre
Loin du bruit nous fournira quelque ombre,
Où nous ferons, parmy les violettes,
Mespris de l'ambre et de ses cassolettes.

Près de nous, sur les branches voisines
Des genets, des houx et des espines,
Le rossignol, desployant ses merveilles,
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être, à travers des fougeres,
Verrons-nous de bergers à bergeres,
Sein contre sein et bouche contre bouche,

Naistre et finir quelque douce escarmouche.
. . . . . .

POUR LA REINE MÈRE DU ROI

PENDANT SA RÉGENCE

(1614)

Ode

. . . . . .
Si quelque avorton de l'envie
Ose encore lever les yeux,
Je veux bander contre sa vie
L'ire de la terre et des cieux ;
Et dans les savantes oreilles
Verser de si douces merveilles
Que ce miserable corbeau,
Comm' oiseau d'augure sinistre,
Banny des rives de Caïstre,
S'aille cacher dans le tombeau.

Venez donc, non pas habillées,
Comm' on vous trouve quelquefois,
En jupes dessous les fueillées,
Dansant au silence des bois.
Venez en robes, où l'on voye
Dessus les ouvrages de soye
Les rayons d'or étinceller ;
Et chargez de perles vos testes,
Comme quand vous allez aux festes
Où les dieux vous font appeller.

Quand le sang, boüillant en mes veines,
Me donnoit de jeunes desirs,
Tantost vous souspiriez mes peines,

Tantost vous chantiez mes plaisirs ;
Mais aujourd'huy que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Sieroit-il bien à mes écris
D'ennuyer les races futures
Des ridicules adventures
D'un amoureux en cheveux gris ?

Non, vierges, non ; je me retire
De tous ces frivoles discours :
Ma Reine est un but à ma lire
Plus juste que nulles amours ;
Et, quand j'auray, comme j'espere,
Fait ouïr, du Gange à l'Ibere,
Sa loüange à tout l'univers,
Permesse me soit un Cocyte,
Si jamais je vous sollicite
De m'aider à faire des vers !

Aussi-bien chanter d'autre chose,
Ayant chanté de sa grandeur,
Seroit-ce pas, après la rose,
Aux pavots chercher de l'odeur,
Et des loüanges de la lune
Descendre à la clairté commune
D'un de ces feux du firmament
Qui, sans profiter et sans nuire,
N'ont receu l'usage de luire
Que par le nombre seulement ?
. . . . . .

Ce n'est point aux rives d'un fleuve
Où dorment les vents et les eaux
Que fait sa veritable preuve
L'art de conduire les vaisseaux ;
Il faut, en la plaine salée,
Avoir lutté contre Malée,

Et près du naufrage dernier
S'estre vu dessous les Pléiades,
Éloigné de ports et de rades,
Pour estre creu bon marinier.

Ainsi, quand la Grece, partie
D'où le mol Anaure couloit,
Traversa les mers de Scithie
En la navire qui parloit,
Pour avoir sceu des Cyanées
Tromper les vagues forcenées,
Les pilotes du fils d'Eson,
Dont le nom jamais ne s'efface,
Ont gaigné la premiere place
En la fable de la Toison.

Ainsi, conservant cet empire
Où l'infidélité du sort,
Jointe à la nostre, encore pire,
Alloit faire un dernier effort,
Ma Reine acquiert à ses mérités
Un nom qui n'a point de limites,
Et ternissant le souvenir
Des reines qui l'ont precedée,
Devient une eternelle idée
De celles qui sont à venir.

Aussi-tost que le coup tragique,
Dont nous fusmes presque abbatus,
Eust fait la fortune publique
L'exercice de ses vertus,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé son courage,
Et quelles malices de flots,
Par des murmures effroyables,
A des vœux à peine payables
N'obligerent les matelots ?

Qui n'ouït la voix de Bellonne,
Lasse d'un repos de douze ans,
Telle que d'un foudre qui tonne,
Appeller tous ses partisans,
Et déjà les rages extremes,
Par qui tombent les diademes,
Faire apprehender le retour
De ces combats dont la manie
Est l'eternelle ignominie
De Jarnac et de Moncontour ?

Qui ne voit encor à cette heure
Tous les infidelles cerveaux
Dont la fortune est la meilleure
Ne chercher que troubles nouveaux,
Et ressembler à ces fontaines
Dont les conduites souterraines
Passent par un plomb si gasté
Que, tousjours ayant quelque tare,
Au mesme temps qu'on les repare,
L'eau s'enfuit d'un autre costé ?

La paix ne voit rien qui menace
De faire renaistre nos pleurs,
Tout s'accorde à notre bonace,
Les hivers nous donnent des fleurs ;
Et, si les pasles Eumenides,
Pour réveiller nos parricides,
Toutes trois ne sortent d'enfer,
Le repos du siecle où nous sommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'est que le fer.

Themis, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir,
Comme un rocher est affermie
En son redoutable pouvoir ;

Elle va d’un pas et d’un ordre
Où la censure n’a que mordre ;
Et les loix, qui n’exceptent rien
De leur glaive et de leur balance,
Font tout perdre à la violance
Qui veut avoir plus que le sien.

Nos champs mesme ont leur abondance
Hors de l’outrage des voleurs ;
Les festins, les jeux et la danse
En bannissent toutes douleurs.
Rien n’y gemit, rien n’y souspire ;
Chaque Amarille a son Tityre ;
Et, sous l’épaisseur des rameaux,
Il n’est place où l’ombre soit bonne
Qui soir et matin ne resonne
Ou de voix ou de chalumeaux.

Puis, quand ces deux grands hymenées,
Dont le fatal embrassement
Doit applanir les Pyrenées,
Auront leur accomplissement,
Devons-nous douter qu’on ne voye,
Pour accompagner cette joye,
L’encens germer en nos buissons,
La myrrhe couler en nos rues,
Et, sans l’usage des charrues,
Nos plaines jaunir de moissons ?
. . . . . .

ODE AU ROI LOUIS XIII

ALLANT CHÂTIER LA REBELLION DES ROCHELOIS

ET CHASSER LES ANGLAIS

QUI EN LEUR FAVEUR ÉTAIENT DESCENDUS

EN L'ILE DE RÉ

(1627)

Doncq un nouveau labeur à tes armes s'appreste ;
Pren ta foudre, Louys, et va comm' un lion
Donner le dernier coup à la derniere teste
De la rebellion.

Fay choir en sacrifice au demon de la France
Les fronts trop eslevez de ces ames d'enfer,
Et n'espargne contr'eux pour notre delivrance
Ny le feu ny le fer.

Assez de leurs complots l'infidelle malice
A nourry le desordre et la sedition ;
Quitte le nom de Juste, ou fay voir ta justice
En leur punition.

Le centiesme decembre a les plaines ternies,
Et le centiesme avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmy nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siecles de tes peres,
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien,
Que l'inhumanité de ces cueurs de viperes
Ne renouvelle au tien ?

Par qui sont aujourd'huy tant de villes desertes,
Tant de grands bastimens en masures changez,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragez ?

Les sceptres devant eux n'ont point de privileges ;
Les immortels eux-mesmes en sont persecutez :
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrileges
Font plus d'impietez.

Marche, va les destruire ; esteins-en la semence,
Et suy jusqu'à leur fin ton courroux genereux,
Sans jamais escouter ny pitié ny clemence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroistre,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossez jusqu'à faire paroistre
Le jour entre les morts.

Laisse-les esperer, laisse-les entreprendre :
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,
Et qu'avecque ton bras ell'a pour la deffendre
Les soings de Richelieu :

Richelieu, ce prelat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton interest n'occupe sa pensée ;
Nuls divertissements ne l'appellent ailleurs,
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son ame toute grande est une ame hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que pourveu qu'il soit creu, nous n'avons maladie
Qu'il ne sçache guerir.

Le Ciel, qui doit le bien selon qu'on le merite,
Si de ce grand oracle il ne t'eust assisté,
Par un autre present n'eust jamais esté quitte
Envers ta pieté.

Va, ne differe plus tes bonnes destinées :
Mon Apollon t'asseure, et t'engage sa foy,

Qu’employant ce Tiphys, Syrtes et Cyanées
Seront havres pour toy.

Certes, ou je me trompe, ou desja la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attent,
Est aux bords de Charante en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la voy qui t’appelle, et qui semble te dire :
« Roy, le plus grand des rois, et qui m’es le plus cher,
Si tu veux que je t’aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher. »

Que sa façon est brave et sa mine asseurée !
Qu’elle a fait richement son armure estoffer !
Et qu’il se connoist bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher !

Telle en ce grand assaut, où des fils de la Terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Desja de tous costez s’avançoient les approches ;
Icy couroit Mimas, là Typhon se battoit,
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu’Encelade jettoit.
. . . . . .

Neptune, importuné de ses voiles infames,
Comme tu parestras au passage des flots,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d’une telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang estranger fera monter nos fleuves

Au-dessus de leurs bords.

Par cest exploit fatal en tous lieux va renaistre
La bonne opinion des courages françois,
Et le monde croira, s'il doit avoir un maistre,
Qu'il faut que tu le sois.

O que pour avoir part en si belle adventure,
Je me souhaiterois la fortune d'Eson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison !

De quel peril extreme est la guerre suivie,
Où je ne fisse voir que tout l'or du levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perduë en te servant ?

Toutes les autres morts n'ont merite ny marque :
Celle cy porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque
A la table des dieux.

Mais quoy ? tous ces pensers dont les ames bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur oste le pouvoir ?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligens ;
Mars est comme l'Amour : ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps, je cede à ses outrages ;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoy tesmoigner en ses derniers ouvrages
Sa premiere vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencerent leur cours ;
Je les posseday jeune, et les possede encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ay receu, je veux te le produire ;
Tu verras mon adresse, et ton front ceste fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la teste des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontez je la face parler,
Quel rival assez vain pretendra que la sienne
Ait de quoy m'égaler ?

Le fameux Amphion, dont la voix nompareille,
Batissant une ville estonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne facent mes vers.

Par eux de tes beaux faicts la terre sera pleine,
Et les peuples du Nil qui les auront ouys,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louys.

STANCES

PARAPHRASE D'UNE PARTIE

DU PSAUME CXLV

N'esperons plus, mon ame, aux promesses du monde :
Sa lumiere est un verre, et sa faveur une onde,
Que tousjours quelque vent empesche de calmer ;
Quittons ces vanitez, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous faict vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lasches envies,
Nous passons pres des rois tout le temps de nos vies,
A souffrir des mespris et ployer les genoux ;
Ce qu'ils peuvent n'est rien : ils sont comme nous sommes,
Veritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere
Que cette majesté si pompeuse et si fiere
Dont l'esclat orgueilleux estonne l'univers ;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

Là se perdent ces noms de maistres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avecque eux d'une cheute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

JACQUES
DAVY DU PERRON

1556-1618

JACQUES DAVY DU PERRON

Au bord tristement doux des eaux, je me retire
Et vois couler ensemble et les eaux, et mes jours,
Je m'y vois sec, et pâle, et si j'aime toujours
Leur rêveuse mollesse où ma peine se mire.

Au plus secret des bois je conte mon martyre,
Je pleure mon martyre en chantant mes amours,
Et si j'aime les bois, et les bois les plus sourds
Quand j'ai jeté mes cris, me les viennent redire.

Dame dont les beautés me possèdent si fort
Qu'étant absent de vous, je n'aime que la mort,
Les eaux, en votre absence, et les bois me consolent :

Je vois dedans les eaux, j'entends dedans les bois
L'image de mon teint, et celle de ma voix
Toutes peintes de mort qui nagent et qui volent.

JEAN DE SPONDE

1557-1594

JEAN DE SPONDE

LES AMOURS

V

Je meurs, et les soucis qui sortent du martyre
Que me donne l'absence, et les jours, et les nuicts
Font tant, qu'à tous momens je ne sçay que je suis
Si j'empire du tout ou bien si je respire.

Un chagrin survenant mille chagrins m'attire
En me cuidant aider moy-mesme je me nuis,
L'infini mouvement de mes roulants ennuis
M'emporte et je le sens, mais je ne le puis dire.

Je suis cet Acteon de ces chiens deschiré !
Et l'esclat de mon ame est si bien altéré
Qu'elle qui me devroit faire vivre me tuë :

Deux Deesses nous ont tramé tout nostre sort
Mais pour divers sujet nous trouvons mesme mort
Moy de ne la voir point, et lui de l'avoir veuë.

XXVI

Les vents grondoyent en l'air, les plus sombres nuages
Nous desroboyent le jour pesle mesle entassez
Les abismes d'enfer estoyent au ciel poussez
La mer s'enfloit des monts, et le monde d'orages :

Quand je vy qu'un oyseau delaissant nos rivages
S'envole au beau milieu de ces flots courroucez,
Y pose de son nid les festus ramassez
Et rappaise soudain ses escumeuses rages.

L'amour m'en fit autant, et comme un Alcion
L'autre jour se logea dedans ma passion
Et combla de bon-heur mon ame infortunee.

Après le trouble, en fin, il me donna la paix
Mais le calme de mer n'est qu'une fois l'annee
Et celuy de mon ame y sera pour jamais.

MATHURIN RÉGNIER

1573-1613

MATHURIN RÉGNIER

STANCES

Quand sur moy je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux.
Mon cœur de frayeur diminue :
Estant vieilli dans un moment,
Je ne puis dire seulement
Que ma jeunesse est devenue.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour se dérobe à mon œil,
Mes sens troublez s'évanouissent.
Les hommes sont comme des fleurs,
Qui naissent et vivent en pleurs,
Et d'heure en heure se fanissent.

Leur âge à l'instant écoulé,
Comme un trait qui s'est envolé
Ne laisse après soy nulle marque ;
Et leur nom si fameux icy,
Si-tost qu'ils sont morts, meurt aussi,
Du pauvre autant que du Monarque.

N'agueres, verd, sain et puissant,
Comme un aubespin florissant,
Mon printemps estoit délectable.
Les plaisirs logeoient en mon sein ;
Et lors estoit tout mon dessein
Du jeu d'Amour et de la table.

Mais, las ! mon sort est bien tourné ;
Mon age en un rien s'est borné,
Foible languit mon esperance :
En une nuit, à mon malheur,
De la joye et de la douleur
J'ay bien appris la difference !

La douleur aux traits veneneux,
Comme d'un habit épineux
Me ceint d'une horrible torture.
Mes beaux jours sont changés en nuits ;
Et mon cœur tout flestry d'ennuis
N'attend plus que la sepulture.

Enyvré de cent maux divers,
Je chancelle et vay de travers.
Tant mon ame en regorge pleine ;
J'en ay l'esprit tout hebété,
Et si peu qui m'en est resté,
Encor me fait-il de la peine.

La memoire du temps passé,
Que j'ay follement dépencé,
Espand du fiel en mes ulcères :
Si peu que j'ay de jugement,
Semble animer mon sentiment,
Me rendant plus vif aux misères.

Ha ! pitoyable souvenir !
Enfin, que dois-je devenir ?
Où se reduira ma constance ?
Estant ja defailly de cœur,
Qui me donira de la vigueur,
Pour durer en la penitence ?

Qu'est-ce de moy ? foible est ma main,
Mon courage, helas ! est humain,

Je ne suis de fer ni de pierre ;
En mes maux monstre-toy plus doux ;
Seigneur ; aux traits de ton courroux
Je suis plus fragile que verre.

Je ne suis à tes yeux, sinon
Qu'un festu sans force et sans nom,
Qu'un hibou qui n'ose paroistre ;
Qu'un fantosme icy bas errant,
Qu'une orde escume de torrent,
Qui semble fondre avant que naistre.

Où toy, tu peux faire trembler
L'Univers, et desassembler
Du Firmament le riche ouvrage ;
Tarir les flots audacieux,
Ou, les elevant jusqu'aux Cieux,
Faire de la Terre un naufrage.

Le Soleil fléchit devant toy,
De toy les Astres prennent loy,
Tout fait joug dessous ta parole,
Et cependant tu vas dardant
Dessus moy ton courroux ardent,
Qui ne suis qu'un bourrier qui vole.

Mais quoy ! si je suis imparfait,
Pour me defaire m'as-tu fait ?
Ne sois aux pecheurs si sévère.
Je suis homme, et toi Dieu Clement
Sois donc plus doux au châtiment,
Et punis les tiens comme Père.

ÉPITAPHE DE RÉGNIER

J’ay vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et si m’estonne fort pourquoy
La mort daigna songer à moy,
Qui n’ay daigné penser à elle.

FRANÇOIS MAYNARD

1582-1646

FRANÇOIS MAYNARD

SONNET

Mon Ame, il faut partir. Ma vigueur est passée,
Mon dernier jour est dessus l'horizon.
Tu crains ta liberté. Quoy ? n'es-tu pas lassée
D'avoir souffert soixante ans de prison ?

Tes desordres sont grands. Tes vertus sont petites,
Parmy tes maux on treuve peu de bien.
Mais si le bon Jesus te donne ses merites,
Espere tout et n'apprehende rien.

Mon Ame, repens-toy d'avoir aymé le Monde ;
Et de mes yeux fay la source d'une Onde
Qui touche de pitié le Monarque des Rois.

Que tu serois courageuse et ravie
Si j'avoy soûpiré durant toute ma vie
Dans le Desert sous l'ombre de la Croix.

HONORAT DE RACAN

1589-1670

HONORAT DE RACAN

LES BERGERIES

ALCIDOR

Que cette nuict est longue et fascheuse à passer !
Que de sortes d'ennuis me viennent traverser !
Depuis qu'un bel objet a ma raison blessée,
Incessamment je voy des yeux de ma pensée
Cet aymable Soleil autheur de mon amour,
Qui fait qu'incessamment je pense qu'il soit jour,
Je saute à bas du lict, je cours à la fenestre,
J'ouvre et hausse la veuë, et ne voy rien parestre,
Que l'ombre de la nuict, dont la noire pasleur
Peint les champs et les prez d'une mesme couleur :
Et cette obscurité, qui tout le monde enserre,
Ouvre autant d'yeux au Ciel, qu'elle en ferme en la terre.
Chacun jouyt en paix du bien qu'elle produict,
Les coqs ne chantent point, je n'entens aucun bruit,
Sinon quelques Zephirs, qui le long de la plaine
Vont cajolant tout bas les Nymphes de la Seine.
Maint phantosme hideux, couvert de corps sans corps,
Visite en liberté la demeure des morts.
Les troupeaux, que la faim a chassez des bocages,
A pas lents et craintifs entrent dans les gagnages.
Les funestes oyseaux, qui ne vont que la nuict,
Annoncent aux mortels le malheur qui les suit.
Les flambeaux eternels, qui font le tour du monde
Percent à longs rayons le noir cristal de l'onde,
Et sont veus au travers si luisans et si beaux,

Qu'il semble que le Ciel soit dans le fonds des eaux.
O nuict ! dont la longueur semble porter envie
Au seul contentement, que possède ma vie :
Retire un peu tes feux, et permets que le jour
Vienne sur l'horizon éclairer à son tour,
Afin que ces beaux yeux pour qui mon cœur souspire,
Sçachent avant ma mort l'excez de mon martyre.
. . . . . .

Acte I, Scène I

YDALIE

. . . . . .
Je n'avois pas douze ans quand la première flame
Des beaux yeux d'Alcidor s'alluma dans mon ame ;
Il me passoit d'un an, et de ses petits bras
Cueilloit desja des fruicts dans les branches d'embas ;
L'amour qu'à ce berger je portois des l'enfance
Creut insensiblement sa douce violence,
Et jusques à tel poinct s'augmenta dans mon cœur
Qu'à la fin de la place il se rendit vainqueur.
Deslors, je prins un soin plus grand qu'à l'ordinaire
De le voir plus souvent et tascher à luy plaire ;
Mais, ignorant le feu qui depuis me brusla,
Je ne pouvois juger d'où me venoit cela.
Soit que dans la prairie il vist ses brebis paistre,
Soit que sa bonne grace au bal le fist paroistre,
Ou soit que dans le temple il fist priere aux Dieux,
Je le suivois partout de l'esprit et des yeux.
A cause de mon âge et de mon innocence,
Je le voyois alors avec plus de licence,
Et souvent tous deux seuls, libres de tout soupçon,
Nous passions tous les jours à l'ombre d'un buisson.
Il m'appelloit sa sœur, je l'appellois mon frere ;
Nous mangions mesme pain au logis de mon pere.
Cependant qu'il y fut nous vescumes ainsi ;

Tout ce que je voulois, il le vouloit aussi ;
Il m'ouvroit ses pensers jusqu'au fond de son ame ;
De baisers innocens il nourrissoit ma flame.
Mais, dans ces privautez dont l'Amour nous masquoit,
Je me doutois tousjours de celle qui manquoit ;
Et, combien que desja l'amoureuse manie
M'augmentast le plaisir d'estre en sa compagnie,
Je goustois néanmoins avec moins de douceur
Ces noms respectueux de parente et de sœur.
Combien de fois alors ay-je dis en moy-mesme,
Ayant les yeux baissés et le visage blesme :
« Beau chef-d'œuvre des cieux, agréable pasteur,
Qui du mal que je sens estes le seul autheur,
Avec moins de respect soyez moy favorable ;
Ne soyez point mon frere, ou soyez moins aimable.
. . . . . .

Act II, Scène II

STANCES

Thirsis, il faut penser à faire la retraite :
La course de nos jours est plus qu'à demy faite,
L'age insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez veu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots nostre nef vagabonde ;
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien perissable ;
Quand on bastit sur elle on bastit sur le sable.
Plus on est eslevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en bute aux coups de la tempeste,
Et la rage des vents brise plustost le faiste
Des maisons de nos roys que les toits des bergers.

O bien-heureux celuy qui peut de sa mémoire

Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labouroit son pere ;
Il ne s'informe point de ce qu'on delibere
Dans ces graves conseils d'affaires accablez ;
Il voit sans interest la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres presages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses bleds.
. . . . . .

PSAUME XXII

Loin de moy, tragiques pensées
Dont mes infortunes passées
Nourrissoient mon affliction !
Puisque le Tout-Puissant est touché de mes plaintes,
Dois-je pas esperer sous sa protection
De bannir pour jamais mes ennuis et mes craintes ?

Ce pasteur tout bon et tout sage
Nous conduit dans un pasturage
Plein de délices et d'attraits,
Et là des pures eaux d'une source féconde
Nos esprits en repos en beuvant à longs traits,
Noîront le souvenir des vanitez du monde.

Lorsqu'il voit nostre ame égarée
Et de son troupeau séparée
Se conduire à sa volonté,
Qu'elle est preste à se perdre aux abysmes du vice,
Son soin, pour l'obliger à bénir sa bonté,

La remet au chemin tracé par sa justice.

Aussi, dans l'horreur des tenebres
Et des ennuis les plus funebres
Que la mort presente à nos yeux,
J'iray sans m'effrayer aux antres les plus sombres,
Quand pour guide j'auray le Monarque des cieux,
Qui peut vaincre la mort et dissiper ses ombres.

Il me presente sur sa table
Cette viande delectable
Qu'il appreste pour ses éleus ;
Et de mes ennemis rend l'envie immortelle,
Lors que par leur orgueil ils se verront exclus
De ce mets qui m'eleve à la vie éternelle.

L'exces des graces qu'il me donne
M'honore autant que ma couronne,
Dont il est l'equitable appuy :
Toutes deux m'ont comblé de plaisir et de gloire
Dans son sacré banquet, où, pour m'unir à luy,
Son sang estoit le vin qu'il me versoit à boire.

En la seule misericorde
Que sa clemence nous accorde
Est l'asyle des criminels ;
Sa grace et sa puissance ont nostre ame assurée
De se voir au-dessus des flambeaux éternels
Habiter la maison qu'il nous a préparée.

PSAUME XLIII

Les enfants d'âge en âge apprendront de leurs peres
Comme autrefois, Seigneur, ta puissance voulut
Contre les artisans de nos longues miseres

Combattre pour ta gloire et pour notre salut.

Ils sauront comme apres nos guerres étouffées
Nos ayeuls ont posé leurs arcs et leurs écus,
Et que leurs bras, lassez d'élever des trophées,
Ont imprimé le soc dans le champ des vaincus.

Ils ne l'eussent pas fait par la force des armes ;
Mais tes mains et tes yeux, par des effets divers,
Ne s'armèrent pour eux que d'attraits et de charmes,
Et pour leurs ennemis de foudres et d'éclairs.

O mon Maistre ! ô mon Roy ! si-tost que ta presence
Rend le cœur à ton Oint et la force à son bras,
L'orgueil de l'univers a-t-il quelque puissance
Qu'il ne puisse choquer, briser et mettre à bas ?

Ce n'est ni par les dards, ce n'est ni par la lance
Qu'on soumet l'ennemi sans l'avoir combattu :
Toy qui mets le respect où regnoit l'insolence,
Rends son esprit confus et son cœur abattu.

Apres cette victoire en merveilles féconde,
Je publiray sans fin tes bontez en tous lieux,
Et mon ressentiment fera le tour du monde,
Tandis que le soleil fera le tour des cieux.

Mais à quoy nous sert-il de sortir d'esclavage
Pour vivre sous un maistre aussi juste que doux,
S'il faut qu'en le perdant nous perdions le courage
Et fuyions devant ceux qui fuyoient devant nous ?

Quoy donc ? ta bergerie à jamais vagabonde
Se verra loin des bords du Jourdain et du Nil
Errer en tant de lieux qu'à peine tout le monde
Pourra dans sa grandeur contenir son exil ?
. . . . . .

Es-tu donc insensible en voyant de la sorte
Qu'on traite en cet exil nostre invincible foy,
Toy qui sçais qu'icy bas la haine qu'on nous porte
Ne vient que de l'amour que nous avons pour toy ?
. . . . . .

PSAUME XLVIII

. . . . . .
Justes, ne soyez pas jaloux
De voir qu'au pecheur en ce monde
Le bien de toutes parts abonde,
Il en sort aussi nud que vous ;
Son esprit, plongé dans les vices,
Qui ne croit point d'autres délices
Que celles que goûte son corps,
Ne s'attachant qu'aux choses basses,
Croit que Dieu le comble de graces
Quand il le comble de thresors.

Et, combien que dans les douceurs
Exemptes de trouble et d'envie
Il puisse prolonger sa vie
Autant que ses predecesseurs,
Il a la mesme sepulture
Que les bestes que la Nature
Fait dessous la fange pourrir,
Sinon que l'on verra son ame
Mourir à jamais dans la flame
Du regret de ne point mourir.

THÉOPHILE DE VIAU

1590-1626

THÉOPHILE DE VIAU

LA SOLITUDE

Ode

. . . . . .
Mon Dieu ! que tes cheveux me plaisent !
Ils s'esbattent dessus ton front
Et, les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux quand ils te baisent.

Belle bouche d'ambre et de rose
Ton entretien est desplaisant
Si tu ne dis, en me baisant,
Qu'aymer est une belle chose.

D'un air plein d'amoureuse flamme,
Aux accens de ta douce voix,
Je voy les fleuves et les bois
S'embrazer comme a faict mon ame.
. . . . . .

Preste-moy ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embasmeront ;
Ainsi mes sens se pasmeront
Dans les lacs de tes bras d'yvoire.

Je baigneray mes mains folastres
Dans les ondes de tes cheveux,
Et ta beauté prendra les vœux

De mes œillades idolastres.
. . . . . .

LA MAISON DE SYLVIE

ODE III

Dans ce parc un vallon secret,
Tout voilé de ramages sombres,
Où le soleil est si discret
Qu'il n'y force jamais les ombres,
Presse d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent,
Et donne une fraîcheur si vive
A tous les objets d'alentour,
Que même les martyrs d'amour
Y trouvent leur douleur captive.

Un étang dort là tout auprès
. . . . . .

Zéphyre en chasse les chaleurs.
Rien que les cygnes n'y repaissent ;
On n'y trouve rien sous les fleurs
Que la frescheur dont elles naissent ;
Le gazon garde quelquefois
Le bandeau, l'arc et le carquois
De mille amours qui se despouillent
A l'ombrage de ces roseaux,
Et dans l'humidité des eaux
Trempent leurs jeunes corps qui bouillent.

L'estang leur preste sa frescheur,
La Naïade leur verse à boire ;
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'esclat d'une couleur d'yvoire.

On voit là ces nageurs ardents,
Dans les ondes qu'ils vont fendants,
Faire la guerre aux Nereydes,
Qui, devant leur teint mieux uni,
Cachent leur visage terni
Et leur front tout coupé de rides.

Or ensemble, ores dispersez,
Ils brillent dans ce crespe sombre
Et sous les flots qu'ils ont percez
Laissent esvanouir leur ombre,
Par fois dans une claire nuict,
Qui du feu de leurs yeux reluit
Sans aucun ombrage de nues,
Diane quitte son berger
Et s'en va là-dedans nager
Avecque ses estoilles nues.

Les ondes, qui leur font l'amour,
Se refrisent sur leurs espaules,
Et font danser tout à l'entour
L'ombre des roseaux et des saules.
. . . . . .

ODE IV

Chaste oyseau, que ton amitié
Fut malheureusement suivie !
Ta mort est digne de pitié,
Comme ta foy digne d'envie.
Que ce précipité tombeau
Qui t'en laissa l'object si beau
Fut cruel à tes destinées !
Si la mort l'eust laissé vieillir,
Tes passions alloient faillir,

Car tout s’esteint par les années.

Mais quoy ! le sort a des revers
Et certains mouvements de haine
Qui demeurent tousjours couverts
Aux yeux de la prudence humaine.
Si, pour fuyr ce repentir,
Ton jugement eut peu sentir
Le jour qui vous devait disjoindre,
Tu n’eusse jamais veu le jour,
Et jamais le traict de l’amour
Ne se fust meslé de te poindre.

Pour avoir aymé ce garçon
Encor après la sepulture,
Ne crains pas le mauvais soupçon
Qui peut blasmer ton adventure :
Les courages des vertueux
Peuvent d’un vœu respectueux
Aymer toutes beautez sans crime,
Comme, donnant à tes amours
Ce chaste et ce commun discours,
Mon cœur n’a point passé ma rime.

Certains critiques curieux
En trouvent les mœurs offensées ;
Mais leurs soupçons injurieux
Sont les crimes de leurs pensées :
Le dessein de la chasteté
Prend une honneste liberté,
Et franchit les sottes limites
Que prescrivent les imposteurs
Qui, sous des robes de docteurs,
Ont des ames de sodomites.

Le Ciel nous donne la beauté
Pour une marque de sa grace :

C’est par où la divinité
Marque tousjours un peu sa trace.
Tous les objets les mieux formez
Doivent être les mieux aimez,
Si ce n’est qu’une ame maline,
Esclave d’un corps vicieux,
Combatte les faveurs des Cieux
Et demente son origine.

O que le desir aveuglé
Où l’ame du brutal aspire
Est loin du mouvement reglé
Dont le cœur vertueux souspire !
Que ce feu que nature a mis
Dans le cœur de deux vrais amis
A des ravissements estranges !
Nature a fondé cest amour :
Ainsi les yeux aiment le jour,
Ainsi le Ciel aime les anges.

Ainsi, malgré ces tristes bruits
Et leur imposture cruelle,
Thyrsis et moi goustons les fruits
D’une amitié chaste et fidelle.
Rien ne sépare nos désirs,
Ny nos ennuis ny nos plaisirs ;
Nos influences enlassées
S’estreignent d’un mesme lien,
Et mes sentimens ne sont rien
Que le miroir de ses pensées.
. . . . . .

ODE VIII

. . . . . .

Dieux ! que c'est un contentement
Bien doux à la raison humaine
Que d'exhaler si doucement
La douleur que nous fait la haine !
. . . . . .

STANCES

Maintenant que Cloris a juré de me plaire
Et de m'aimer mieux que devant,
Je despite le sort, et crains moins sa colere
Que le soleil ne craint le vent.

Cloris, renouvellant ma chaisne presque usée
Et renforçant mes doux liens,
M'a rendu plus heureux que l'amy de Thesée,
Quant Pluton relascha les siens.

Desja ma liberté faisoit trembler mon ame,
Mon salut me faisoit perir ;
Je mourois du regret d'avoir tué ma flamme,
Combien qu'elle me fist mourir.

Sortant de ma prison, je me trouvois sauvage,
J'estois tout esblouy du jour ;
De tous mes sentimens j'avois perdu l'usage,
En perdant celuy de l'amour.

Ainsi l'oyseau de cage, alors qu'il se delivre
Pour se remettre dans les bois,
Treuve qu'il a perdu l'usage de son vivre,
De ses aisles et de sa voix.

Dieux ! où cet adventure avoit porté ma vie !
Je fremissois de son orgueil ;

Cependant je sentois que je mourois d'envie
De l'adorer jusqu'au cercueil.

Cloris, travaillez bien à desnouer ma chaisne :
Mon joug est très bien asseuré ;
Vous seriez fort long-temps pour me mettre en la peine
Dont vous m'avez si tost tiré.

Je ne suis pas si fol que d'escouter encore
Les censures de ma raison,
Et, combien que mon mal eust besoin d'ellebore,
Je prendrois plustost du poison.

ÉLÉGIE

Cloris, lorsque je songe, en te voyant si belle,
Que ta vie est subjette à la loy naturelle,
Et qu'à la fin les traicts d'un visage si beau
Avec tout leur esclat iront dans le tombeau,
Sans espoir que la mort nous laisse en la pensée
Aucun ressentiment de l'amitié passée,
Je suis tout rebuté de l'aise et du soucy
Que nous fait le destin qui nous gouverne icy,
Et, tombant tout à coup dans la mélancholie,
Je commence à blasmer un peu nostre folie,
Et fay vœu de bon cœur de m'arracher un jour
La chere reverie où m'occupe l'amour.
Aussi bien faudra-t-il qu'une vieillesse infame
Nous gele dans le sang les mouvemens de l'ame,
Et que l'aage, en suivant ses revolutions,
Nous oste la lumière avec les passions.
Ainsi je me resous de songer à ma vie
Tandis que la raison m'en fait venir l'envie ;
Je veux prendre un object où mon libre desir
Discerne la douleur d'avecques le plaisir,

Où mes sens tous entiers, sans fraude et sans contrainte,
Ne s'embarrassent plus ny d'espoir ny de crainte,
Et, de sa vaine erreur mon cœur desabusant,
Je gousteray le bien que je verray present ;
Je prendray les douceurs à quoy je suis sensible,
Le plus abondamment qu'il me sera possible.
. . . . . .

LETTRE A SON FRÈRE

. . . . . .
J'espère toutes fois au ciel.
Il fit que ce troupeau farouche,
Tout prest à devorer Daniel,
Ne trouva ny griffe ny bouche :
C'est le mesme qui fit jadis
Descendre un air de paradis
Dans l'air bruslant de la fournaize
Où les saincts, parmy les chaleurs,
Ne sentirent non plus la braize
Que s'ils eussent foulé des fleurs.
. . . . . .

Je verray ces bois verdissans
Où nos isles et l'herbe fresche
Servent aux troupeaux mugissans
Et de promenoir et de creche.
L'aurore y trouve à son retour
L'herbe qu'ils ont mangé le jour.
Je verray l'eau qui les abreuve,
Et j'oirray plaindre les graviers
Et repartir l'escho du fleuve
Aux injures des mariniers.
. . . . . .

Je verray sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouvertes,
Où le ciel, comme à ses lauriers,
Garde toujours des fueilles vertes.
Je verray ce touffu jasmin
Qui fait ombre à tout le chemin
D'une assez spacieuse allée,
Et la parfume d'une fleur
Qui conserve dans la gelée
Son odorat et sa couleur.

Je verray refleurir nos prez ;
Je leur verray couper les herbes ;
Je verray quelque temps après
Le paysan couché sur les gerbes ;
Et, comme ce climat divin
Nous est très libéral de vin,
Après avoir rempli la grange,
Je verray du matin au soir,
Comme les flots de la vendange
Escumeront dans le pressoir.
. . . . . .

Ce sont les droicts que mon pays
A meritez de ma naissance,
Et mon sort les auroit trahis
Si la mort m'arrivoit en France.
Non, non, quelque cruel complot
Qui de la Garonne et du Lot
Vueille esloigner ma sepulture,
Je ne dois point en autre lieu
Rendre mon corps à la nature
Ny resigner mon ame à Dieu.

L'esperance me confond point ;
Mes maux ont trop de vehemence,
Mes travaux sont au dernier point :

Il faut que mon repos commence.
Quelle vengeance n'a point pris
Le plus fier de tous ces esprits
Qui s'irritent de ma constance !
Ils m'ont veu, laschement soubmis,
Contrefaire une repentance
De ce que je n'ay point commis.

Ha ! que les cris d'un innocent,
Quelques longs maux qui les exercent,
Trouvent mal aisement l'accent
Dont ces ames de fer se percent !
Leur rage dure un an sur moy
Sans trouver ny raison ny loy
Qui l'appaise ou qui luy resiste.
Le plus juste et le plus chrestien
Croit que sa charité m'assiste
Si sa haine ne me fait rien.

L'enorme suitte de malheurs !
Dois-je donc aux races meurtrieres
Tant de fievres et tant de pleurs,
Tant de respects, tant de prieres,
Pour passer mes nuicts sans sommeil,
Sans feu, sans air et sans soleil,
Et pour mordre icy les murailles !
N'ay-je encore souffert qu'en vain ?
Me dois-je arracher les entrailles
Pour soûler leur dernière faim ?

Derechef, mon dernier appuy,
Toy seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouves aujourd'huy
Mon adversité longue et dure,
Rare frere, amy genereux,
Que mon sort le plus malheureux
Picque d'avantage à le suivre,

Achève de me secourir :
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

ODE

Un fier démon qui me menace,
De son triste et funeste accent,
Contre mon amour innocent
Ne bruit que hayne et que disgrâce.

On m'a rapporté que tes yeux,
Dans leurs paupières languissantes,
N'avaient plus ces flammes puissantes
Qui blessoient les âmes des Dieux.

Nature est vraiement bien hardie
Et le sort bien faux et malin,
D'assubjectir le sang divin
A l'effort d'une maladie.

En détestant ses cruautés,
Quelque peur qui m'en divertisse,
Je crie contre l'injustice
Que le Ciel fait à tes beautés.

Depuis ce mal-heureux message
Qui m'a privé de tout repos,
La tristesse a mis dans mes os
Un tourment d'amour et de rage.

Malade au lict, d'où je ne sors,
Je songe que je vois la Parque,
Et que dans une mesme barque
Nous passons le fleuve des morts.

Si tu te deuils de mon absence,
C’est un supplice d’amitié
Qui mérite autant de pitié
Qu’elle a de peine et d’innocence.

Je mourray si tu meurs pour moi ;
Autrement je serois un traistre,
Car le destin ne m’a faict naistre
Que pour mourir avecques toi.

Délices satyriques

TRISTAN L'HERMITE

1601-1655

TRISTAN L'HERMITE

LE PROMENOIR DES DEUX AMANTS

Auprès de cette grotte sombre
Où l'on respire un air si doux,
L'onde lutte avec les cailloux
Et la lumière avecque l'ombre.

Ces flots lassés de l'exercisse
Qu'ils ont fait dessus ce gravier,
Se reposent dans ce vivier
Où mourut autrefois Narcisse.
. . . . . .

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendans
Paraissent être là dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.
. . . . . .

Dans ce bois ny dans ces montagnes
Jamais chasseur ne vint encor :
Si quelqu'un y sonne du cor,
C'est Diane avec ses compagnes.

. . . . . .
Ce rossignol mélancolique
Du souvenir de son malheur
Tasche de charmer sa douleur
Mettant son histoire en musique.

Il reprend sa note première
Pour chanter d'un art sans pareil
Sous ce rameau que le Soleil
A doré d'un trait de lumière.

Sur ce fresne deux tourterelles
S'entretiennent de leurs tourmens
Et font les doux apointemens
De leurs amoureuses querelles.
. . . . . .

Climeine, ce baiser m'enyvre,
Cet autre me rend tout transi ;
Si je ne meurs de celui-cy,
Je ne suis pas digne de vivre.

DES BARREAUX

1602-1673

DES BARREAUX

SONNET CHRÉTIEN

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai fait tant de mal que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner qu'en choquant ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux :
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux,
Tonne, frappe, il est temps ; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

SONNET

Trompeurs miroirs des cœurs, infidèles lumières,
Ah ! beaux yeux, êtes-vous si tristes et si beaux ?
Quoi, c'était donc pour moi de funestes flambeaux
Que ces feux innocents brillant sous vos paupières ?

De Nature et d’Amour, ô miracles nouveaux,
Astres doux et bénins, vos flammes sont meurtrières ;
Vous promettez de l’heur et creusez des tombeaux,
Trompeurs miroirs des cœurs, infidèles lumières.

Oui, vous êtes trompeurs, mais vous êtes si beaux
Que je vous tiens des Dieux, quoique vous soyez faux.
Hélas ! faut-il qu’au lieu de vœux et de prières

Je sois contraint de dire, à la honte des Cieux,
Aux plus beaux et plus clairs des Astres et des Dieux :
Trompeurs miroirs des cœurs, infidèles lumières ?

R. P. CYPRIEN

1605-1680

R. P. CYPRIEN

CANTIQUE ENTRE L'AME
ET JÉSUS-CHRIST SON ÉPOUX

. . . . . .
Nostre lict est semé de fleurs,
Les lyons y ont leur retraite,
Le pourpre fournit ses couleurs :
Et basty d'une paix parfaite
De boucliers d'or environné,
Il est de gloire couronné.

Sur les traces de ton marcher
Vont courans les filles pudiques ;
De l'estincelle un seul toucher,
Un goust de vins aromatiques,
Escoulement délicieux
D'un baume dérivé des Cieux.

Dans le cellier plus retiré
De mon Amy j'ai beu sans peine
Et par ce nectar desiré
Surprise, sortant en la pleine,
J'oubliay ce que je sçavois
Jusqu'au troupeau que je suivois.

Là donc il me donna son sein,
Là il m'apprit une science
Savoureuse, et sur son dessein,
Me livrant toute en confiance

Promis le servir désormais,
Comme l'espousant pour jamais.

Mon ame avec tout mon pouvoir,
S'employent à son seul service,
Maintenant je ne veux pourvoir
Les troupeaux, ny tenir office :
Aymer est ma vocation,
Et n'ay plus d'autre passion.
. . . . . .

Cantiques spirituels de Saint Jean de la Croix traduits en vers français

JEAN DE LA FONTAINE

1621-1695

JEAN DE LA FONTAINE

DISCOURS
A MADAME DE LA SABLIÈRE

Désormais que ma Muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,
Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu ?
Si le Ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillois en ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours ; ni force, ni prière,
Sacrifices ni vœux, n'allongent la carrière :
Il faudroit ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir ?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre ;
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre :
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens ;
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques ;
Les romans, et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois ;
Cent autres passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
. . . . . .

Épitre XVII

PSYCHÉ

. . . . . .

« Ruisseaux, enseignez-moi l'objet de mon amour ;
Guidez vers lui mes pas, vous dont l'onde est si pure ;
Ne dormiroit-il point en ce sombre séjour,
Payant un doux tribut à votre doux murmure ?
En vain, pour le savoir, Psyché vous fait la cour,
En vain elle vous vient conter son aventure,
Vous n'osez déceler cet ennemi du jour,
Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.

. . . . . .

Livre I

. . . . . .

Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grece,
Ne me dédaigne pas, viens-t-en loger chez moi ;
Tu n'y seras pas sans emploi :
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique ;
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Viens donc ; et de ce bien, ô douce Volupté,
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine ?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté ;
Car trente ans, ce n'est pas la peine.

. . . . . .

Livre II

ADONIS

. . . . . .
Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut assurer au silence des bois,
Jours devenus moments, moments filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Vœux, serments et regards, transports, ravissements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants,
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
Tantôt ils choisissoient l'épaisseur d'un ombrage :
Là, sous des chênes vieux où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés,
Mollement étendus ils consumoient les heures,
Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,
Que les chantres des bois, pour confidents qu'Amour,
Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux séjour.
Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sacrée
Adonis s'endormoit auprès de Cythérée,
Dont les yeux, enivrés par des charmes puissants,
Attachoient au héros leurs regards languissants.
Bien souvent ils chantoient les douceurs de leurs peines :
Et quelquefois assis sur le bord des fontaines,
Tandis que cent cailloux, luttant à chaque bond,
Suivoient les longs replis du cristal vagabond,
« Voyez, disoit Vénus, ces ruisseaux et leur course ;
Ainsi jamais le Temps ne remonte à sa source :
Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger ;
Mais vous autres mortels le devez ménager,
Consacrant à l'Amour la saison la plus belle. »
Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansoient aux chansons, de Nymphes entourés.
Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,
Et, couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie !

Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux !
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.
. . . . . .

Vénus l'implore en vain par de tristes accents ;
Son désespoir éclate en regrets impuissants ;
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de larmes ;
Sous d'humides torrents ils resserrent leurs charmes,
Comme on voit au printemps les beautés du soleil
Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.
Après mille sanglots enfin elle s'écrie :
« Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie !
Tu me quittes, cruel ! Au moins ouvre les yeux,
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux ;
Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte !
Hélas ! j'ai beau crier : il est sourd à ma plainte.
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter ;
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres !
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !
Destins, si vous vouliez le voir si tôt périr,
Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir ?
Malheureuse Vénus, que te servent ces larmes ?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes :
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours ;
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la Parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle ;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, et ne puis l'obtenir. »
. . . . . .

LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toûjours la meilleure.
Nous l’allons montrer tout à l’heure.

Un Agneau se desalteroit
Dans le courant d’une onde pure.
Un Loup survient à jeun qui cherchoit avanture,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l’Agneau, que vostre Majesté
Ne se mette pas en colere ;
Mais plûtost qu’elle considéré
Que je me vas désaltérant
Dans le courant
Plus de vingt pas au dessous d’Elle,
Et que par conséquent en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles, reprit cette beste cruelle,
Et je sçai que de moi tu médis l’an passé.
— Comment l’aurois-je fait, si je n’estois pas né ?
Reprit l’Agneau ; je tete encor ma mere.
— Si ce n’est toy, c’est donc ton frere.
— Je n’en ay point. — C’est donc quelqu’un des tiens :
Car vous ne m’épargnez gueres,
Vous, vos bergers et vos chiens,
On me l’a dit : il faut que je me vange.
Là-dessus au fond des forests
Le Loup l’emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procès.

Fables, Livre I

LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Du palais d’un jeune Lapin

Dame Belette,un beau matin,
S’empara : c’est une rusée.
Le Maistre estant absent, ce luy fut chose aisée.
Elle porta chez luy ses pénates un jour
Qu’il estoit allé faire à l’Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Apres qu’il eut brouté, troté, fait tous ses tours,
Janot Lapin retourne aux soûterrains séjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenestre.
O Dieux hospitaliers, que vois-je icy paroistre ?
Dit l’animal chassé du paternel logis.
O là ! Madame la Belette,
Que l’on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du païs.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Estoit au premier occupant.
C’estoit un beau sujet de guerre
Qu’un logis où luy-mesme il n’entroit qu’en rampant.
Et quand ce seroit un Royaume,
Je voudrais bien sçavoir, dit-elle, quelle loy
En a pour toûjours fait l’octroy
A Jean, fils ou nepveu de Pierre ou de Guillaume,
Plustost qu’à Paul, plustost qu’à moy.
Jean Lapin allégua la coutume et l’usage :
Ce sont, dit-il, leurs loix qui m’ont de ce logis
Rendu maistre et seigneur, et qui, de pere en fils,
L’ont de Pierre à Simon, puis à moy Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loy plus sage ?
— Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C’estoit un chat vivant comme un devot hermite,
Un chat faisant la chatemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l’agrée.
Les voilà tous deux arrivez
Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : « Mes enfans, approchez,
Approchez ; je suis sourd ; les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha ne craignant nulle chose.
Aussi-tost qu'à portée il vid les contestans
        Grippeminaud le bon apostre,
Jettant des deux costez la griffe en mesme temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportans aux Rois.

Fables, Livre VII

LE HÉRON
LA FILLE

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sçais où
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
        Il costoyoit une riviere.
L'onde estoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commere la Carpe y faisoit mille tours
        Avec le Brochet son compere.
Le Héron en eust fait aisément son profit :
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre ;
        Mais il crût mieux faire d'attendre
        Qu'il eût un peu plus d'appetit.
Il vivoit de regime, et mangeoit à ses heures.
Apres quelques momens l'appetit vint ; l'oiseau
        S'approchant du bord vid sur l'eau
Des Tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne luy plut pas ; il s'attendoit à mieux,
        Et montroit un goust dédaigneux,
        Comme le rat du bon Horace.
Moy, des Tanches ? dit-il, moy, Héron, que je fasse
Une si pauvre chere ? Et pour qui me prend-on ?

La Tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon ! C’est bien-là le disné d’un Héron !
J’ouvrirois pour si peu le bec ! Aux Dieux ne plaise !
Il l’ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu’il ne vid plus aucun poisson.
La faim le prit ; il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un Limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accomodans ce sont les plus habiles ;
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur tout quand vous avez à peu près vostre compte.
Bien des gens y sont pris ; ce n’est pas aux Hérons
Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte :
Vous verrez que chez vous j’ay puisé ces leçons.

Certaine fille un peu trop fiere
Prétendoit trouver un mary
Jeune, bien-fait, et beau, d’agreable maniere,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-cy.
Cette fille vouloit aussi
Qu’il eust du bien, de la naissance,
De l’esprit, enfin tout ; mais qui peut tout avoir ?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d’importance.
La belle les trouva trop chetifs de moitié.
Quoy moy ? quoy ces gens-là ? L’on radote, je pense.
A moy les proposer ! Helas ils font pitié.
Voyez un peu la belle espece !
L’un n’avoit en l’esprit nulle delicatesse ;
L’autre avoit le nez fait de cette façon-là ;
C’estoit cecy, c’estoit cela,
C’estoit tout : car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.

Apres les bons partis les mediocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah vrayment, je suis bonne
De leur ouvrir la porte : ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne.
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoy qu'en solitude.
La belle se sceut gré de tous ces sentimens.
L'âge la fit déchoir ; adieu tous les amans.
Un an se passe et deux avec inquietude.
Le chagrin vient ensuite : elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques jeux, puis l'amour ;
Puis ses traits choquer et déplaire ;
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne pûrent faire
Qu'elle échapât au temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent reparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa preciosité changea lors de langage.
Son miroir luy disoit : Prenez viste un mari.
Je ne sçais quel désir le luy disoit aussi :
Le desir peut loger chez une precieuse :
Celle-cy fit un choix qu'on n'auroit jamais crû,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

Fables, Livre VII

LES DEUX AMIS

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa :
L'un ne possedoit rien qui n'appartinst à l'autre.
Les amis de ce païs-là
Valent bien, dit-on, ceux du nostre.
Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettait à profit l'absence du Soleil,

Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avoit touché le seüil de ce palais.
L'amy couché s'estonne ; il prend sa bourse, il s'arme ;
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme.
N'auriez-vous point perdu tout vostre argent au jeu ?
En voicy ; s'il vous est venu quelque querelle,
J'ay mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toûjours seul ? Une esclave assez belle
Estoit à mes costez : voulez-vous qu'on l'appelle ?
— Non, dit l'amy, ce n'est ny l'un ny l'autre poinct :
Je vous rend grace de ce zele.
Vous m'estes en dormant un peu triste apparu ;
J'ay craint qu'il ne fust vrai, je suis viste accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux ? que t'en semble, Lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un amy veritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de vostre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les luy découvrir vous-mesme.
Un songe, un rien, tout luy fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Fables, Livre VIII

DISCOURS
A MADAME DE LA SABLIÈRE

Iris, je vous loüerois, il n'est que trop aisé ;
Mais vous avez cent fois nostre encens refusé ;
En cela peu semblable au reste des mortelles,

Qui veulent tous les jours des loüanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point, je souffre cette humeur ;
Elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le Nectar que l'on sert au maistre du Tonnerre,
Et dont nous enyvrons tous les Dieux de la terre,
C'est la loüange, Iris. Vous ne la goustez point ;
D'autres propos chez vous recompensent ce point,
Propos, agreables commerces,
Où le hazard fournit cent matieres diverses,
Jusque-là qu'en vostre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde, et sa croyance :
La bagatelle, la science,
Les chimeres, le rien, tout est bon. Je soûtiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre, où Flore épand ses biens ;
Sur differentes fleurs l'Abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
De certaine Philosophie
Subtile, engageante, et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Oüy parler ? Ils disent donc
Que la beste est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
Telle est la monstre qui chemine,
A pas toûjours égaux, aveugle et sans dessein ;
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roüe y tient lieu de tout l'esprit du monde.
La premiere y meut la seconde,
Une troisieme suit, elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la beste est toute telle :
L'objet la frape en un endroit ;

Ce lieu frapé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle ;
Le sens de proche en proche aussi-tost la reçoit.
L'impression se fait, mais comment se fait-elle ?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joye, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces estats.
Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? Une monstre. Et nous ? C'est autre chose.
Voicy de la façon que Descartes l'expose ;
Descartes, ce mortel dont on eust fait un Dieu
Chez les Payens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huistre et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche beste de somme.
Voici, dis-je, comment raisonne cet Auteur.
Sur tous les animaux enfans du Createur,
J'ay le don de penser, et je sçais que je pense.
Or vous sçavez, Iris, de certaine science,
Que quand la beste penseroit,
La beste ne refléchiroit
Sur l'objet, ny sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soûtient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'estes point embarassée
De le croire, ny moy. Cependant quand aux bois
Le bruit des cors, celuy des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proye,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre, et broüiller la voye,
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige par force
A presenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnemens pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,

Et le change, et cent Stratagemes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la Perdrix
Void ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut füir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traisnant de l'aisle,
Attirant le Chasseur, et le Chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille,
Et puis quand le Chasseur croit que son Chien la pille,
Elle luy dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme, qui confus des yeux en vain la suit.

Non loin du Nort il est un monde
Où l'on sçait que les habitans
Vivent ainsi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains ; car quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux,
Qui des torrens grossis arrestent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'edifice resiste, et dure en son entier ;
Apres un lit de bois, est un lit de mortier.
Chaque Castor agit ; commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
Maint maistre d'œuvre y court, et tient haut le baston.
La République de Platon
Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils sçavent en hyver elever leur maison
Passent les estangs sur des ponts,
Fruit de leur art, sçavant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à present tout leur sçavoir

Est de passer l'onde à la nage.

Que ces Castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ;
Mais voicy beaucoup plus : ecoutez ce recit,
Que je tiens d'un Roy plein de gloire.
Le défenseur du Nort vous sera mon garand :
Je vais citer un Prince aimé de la victoire ;
Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman ;
C'est le Roy Polonais, jamais un Roy ne ment.
Il dit donc que sur sa frontiere
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps :
Le sang qui se transmet des peres aux enfans
En renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, sont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmy les hommes,
Non pas mesme au siecle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Stix et mere des heros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'experience.
Pour chanter leur combat, l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah s'il le rendoit,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure !
Que diroit ce dernier sur ces exemples-cy ?
Ce que j'ay déja dit, qu'aux bestes la nature
Peut par les seuls ressorts operer tout cecy ;
Que la memoire est corporelle,
Et que, pour en venir aux exemples divers,
Que j'ay mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet lorsqu'il revient, va dans son magazin
Chercher par le mesme chemin
L'image auparavant tracée,

Qui sur les mesmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un mesme événement.
Nous agissons tout autrement,
La volonté nous détermine
Non l'objet, ny l'instinct. Je parle, je chemine ;
Je sens en moy certain agent ;
Tout obeït dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct : du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvemens c'est l'arbître suprême.
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est là le point : je vois l'outil
Obeïr à la main ; mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les Cieux, et leur course rapide ?
Quelque ange est attaché peut-estre à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts :
L'impression se fait. Le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous et luy la-dessus nous sommes tous égaux.
Ce que je sçais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un poinct :
Que la plante apres tout n'a point.
Ce pendant la plante respire :
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchoient leur vie, ils trouvèrent un Œuf.
Le disné suffisoit à gens de cette espece :
Il n'estoit pas besoin qu'ils trouvassent un Bœuf.
Pleins d'appetit, et d'allegresse,

Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un Quidam parut. C'estoit maistre Renard ;
Rencontre incommode et fascheuse.
Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traisner,
C'estoit chose impossible autant que hazardeuse.
Necessité l'ingenieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur estant à demy quart de lieuë,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis malgré quelques heurts, et quelques mauvais pas,
L'autre le traisna par la queuë.
Qu'on m'aille soûtenir après un tel récit,
Que les bestes n'ont point d'esprit.
Pour moy, si j'en estois le maistre,
Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfans.
Ceux-cy pensent-ils pas dés leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoistre.
Par un exemple tout égal,
J'attribuërois à l'animal
Non point une raison selon nostre maniere,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserois un morceau de matiere,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumiere,
Je ne sçais quoy plus vif et plus mobile encor
Que le feu : car enfin, si le bois fait la flâme,
La flâme en s'épurant peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée, et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb ? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un Singe jamais fist le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois nostre lot infiniment plus fort :

Nous aurions un double trésor ;
L'un cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hostes de l'univers sous le nom d'animaux ;
L'autre encore une autre ame, entre nous et les Anges
Commune en un certain degré ;
Et ce trésor à part créé
Suivroit parmy les airs les celestes phalanges,
Entreroit dans un poinct sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoy qu'ayant commencé,
Choses reelles quoy qu'estranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du Ciel en nous ne paroistroit
Qu'une tendre et foible lumiere ;
L'organe estant plus fort, la raison perceroit
Les tenebres de la matiere,
Qui toûjours enveloperoit
L'autre ame, imparfaite et grossiere.

Fables, Livre IX

LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL

Jadis certain Mogol vid en songe un Vizir,
Aux champs Elyziens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée ;
Le mesme songeur vid en une autre contrée
Un Hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié mesme les mal-heureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire ;
Minos en ces deux morts sembloit s'estre mépris.
Le dormeur s'éveilla tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant le mystere,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprete luy dit : Ne vous étonnez point,
Vostre songe a du sens, et si j'ay sur ce poinct

Acquis tant soit peu d’habitude,
C’est un avis des Dieux. Pendant l’humain séjour,
Ce Vizir quelquesfois cherchoit la solitude ;
Cet Hermite aux Vizirs alloit faire sa cour.

Si j’osois ajoûter au mot de l’interprete,
J’inspirerois icy l’amour de la retraite :
Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
Biens purs, presens du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrete,
Lieux que j’aimay toûjours, ne pourray-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l’ombre et le frais ?
O qui m’arrestera sous vos sombres aziles !
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des Villes
M’occuper tout entier, et m’apprendre des Cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartez errantes,
Par qui sont nos destins et nos mœurs differentes ?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m’offrent de doux objets !
Que je peigne en mes Vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d’ot n’ourdira point ma vie ;
Je ne dormiray point sous de riches lambris ;
Mais void-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
Je luy vouë au desert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d’aller trouver les morts,
J’auray vescu sans soins, et mourray sans remords.

Fables, Livre XI

LE PAYSAN DU DANUBE

Il ne faut point juger des gens sur l’apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n’est pas nouveau :
Jadis l’erreur du Souriceau

Me servit à prouver le discours que j’avance.
J’ay pour le fonder à present
Le bon Socrate, Esope, et certain Païsan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurele
Nous fait un portrait fort fidele.
On connoist les premiers ; quant à l’autre, voicy
Le personnage en racourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffuë,
Toute sa personne veluë
Representoit un Ours, mais un Ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avoit l’œil caché,
Le regard de travers, nez tordu, grosse levre,
Portoit sayon de poil de chevre
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi basty fut député des Villes
Que lave le Danube : il n’estoit point d’aziles
Où l’avarice des Romains
Ne penestrast alors, et ne portait les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous, Senat, assis pour m’écoûter
Je supplie avant tout les Dieux de m’assister :
Veûillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive estre repris.
Sans leur ayde il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d’y recourir on viole leurs loix.
Témoin nous, que punit la Romaine avarice :
Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L’instrument de nostre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misere,
Et mettant en nos mains par un juste retour
Les armes dont se sert sa vengeance severe,
Il ne vous fasse en sa colere
Nos esclaves à vostre tour.
Et pourquoy sommes-nous les vostres ? Qu’on me die
En quoy vous valez mieux que cent peuples divers.

Quel droit vous a rendus maistres de l’Univers ?
Pourquoy venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d’heureux champs, et nos mains
Estoient propres aux Arts ainsi qu’au labourage :
Qu’avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l’adresse et le courage ;
S’ils avoient eu l’avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut estre en vostre place ils auroient la puissance,
Et sçauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos Prsteurs ont sur nous exercée
N’entre qu’à peine en la pensée.
La majesté de vos Autels
Elle mesme en est offensée :
Car sçachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,
Ils n’ont devant les yeux que des objets d’horreur,
De mépris d’eux, et de leurs Temples,
D’avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre, et le travail de l’homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes ;
Nous quittons les Citez, nous fuyons aux montagnes,
Nous laissons nos cheres compagnes ;
Nous ne conversons plus qu’avec des Ours affreux,
Découragez de mettre au jour des mal-heureux,
Et de peupler pour Rome un païs qu’elle opprime.
Quant à nos enfans déja nez,
Nous soûhaitons de voir leur jours bientost bornez :
Vos Preteurs au mal-heur nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse, et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d’avarice.
C’est tout ce que j’ay veu dans Rome à mon abord :

N'a-t-on point de present à faire ?
Point de pourpre à donner ? C'est en vain qu'on espere
Quelque refuge aux loix : encore leur ministere
A-t'il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincere.
A ces mots, il se couche, et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa Patrice ; et ce fut la vengeance,
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres Preteurs, et par écrit
Le Senat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modele aux parleurs à venir.
On ne sçeut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

Fables, Livre XI

LA MATRONE D'ÉPHÈSE

S'il est un conte usé, commun, et rebatu,
C'est celuy qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
— Et pourquoy donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t'elle point déja produit assez d'écrits ?
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la tendras-tu nouvelle à nos esprits ?
— Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes Vers je l'auray rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois
Une Dame en sagesse et vertus sans égale,
Et selon la commune voix

Ayant sceu rafiner sur l'amour conjugale.
Il n'etoit bruit que d'elle et de sa chasteté :
On l'alloit voir par rareté :
C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
Chaque mere à sa bru l'alleguoit pour Patron ;
Chaque époux la prônoit à sa femme cherie ;
D'elle desçendent ceux de la prudoterie,
Antique et celebre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole ;
Il mourut, et son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que cheri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-cy par ses cris mettoit tout en allarme ;
Celle-cy faisoit un vacarme,
Un bruit, et des regrets à perçer tous les cœurs ;
Bien qu'on sçache qu'en ces malheurs
De quelque desespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toûjours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès :
Chacun rendit par là sa douleur rengregée.
Enfin ne voulant plus joüir de la clarté
Que son époux avoit perduë,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié ;
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.

Prête, je m’entends bien ; c’est à dire en un mot
N’ayant examiné qu’à demi ce complot,
Et jusques à l’effet courageuse et hardie.
L’esclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s’entraimoient, et cette passion
Etoit cruë avec l’âge au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eut fourni deux modeles
                D’une telle inclination.

Comme l’esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens ;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l’ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la veuve inaccessible
S’appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le defunt aux noirs et tristes lieux :
Le fer auroit été le plus court et le mieux,
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux
                Du tresor qu’enfermoit la biere,
                Froide dépoüille, et pourtant chere.
                C’étoit là le seul aliment
                Qu’elle prist en ce monument.
                La faim donc fut celle des portes
                Qu’entre d’autres de tant de sortes,
Nostre veuve choisit pour sortir d’icy bas.
Un jour se passe, et deux sans autre nourriture
Que ses profonds soûpirs, que ses frequents helas,
                Qu’un inutile et long murmure
Contre les Dieux, le sort, et toute la nature.
                Enfin sa douleur n’obmit rien,
                Si la douleur doit s’exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa residence
Non loin de ce tombeau, mais bien differemment,
                Car il n’avoit pour monument
                Que le dessous d’une potence.
Pour exemple aux voleurs on l’avoit là laissé.

Un Soldat bien recompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par Ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le Soldat nonchalant, endormi
Remplirait aussi-tôt sa plaçe,
C'étoit trop de severité ;
Mais la publique utilité
Deffendoit que l'on fist au garde aucune grâce.

Pendant la nuit il vid aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la Dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme,
Pourquoy ces cris, pourquoy ces pleurs,
Pourquoy cette triste musique,
Pourquoy cette maison noire et melancolique.
Occupée à ses pleurs à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles,
Le mort pour elle y répondit ;
Cet objet sans autres parolles
Disoit assez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajoûta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le soldat fust mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention ;
Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie.
Le tems avoit agi. Si la foy du serment,
Poursuivit le soldat, vous deffend l'aliment,
Voyez-moy manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel temperament
Ne déplut pas aux deux femelles :
Conclusion qu'il obtint d'elles

Une permission d’apporter son soupé ;
Ce qu’il fit ; et l’esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer délors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m’est venu :
Qu’importe à vostre époux que vous cessiez de vivre ?
Croyez-vous que luy-mesme il fût homme à vous suivre
Si par vostre trépas vous l’aviez prevenu ?
Non Madame, il voudroit achever sa carriere.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il à vingt-ans enfermer dans la biere ?
Nous aurons tout loisir d’habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt ; qui nous presse ? attendons ;
Quant à moy je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
Que vous servira-t’il d’en être regardée ?
Tantôt en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d’orner vostre visage,
Je disois : helas ! c’est dommage,
Nous mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flateur la Dame s’éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira
Deux traits de son carquois ; de l’un il entama
Le soldat jusqu’au vif ; l’autre effleura la Dame :
Jeune et belle elle avoit sous ses pleurs de l’éclat,
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pû l’aimer, et mesme estant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,
Sorte d’amours ayant ses charmes,
Tout y fit : Une belle, alors qu’elle est en larmes
En est plus belle de moitié.
Voilà donc nostre veuve écoutant la loüange,
Poison qui de l’amour est le premier degré ;
La voilà qui trouve à son gré
Celuy qui le luy donne ; il fait tant qu’elle mange,
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d’être aimé que le mort le mieux fait.

Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrez, comme l'on peut penser :
De l'un à l'autre il fait cette femme passer ;
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari ;
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant cheri.

Pendant cet hymenée un voleur se hazarde
D'enlever le dépost commis aux soins du garde.
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;
Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sçachant où trouver retraite.
L'esclave alors luy dit le voyant éperdu :
L'on vous a pris vostre pendu ?
Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grâce ?
Si Madame y consent j'y remedieray bien.
Mettons nostre mort en la place,
Les passans n'y connoîtront rien.
La Dame y consentit. O volages femelles !
La femme est toujours femme ; il en est qui sont belles,
Il en est qui ne le sont pas.
S'il en étoit d'assez fideles,
Elles auroient assez d'appas.
. . . . . .

Contes et Nouvelles

LE FAUCON

Nouvelle tirée de Bocace

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare ; et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit estre en Paradis :

Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.

Il estoit donc autrefois un Amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment ? aimer ? c'estoit si follement,
Que pour luy plairre il eust vendu son ame.
S'agissoit-il de divertir la Dame,
A pleines mains il vous jetoit l'argent :
Sçachant tres-bien qu'en amour comme en guerre
On ne doit plaindre un métail qui fait tout ;
Renverse murs ; jette portes par terre ;
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;
Fait taire chiens ; et quand il veut servantes ;
Et quand il veut les rend plus éloquentes
Que Ciceron, et mieux persuadantes :
Bref ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fust-elle.
Si laissa-t'il sur ses pieds nostre Belle.
Elle tint bon ; Federic échoüa
Près de ce roc, et le nez s'y cassa ;
Sans fruit aucun vendit et fricassa
Tout son avoir ; comme l'on pourrait dire
Belles Comtez, beaux Marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer on l'appelloit Messire
A longue queuë ; enfin grâce à l'Amour
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme ;
Et peu d'amis ; mesme amis, Dieu sçait comme.
Le plus zelé de tout se contenta,
Comme chacun, de dire : c'est dommage.
Chacun le dit, et chacun s'en tint-là :
Car de prester, à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons,
Et le merite, et les belles raisons
De Federic, et sa premiere vie.
Le Protestant de Madame Clitie

N'eut du credit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le Bal, la Comédie
Ne manqua point à cet heureux objet :
De maints tournois elle fut le sujet ;
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré valon :
Federic eut à sa table Apollon.
Femme n'estoit ny fille dans Florence,
Qui n'employast, pour débaucher le cœur
Du Cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelqu'autre avance :
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Helene favorable.
Conclusion, qu'il ne la pût fléchir.
Or en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les Marquisats au diable
Premierement ; puis en vint aux Comtez,
Titres par luy plus qu'aucuns regretez,
Et dont alors on faisoit plus de conte.
De-là les monts chacun veut estre Comte,
Icy Marquis, Baron peut estre ailleurs.
Je ne sçay pas lesquels sont les meilleurs :
Mais je sçay bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on estoit allé :
Prenez le titre, et laissez-moy la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien.
Son mary mesme estoit grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ny dons ; mais souffrit la dépense,
Et les cadeaux ; sans croire pour cela
Estre obligée à nulle recompense.
S'il m'en souvient, j'ay dit qu'il ne resta
Au pauvre Amant rien qu'une métairie,
Chetive encor, et pauvrement bastie.

Là Federic alla se confiner ;
Honteux qu'on vist sa misere en Florence ;
Honteux encor de n'avoir sceu gagner
Ny par amour, ny par magnificence,
Ny par six ans de devoirs et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de merite,
Non à Clitie ; elle n'oüit jamais,
Ny pour froideurs, ny pour autres sujets,
Plainte de luy ny grande ny petite.
Nostre amoureux subsista comme il pût
Dans sa retraite ; où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée ;
Cuisine froide et fort peu frequentée ;
A l'écurie un cheval assez bon,
Mais non pas fin : sur la perche un Faucon,
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt Marquis s'en alloit sans valets
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las ! ne pouvoit mais
Des cruautez de Madame Clitie.
Ainsi vivoit le mal-heureux Amant ;
Sage s'il eust, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant ;
Mais de ses feux la memoire importune
Le talonnoit ; toûjours un double ennuy
Alloit en croupe à la chasse avec luy.
Mort vint saisir le mary de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'Epoux dont les biens estoient grands
Avoit toûjours consideré sa femme,
Par testament il declare la Dame
Son heritiere, arrivant le deceds
De l'enfançon ; qui peu de temps apres
Devint malade. On sçait que d'ordinaire
A ses enfans mere ne sçait que faire,

Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux ;
Zele souvent aux enfans dangereux.
Celle-cy tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée
Luy demandant, ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce joüet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoy que l'on luy propose
Il le refuse ; et pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le Faucon
De Federic ; pleure et meine une vie
A faire gens de bon cœur detester :
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
Incontinent il faut l'executer,
Si l'on ne veut l'oüir toûjours crier.

Or il est bon de sçavoir que Clitie
A cinq cens pas de cette métairie,
Avoit du bien, possedoit un Chasteau :
Ainsi l'enfant avoit pû de l'oyseau
Oüir parler : on en disoit merveilles ;
On en contoit des choses nompareilles :
Que devant luy jamais une perdrix
Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette apresdinée :
Son maistre n'eust donné pour un trésor,
Un tel Faucon. Qui fut bien empeschée,
Ce fut Clitie. Aller oster encor
A Federic l'unique et seule chose
Qui luy restoit ! Et supposé qu'elle ose
Luy demander ce qu'il a pour tout bien,
Aupres de luy meritoit-elle rien ?
Elle l'avoit payé d'ingratitude :
Point de faveurs ; toûjours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Apres cela le voir et luy parler,
Ayant esté cause de sa ruine ?

D’autre costé l’enfant s’en va mourir ;
Refuse tout ; tient tout pour medecine :
Afin qu’il mange il faut l’entretenir
De ce Faucon : il se tourmente, il crie :
S’il n’a l’oiseau, c’est fait que de sa vie.

Ces raisons-cy l’emporterent enfin.
Chez Federic la Dame un beau matin
S’en va sans suite, et sans nul équipage.
Federic prend pour un Ange des Cieux
Celle qui vient d’apparoistre à ses yeux.
Mais cependant, il a honte, il enrage,
De n’avoir pas chez soy pour luy donner
Tant seulement un mal-heureux disner.
Le pauvre estat où sa Dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoy venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautez ont rendus amoureux !
Un Villageois, un haire, un miserable !
C’est trop d’honneur ; vostre bonté m’accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos nostre veuve repart :
Non non, Seigneur, c’est pour vous la visite.
Je viens manger avec vous ce matin.
— Je n’ay, dit-il, cuisinier ni marmite :
Que vous donner ? — N’avez-vous pas du pain ?
Reprit la Dame. Incontinent luy-mesme
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre Amant en ce besoin extreme
Void son Faucon, sans raisonner le prend,
Luy tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l’assaisonne, et court de place en place.
Tandis la vieille a soin du demeurant ;
Foüille au bahu ; choisit pour cette feste
Ce qu’ils avoient de linge plus honeste ;
Met le couvert ; va cueillir au jardin

Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abreger, on sert la fricassée.
La Dame en mange, et feint d'y prendre goust.
Le repas fait, cette femme resoud
De hazarder l'incivile Requeste,
Et parle ainsi : Je suis folle, Seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur
Encore un coup : il ne m'est guere honneste
De demander à mon défunt Amant
L'oiseau qui fait son seul contentement :
Doit-il pour moy s'en priver un moment ?
Mais excusez une mere affligée,
Mon fils se meurt : il veut vostre Faucon :
Mon procedé ne merite un tel don :
La raison veut que je sois refusée.
Je ne vous ay jamais accordé rien.
Vostre repos, vostre honneur, vostre bien,
S'en sont allez aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que vostre propre vie.
A cet amour j'ay tres-mal répondu :
Et je m'en viens pour comble d'injustice
Vous demander… et quoy ? c'est temps perdu ;
Vostre Faucon. Mais non, plustost perisse
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand.
Souffrez sans plus que cette triste mere
Aimant d'amour la chose la plus chere
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique esperance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature ; et pour toute allegeance
En vostre sein décharge sa douleur.
Vous sçavez bien par vostre experience
Que c'est d'aimer, vous le sçavez Seigneur.
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
— Helas ! reprit l'Amant infortuné,

L'oiseau n'est plus ; vous en avez disné.
— L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
— Non, reprit-il, plust au Ciel vous avoir
Servy mon cœur, et qu'il eust pris la place
De ce Faucon : mais îe sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De meriter de vous aucune grace.
En mon pailler rien ne m'estoit resté,
Depuis deux jours la beste a tout mangé,
J'ay veu l'oiseau ; je l'ay tué sans peine :
Rien couste-t-il quand on reçoit sa Reine ?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon Faucon ; ce n'est chose si rare
Que dés demain nous n'en puissions trouver.
— Non Federic, dit-elle, je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De vostre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le Ciel le rende à mes souhaits,
J'auray pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez m'en l'esperance.
Encore un coup venez nous visiter :
Elle partit, non sans luy présenter
Une main blanche ; unique témoignage
Qu'Amour avoit amolly ce courage.
Le pauvre Amant prit la main, la baisa.
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.

Deux jours après l'enfant suivit le pere.
Le deüil fut grand : la trop dolente mere
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais comme il n'est peine d'ame si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux Medecins la traitèrent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court :
L'un fut le Temps, et l'autre fut l'Amour.
On épousa Federic en grand pompe ;

Non seulement par obligation ;
Mais qui plus est par inclination,
Par amour mesme. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer nostre avoir.
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
A cela pres ce sont choses charmantes.
Sous le Ciel n'est un plus bel animal ;
Je n'y comprens le sexe en general.
Loin de cela j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-cy, quand elles sont aymantes,
J'ay les desseins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

LAURENT DRELINCOURT

1626-1680

LAURENT DRELINCOURT

SUR LE VOYAGE DE LA MADELEINE
AU SÉPULCRE DE NOTRE-SEIGNEUR

Où t'emporte ton Zèle, aveugle Madeleine !
L'excès de ton Amour a-t-il fermé tes yeux ?
Laisse de ton Projet les Soins injurieux :
Ton travail e£t sans fruit, ta prévoyance est vaine.

Tu perds, également, ta Dépense et ta Peine ;
Garde, garde pour toi, tes Parfums précieux :
Et viens plutôt, d'un Pas saintement curieux,
Admirer du Sauveur la Vertu souveraine.

Quoi, tu crains que le Corps du Roi de l'Univers
Souffre la Pourriture et soit rongé des Vers !
Songe à sa Pureté, songe à son Origine.

Jésus, le Saint de Dieu, bannissant ton Erreur,
Parfume le Tombeau de son Odeur divine :
Et lors qu'il y descend, il en ôte l'Horreur.

Sonnets chrétiens

NICOLAS BOILEAU

1636-1711

NICOLAS BOILEAU

ART POÉTIQUE

. . . . . .
Avant que la raison, s’expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivoient la grossière nature,
Dispersés dans les bois couroient à la pâture.
La force tenait lieu de droit et d’équité ;
Le meurtre s’exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l’harmonieuse adresse,
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse ;
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts ;
De l’aspect du supplice effraya l’insolence,
Et sous l’appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là sont nés ces bruits reçus dans l’univers,
Qu’aux accents, dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouilloient leur audace :
Qu’aux accords d’Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs Thebains en ordre s’élevoient.
L’harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis le ciel en vers fit parler les oracles ;
Du sein d’un prêtre ému d’une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d’utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.

En mille écrits fameux la sagesse tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée ;
Et par tout des esprits ses preceptes vaincœurs,
Introduits par l'oreille, entrerent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits, les Muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grece honorées ;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
. . . . . .

Chant IV

SATIRES

. . . . . .
Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
Et donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison !
Sans ce metier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loisirs couleroient sans envie :
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant,
Et comme un gras chanoine, à mon aise, et content,
Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
La nuit à bien dormir et le jour à rien faire.
. . . . . .

Satire II

. . . . . .
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frapé le voisinage

Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit qu'à grand bruit il apprete,
De cent coups de marteau me va fendre la tête,
J'entends dejà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues,
D'un funèbre concert font retentir les nues ;
Et se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivants.
. . . . . .

La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car sitôt que du soit les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent ;
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
. . . . . .

Satire VI

ÉPITRES

. . . . . .
Mais quoi ? toujours la honte en esclaves nous lie !
Oui, c'est toi qui nous perds, ridicule folie :
C'est toi qui fis tomber le premier malheureux,
Le jour que d'un faux bien sottement amoureux,
Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture,
Au démon par pudeur il vendit la nature.
Hélas ! avant ce jour qui perdit ses neveux,
Tous les plaisirs couroient au devant de ses vœux.
La faim aux animaux ne faisoit point la guerre.
Le bled, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,

N'attendoit point qu'un bœuf pressé de l'aiguillon
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.
La vigne offroit partout des grappes toujours pleines
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.
Mais dés ce jour Adam, déchu de son état,
D'un tribut de douleur paya son attentat.
. . . . . .
La canicule en feu désole les campagnes.
. . . . . .

Épitre III

A MON JARDINIER

. . . . . .
Approche donc, et viens ; qu'un paresseux t'apprenne,
Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
L'homme ici-bas toujours inquiet et géné,
Est dans le repos même au travail condamné.
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux Poètes
Les neufs trompeuses Sœurs, dans leurs douces retraites,
Promettent du repos sous leurs ombrages frais :
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La cadence aussitôt, la rime, la césure,
La riche expression, la nombreuse mesure,
Sorcieres dont l'amour sçait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent les consumer.
Sans cesse poursuivant ces fugitives fées,
On voit sous les lauriers haleter les Orphées.
Leur esprit toutefois se plait dans son tourment,
Et se fait de sa peine un noble amusement.
Mais je ne trouve point de fatigue si rude,
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,

Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.

. . . . . .
Suis-moi donc. Mais je vois sur ce début de prône,
Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune ;
Et que les yeux fermés tu baisses le menton.
Ma foi le plus sur est de finir ce sermon.
Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entr'elles se demandent
S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si longtemps manquer d'eau.

Épitre XI

JEAN RACINE

1639-1699

JEAN RACINE

CANTIQUES SPIRITUELS

I

A LA LOUANGE DE LA CHARITÉ

Les Méchans m'ont vanté leurs mensonges frivoles
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle Vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma Lyre
A la celeste Charité.

En vain je parlerois le langage des Anges.
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirais tout l'Univers :
Sans amour, ma gloire n'egale
Que la gloire de la cymbale,
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir ?
Sans amour, ma science est vaine,
Comme le songe, dont à peine
Il reste un leger souvenir.

Que me sert que ma Foy transporte les montagnes ?
Que dans les arides campagnes

Les torrens naissent sous mes pas ;
Ou que ranimant la poussiere
Elle rende aux Morts la lumiere,
Si l'amour ne l'anime pas ?

Ouy, mon Dieu, quand mes mains de tout mon héritage
Aux pauvres feroient le partage ;
Quand même pour le nom Chrestien,
Bravant les croix les plus infames,
Je livrerais mon corps aux flames,
Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je voy de Vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la Grace !
Avec toy marche la Douceur,
Que suit avec un air affable
La Patience inseparable
De la Paix son aimable sœur.

Tel que l'Astre du jour écarte les tenebres
De la Nuit compagnes funebres,
Telle tu chasses d'un coup d'œil
L'Envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des Vices enfans de l'Orgueil.

Libre d'ambition, simple, et sans artifice,
Autant que tu hais l'Injustice,
Autant la Vérité te plaist.
Que peut la Colere farouche
Sur un cœur, que jamais ne touche
Le soin de son propre interest ?

Aux faiblesses d'autruy loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire ?

L’amour sçait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer, et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d’inspirer les oracles.
Le don des langues, les miracles
La science aura son déclin.
L’amour, la charité divine,
Eternelle en son origine
Ne connoistra jamais de fin.

Nos clartez ici bas ne sont qu’enigmes sombres,
Mais Dieu sans voiles, et sans ombres
Nous éclairera dans les deux.
Et ce Soleil inaccessible,
Comme à ses yeux je suis visible,
Se rendra visible à mes yeux.

L’amour sur tous les Dons l’emporte avec justice,
De nostre celeste édifice
La Foy vive est le fondement.
La sainte Esperance l’élève,
L’ardente Charité l’achève,
Et l’assure éternellement.

Quand pourray-je t’offrir, ô Charité suprême,
Au sein de la lumiere même
Le Cantique de mes soupirs ;
Et toujours brûlant pour ta gloire,
Toujours puiser, et toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs !

II

SUR LE BONHEUR DES JUSTES
ET SUR LE MALHEUR DES RÉPROUVÉS

Heureux, qui de la Sagesse
Attendant tout son secours,
N’a point mis en la Richesse
L’espoir de ses derniers jours.
La mort n’a rien qui l’estonne ;
Et dès que son Dieu l’ordonne,
Son ame prenant l’essor
S’eleve d’un vol rapide
Vers la demeure, où réside
Son veritable thresor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour penetrez
es insensez, qui du monde,
Seigneur, vivent enyvrez ;
Quand par une fin soudaine
Détrompez d’une ombre vaine,
Qui passe, et ne revient plus,
Leurs yeux du fond de l’abîme
Près de ton thrône sublime
Verront briller tes Elus !

Infortunez que nous sommes,
Ou s’égaroient nos esprits ?
Voilà, diront-ils, ces hommes,
Vils objets de nos mépris,
Leur sainte et pénible vie
Nous parut une folie.
Mais aujourd’huy triomphans,
Le Ciel chante leur louange,
Et Dieu luy-même les range
Au nombre de ses Enfans.

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d’estre arraché,
Par quel chemin difficile
Hélas ! nous avons marché !

Dans une route insensée
Nostre ame en vain s’est lassée,
Sans se reposer jamais,
Fermant l’œil à la lumière,
Qui nous monstroit la carriere
De la bien-heureuse Paix.

De nos attentats injustes
Quel fruit nous est-il resté ?
Où sont les titres augustes,
Dont nostre orgueil s’est flatté ?
Sans amis, et sans défense,
Au thrône de la vengeance
Appelez en jugement,
Foibles et tristes victimes
Nous y venons de nos crimes
Accompagnez seulement.

Ainsi d’une voix plaintive
Exprimera ses remords
La Penitence tardive
Des inconsolables Morts.
Ce qui faisoit leurs delices,
Seigneur, fera leurs supplices.
Et par une égale loy,
Tes Saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu’ils versent icy pour toy.

III

PLAINTE D’UN CHRÉTIEN,
SUR LES CONTRARIÉTÉS QU’IL ÉPROUVE
AU DEDANS DE LUI-MÊME

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !

Je trouve deux hommes en moy.
L’un veut que plein d’amour pour toy
Mon cœur te soit toujours fidelle.
L’autre à tes volontez rebelle
Me revolte contre ta loy.

L’un tout esprit, et tout celeste,
Veut qu’au Ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste.
Et l’autre par son poids funeste
Me tient vers la Terre panché.

Hélas ! en guerre avec moy-même,
Où pourray-je trouver la paix ?
Je veux, et n’accomply jamais.
Je veux. Mais, ô misere extrême !
Je ne fais pas le bien que j’aime,
Et je fais le mal que je hais.

O Grâce, ô rayon salutaire,
Vien me mettre avec moy d’accord :
Et domtant par un doux effort
Cet homme qui t’est si contraire,
Fay ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

IV

SUR LES VAINES OCCUPATIONS DES GENS DU SIÈCLE

Quel charme vainqueur du monde,
Vers Dieu m’eleve aujourd’huy ?
Malheureux l’homme, qui fonde
Sur les hommes son appuy.

Leur gloire fuit, et s’efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la fleche rapide,
Qui loin de l’œil qui la guide
Cherche l’oiseau dans les airs.

De la Sagesse immortelle
La voix tonne, et nous instruit.
Enfans des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit ?
Par quelle erreur, Ames vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Acceptez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre, qui vous laisse
Plus affamez que devant ?

Le pain que je vous propose
Sert aux Anges d’Aliment :
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C’est ce pain si delectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l’offre à qui veut me suivre.
Approchez. Voulez-vous vivre ?
Prenez, mangez, et vivez.

O Sagesse, ta parole
Fit éclore l’Univers,
Posa sur un double Pôle
La Terre au milieu des Mers.
Tu dis. Et les Cieux parurent,
Et tous les Astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siecles tu regnes.

Et qui suis-je que tu daignes
Jusqu'à moy te rabaisser ?

Le Verbe, image du Pere,
Laissa son thrône éternel.
Et d'une mortelle Mere
Voulut naistre homme, et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime,
Dont il naissoit la Victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint pauvre et miserable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa veritable grandeur.

L'ame heureusement captive
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde.
Elle invite tout le monde.
Mais nous courons follement,
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des cisternes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment.

JEAN-FRANÇOIS DUCIS

1733-1816

JEAN-FRANÇOIS DUCIS

STANCES

ÉCRITES PAR DUCIS
PEU DE JOURS AVANT SA MORT

O beaia solitudo
O sola beatitudo !
ST. BERNARD

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux !
De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous !

Qu'un vaste empire tombe,
Qu'est-ce au loin pour ma tombe
Qu'un vain bruit qui se perd ;
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert ?

Mon Dieu ! la croix que j'aime,
En mourant à moi-même,
Me fait vivre pour toi.
Ta force est ma puissance,
Ta grâce ma défense,
Ta volonté ma loi.

Déchu de l'innocence,

Mais par la pénitence
Encor cher à tes yeux,
Triomphant par tes armes,
Baptisé par tes larmes,
J'ai reconquis les cieux.

Souffrant octogénaire,
Le jour pour ma paupière
N'est qu'un brouillard confus.
Dans l'ombre de mon être,
Je cherche à reconnaître
Ce qu'autrefois je fus.

O mon père ! ô mon guide !
Dans cette Thébaïde
Toi qui fixas mes pas,
Voici ma dernière heure ;
Fais, mon Dieu, que je meure
Couvert de ton trépas !

Paul, ton premier ermite,
Dans ton sein qu'il habite,
Exhala ses cent ans.
Je suis prêt ; frappe, immole,
Et qu'enfin je m'envole
Au séjour des vivants.

FLORIAN

1755-1794

FLORIAN

LA CARPE ET LES CARPILLONS

Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière ;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier plus dangereux encor.
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs, descendaient des montagnes.
Le fleuve, enflé par eux, s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
Ah ! ah ! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde,
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel.
Ne croyez pas cela, répond la vieille mère ;
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant :
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,

Et s’en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu’arriva-t-il ? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent ;
Bientôt ils furent pris,
Et frits.
Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
Pourquoi ? je le sais trop, hélas !
C’est qu’on se croit toujours plus sage que sa mère,
C’est qu’on veut sortir de sa sphère,
C’est que… c’est que… Je ne finirais pas.

Fables, Livre I

L’AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l’on fait à son frère
Pour le mal que l’on souffre est un soulagement.
Confucius l’a dit ; suivons tous sa doctrine.
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant.

Dans une ville de l’Asie
Il existait deux malheureux,
L’un perclus, l’autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie :
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint ; il en souffrait bien plus.
L’aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l’aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva

Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva ;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas ;
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère ?
A quoi ? répond l'aveugle, écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;
J'ai des jambes et vous des yeux :
Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide :
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

Fables, Livre I

LE GRILLON

Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.

Je n'ai point de talent, encor moins de figure,
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas.
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper ;
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient, et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons caché.

Fables, Livre II

LE LAPIN ET LA SARCELLE

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.

Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance.
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait ;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait ;
Si d'un bien, au contraire, il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux,
Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus ; inquiet, il l'appelle ;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
« Hélas ! s'écriait-il, m'entends-tu ? réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie ;
Ne prolonge pas mon effroi :
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie ;
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi. »
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.
L'amitié donne du courage :
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde, et reconnaît… ô tendresse ! ô bonheur !…
La sarcelle : aussitôt il pousse un cri de joie,
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie ; et, par ce souterrain,
Le lapin tout à coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre,

Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux ? Que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir !
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
Mes fusils, mes furets ! criait-il en colère.
Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles ;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes ;
Dans le funeste jour de Cannes
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient ; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps, notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait, en tremblant, la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord,
Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau ;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah ! si tu pouvais passer l'eau !
Pourquoi pas ? Attends-moi… La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards ; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec ; en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau ;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de câble.

Cela fait, et le bâtiment
Mis à l’eau, le lapin entre doucement
Dans le léger esquif, s’assied sur son derrière ;
Tandis que devant lui la sarcelle, nageant,
Tire le brin de jonc, et s’en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir !
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d’envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d’autant plus la vie,
Qu’ils se la devaient tous les deux.

Fables, Livre IV

ANDRÉ CHÉNIER

1762-1794

ANDRÉ CHÉNIER

PASIPHAÉ

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,
O reine, ô de Minos épouse désolée,
Heureuse si jamais, dans ses riches travaux.
Cérès n'eût pour le joug élevé des troupeaux,
Certe aux antres d'Amnise assez votre Lucine
Donnait de beaux neveux aux mères de Gortyne,
Certes vous élevez aux gymnases crétois
D'autres jeunes troupeaux plus dignes de ton choix.
Tu voles épier sous quelle yeuse obscure,
Tranquille, il ruminait son antique pâture,
Quel lit de fleurs reçut ses membres nonchalants,
Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flancs.
O Nymphes, entourez, fermez, Nymphes de Crète,
De ces vallons, fermez, entourez la retraite,
Si peut être vers lui des vestiges épars
Ne viendront point guider mes pas et mes regards.
Insensée, à travers ronces, forêts, montagnes,
Elle court. O fureur ! dans les vertes campagnes,
Une belle génisse à son superbe amant
Adressait devant elle un doux mugissement.
La perfide mourra. Jupiter la demande.
Elle-même à son front attache la guirlande,
L'entraîne, et sur l'autel prenant le fer vengeur :
« Sois belle maintenant et plais à mon vainqueur. »
Elle frappe et sa haine en la flamme lustrale
Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

NÉÆRE

Mais telle qu'à sa mort pour la dernière fois
Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
Chante, avant de partir, ses adieux à la vie :
Ainsi, les yeux remplis de langueur et de mort,
Pâle, elle ouvrit la bouche en un dernier effort.
« O vous, du Sébethus Naïades vagabondes,
Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.
Adieu, mon Clinias ; moi, celle qui te plus,
Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus.
O deux, ô terre, ô mer, prés, montagnes, rivages,
Fleurs, bois mélodieux, vallons, grottes sauvages,
Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours
Néære, tout son bien, Néære ses amours,
Cette Néære, hélas ! qu'il nommait sa Néære,
Qui pour lui criminelle abandonna sa mère ;
Qui pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,
Aux regards des humains n'osa lever les yeux.
O ! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène
Calme sous ton vaisseau la vague ionienne ;
Soit qu'aux bords de Pæstum, sous ta soigneuse main,
Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin,
Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombe en une muette et molle rêverie,
Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi.
Je viendrai, Clinias, je volerai vers toi.
Mon âme vagabonde à travers le feuillage
Frémira. Sur les vents ou sur quelque nuage
Tu la verras descendre, ou du sein de la mer,
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air ;
Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive,
Caresser en fuyant ton oreille attentive. »

LA JEUNE TARENTINE

Pleurez, doux alcyons, ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez.
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine.
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine.
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe. Étonnée, et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine.
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréïdes
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont, au cap du Zéphir, déposé mollement.
Puis de loin à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes
Toutes frappant leur sein, et traînant un long deuil,
Répétèrent : « Hélas ! » autour de son cercueil.
Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée.
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds.
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux.

LA MORT D'HERCULE

Œta, mont ennobli par cette nuit ardente,
Quand l'infidèle époux d'une épouse imprudente
Reçut de son amour un présent trop jaloux,
Victime du Centaure immolé par ses coups,
Il brise tes forêts. Ta cime épaisse et sombre
En un bûcher immense amoncelle sans nombre
Les sapins résineux que son bras a ployés.
Il y porte la flamme. Il monte ; sous ses pieds
Étend du vieux lion la dépouille héroïque,
Et l'œil au ciel, la main sur sa massue antique,
Attend sa récompense et l'heure d'être un Dieu.
Le vent souffle et mugit. Le bûcher tout en feu
Brille autour du héros ; et la flamme rapide
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide.

ÉPIGRAMMES

XIII

Néære, ne va plus te confier aux flots
De peur d'être Déesse, et que les matelots
N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galatée et la blanche Néære.

XV

Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle ;
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière ; et les bergers, le soir,
Quand, le regard baissé, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle ;
Et, me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle ! »

FRAGMENTS DE BUCOLIQUES

XVII

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche,
Quand lui-même appliquant la flûte sur ma bouche,
Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
M'appelait son rival et déjà son vainqueur.
Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
A souffler une haleine harmonieuse et pure.
Et ses savantes mains prenant mes jeunes doigts,
Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,
Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

FRAGMENTS D'ÉLÉGIES

XXIV

Sous le roc sombre et frais d'une grotte ignorée,
D'où coule une onde pure aux Nymphes consacrée,
Je suivis l'autre jour un doux et triste son
Et d'un Faune plaintif j'ouïs cette chanson :
« !Amour, aveugle enfant, quelle est ton injustice !
Hélas ! j'aime Naïs ; je l'aime sans espoir.
Comme elle me tourmente, Hylas fait son supplice ;
Écho plaît au berger ; il vole pour la voir.
Écho loin de ses pas suit les pas de Narcisse,
Qui la fuit, pour baiser un liquide miroir. »

VARIA

VII

Voila ce que chantait aux Naïades prochaines
Ma Muse jeune et fraîche, amante des fontaines,

Assise au fond d'un antre aux Nymphes consacré,
D'acanthe et d'aubépine et de lierre entouré.
L'Amour, qui l'écoutait caché dans le feuillage,
Sortit, la salua Sirène du bocage.
Ses blonds cheveux flottants par lui furent pressés,
D'hyacinthe et de myrte en couronne tressés :
« Car ta voix, lui dit-il, est douce à mon oreille
Comme le doux cytise à la mielleuse abeille. »

HERMÈS

. . . . . .
Ainsi quand de l'Euxin la Déesse étonnée
Vit du premier vaisseau son onde sillonnée,
Aux héros de la Grèce, à Colchos appelés,
Orphée expédiait les mystères sacrés
Dont sa mère immortelle avait daigné l'instruire.
Près de la poupe assis, appuyé sur sa lyre,
Il chantait quelles lois à ce vaste univers
Impriment à la fois des mouvements divers,
Quelle puissance entraîne ou fixe les étoiles,
D'où le souffle des vents vient animer les voiles,
Dans l'ombre de la nuit, quels célestes flambeaux
Sur l'aveugle Amphitrite éclairent les vaisseaux.
Ardents à recueillir ces merveilles utiles,
Autour du demi-dieu les princes immobiles
Aux accents de sa voix demeuraient suspendus,
Et l'écoutaient encor quand il ne chantait plus.
. . . . . .

Chant III

L'ASTRONOMIE

. . . . . .
Salut, ô belle nuit, étincelante et sombre,
Consacrée au repos. O silence de l'ombre
Qui n'entends que la voix de mes vers, et les cris
De la rive arèneuse où se brise Thétis.
Muse, muse nocturne, apporte-moi ma lyre.
Comme un fier météore, en ton brûlant délire,
Lance-toi dans l'espace ; et pour franchir les airs,
Prends les ailes du vent, les ailes des éclairs,
Les bonds de la comète aux longs cheveux de flamme.
Mes vers impatients élancés de mon âme
Veulent parler aux Dieux, et volent où reluit
L'enthousiasme errant, fils de la belle nuit.
Accours, grande nature, ô mère du génie.
Accours, reine du monde, éternelle Uranie,
Soit que tes pas divins sur l'astre du Lion
Ou sur les triples feux du superbe Orion
Marchent, ou soit qu'au loin, fugitive emportée,
Tu suives les détours de la voie argentée,
Soleils amoncelés dans le céleste azur
Où le peuple a cru voir les traces d'un lait pur ;
Descends, non, porte-moi sur ta route brûlante ;
Que je m'élève au ciel comme une flamme ardente.
Déjà ce corps pesant se détache de moi.
Adieu, tombeau de chair, je ne suis plus à toi.
Terre, fuis sous mes pas. L'éther où le ciel nage
M'aspire. Je parcours l'océan sans rivage.
Plus de nuit. Je n'ai plus, d'un globe opaque et dur
Entre le jour et moi, l'impénétrable mur.
Plus de nuit, et mon œil et se perd et se mêle
Dans les torrents profonds de lumière éternelle.
Me voici sur les feux que le langage humain
Nomme Cassiopée et l'Ourse et le Dauphin.
Maintenant la Couronne autour de moi s'embrase.
Ici l'Aigle et le Cygne et la Lyre et Pégase.
Et voici que plus loin le Serpent tortueux
Noue autour de mes pas ses anneaux lumineux.

Féconde immensité, les esprits magnanimes
Aiment à se plonger dans tes vivants abîmes ;
Abîmes de clartés, où, libre de ses fers,
L'homme siège au conseil qui créa l'univers ;
Où l'âme remontant à sa grande origine
Sent qu'elle est une part de l'essence divine.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

1786-1859

M. DESBORDES-VALMORE

RÊVE INTERMITTENT D'UNE NUIT TRISTE

. . . . . .
Vers vos nids chanteurs laissez-les donc aller :
L'enfant sait déjà qu'ils naissent pour voler.

Déjà son esprit, prenant goût au silence,
Monte où sans appui l'alouette s'élance,

Et s'isole et nage au fond du lac d'azur
Et puis redescend le gosier plein d'air pur.

Que de l'oiseau gris l'hymne haute et pieuse
Rende à tout jamais son âme harmonieuse !

Que vos ruisseaux clairs, dont les bruits m'ont parlé,
Humectent sa voix d'un long rythme perlé !

Avant de gagner sa couche de fougère,
Laissez-la courir, curieuse et légère,

Au bois où la lune épanche ses lueurs
Dans l'arbre qui tremble inondé de ses pleurs,

Afin qu'en dormant sous vos images vertes
Ses grâces d'enfant en soient toutes couvertes.
. . . . . .

Le Livre des Mères

LE MAL DU PAYS

Je veux aller mourir aux lieux où je suis née :
Le tombeau d'Albertine est près de mon berceau,
Je veux aller trouver son ombre abandonnée ;
Je veux un même lit près du même ruisseau.

Je veux dormir. J'ai soif de sommeil, d'innocence,
D'amour ! d'un long silence écouté sans effroi,
De l'air pur qui soufflait au jour de ma naissance,
Doux pour l'enfant du pauvre et pour l'enfant du roi.
. . . . . .

D'où vient-on quand on frappe aux portes de la terre ?
Sans clarté dans la vie, où s'adressent nos pas ?
Inconnus aux mortels qui nous tendent les bras,
Pleurants, comme effrayés d'un sort involontaire.

Où va-t-on quand, lassé d'un chemin sans bonheur,
On tourne vers le ciel un regard chargé d'ombre ?
Quand on ferme sur nous l'autre porte, si sombre ?
Et qu'un ami n'a plus que nos traits dans son cœur ?

Ah ! quand je descendrai rapide, palpitante,
L'invisible sentier qu'on ne remonte pas,
Reconnaîtrai-je enfin la seule âme constante
Qui m'aimait imparfaite et me grondait si bas ?
. . . . . .

Viens encor, viens ! j'ai tant de choses à te dire !
Ce qu'on t'a fait souffrir, je le sais, j'ai souffert.
O ma plus que sœur, viens ! ce que je n'ose écrire,
Viens le voir palpiter dans mon cœur entr'ouvert !

QU'EN AVEZ-VOUS FAIT ?

Vous aviez mon cœur,
Moi, j'avais le vôtre :
Un cœur pour un cœur,
Bonheur pour bonheur !

Le vôtre est rendu,
Je n'en ai plus d'autre ;
Le vôtre est rendu,
Le mien est perdu !

La feuille et la fleur
Et le fruit lui-même,
La feuille et la fleur,
L'encens, la couleur,

Qu'en avez-vous fait,
Mon Maître suprême ?
Qu'en avez-vous fait,
De ce doux bienfait ?

Comme un pauvre enfant
Quitté par sa mère,
Comme un pauvre enfant
Que rien ne défend,

Vous me laissez là,
Dans ma vie amère,
Vous me laissez là
— Et Dieu voit cela !

Savez-vous qu'un jour
L'homme est seul au monde ?
Savez-vous qu'un jour
Il revoit l'Amour ?

Vous appellerez
Sans qu'on vous réponde,

Vous appellerez
Et vous songerez !…

Vous viendrez rêvant
Sonner à ma porte,
Ami comme avant,
Vous viendrez rêvant,

Et l'on vous dira :
« Personne !… elle est morte. »
On vous le dira,
Mais qui vous plaindra ?

Élégies

SOUVENIR

Quand il pâlit un soir, et que sa voix tremblante
S'éteignit tout à coup dans un mot commencé ;
Quand ses yeux, soulevant leur paupière brûlante,
Me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé ;
Quand ses traits plus touchants, éclairés d'une flamme
Qui ne s'éteint jamais,
S'imprimèrent vivants dans le fond de mon âme,
Il n'aimait pas, j'aimais !

Élégies

L'ABSENCE

Quand je me sens mourir du poids de ma pensée,
Quand sur moi tout mon sort assemble sa rigueur,
D'un courage inutile affranchie et lassée,
Je me sauve avec toi dans le fond de mon cœur !

Je ne sais ; mais je crois qu'à tes regrets rendue,
Dans ces seuls entretiens tu m'as bien entendue.
Tu ne dis pas : « Ce soir ! » Tu ne dis pas : « Demain ! »
Non ! mais tu dis : « Toujours ! » en pleurant sur ma main.

Fragments

LES ROSES DE SAADI

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;

La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée…
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Poésies posthumes

ALPHONSE DE LAMARTINE

1790-1869

ALPHONSE DE LAMARTINE

LE DÉSERT
OU L'IMMATÉRIALITÉ DE DIEU

Méditation poétique

VI

Tel que le nageur nu, qui plonge dans les ondes,
Dépose au bord des mers ses vêtements immondes,
Et, changeant de nature en changeant d'élément,
Retrempe sa vigueur dans le flot écumant ;
Il ne se souvient plus, sur ces lames énormes,
Des tissus dont la maille emprisonnait ses formes,
Des sandales de cuir, entraves de ses pieds,
De la ceinture étroite où ses flancs sont liés,
Des uniformes plis, des couleurs convenues
Du manteau rejeté de ses épaules nues ;
Il nage, et, jusqu'au ciel par la vague emporté,
Il jette à l'Océan son cri de liberté !…
Demandez-lui s'il pense, immergé dans l'eau vive,
Ce qu'il pensait naguère accroupi sur la rive !
Non, ce n'est plus en lui l'homme de ses habits,
C'est l'homme de l'air vierge et de tous les pays.
En quittant le rivage, il recouvre son âme :
Roi de sa volonté, libre comme la lame !…

VIII

. . . . . .

La lune, cette nuit, visitait le désert ;
D'un brouillard sablonneux son disque recouvert
Par le vent du *simoun*, qui soulève sa brume,
De l'océan de sable en transperçant l'écume,
Rougissait comme un fer de la forge tiré ;
Le sol lui renvoyait ce feu réverbéré ;
D'une pourpre de sang l'atmosphère était teinte,
La poussière brûlait, cendre au pied mal éteinte :
Ma tente, aux coups du vent, sur mon front s'écroula,
Ma bouche sans haleine au sable se colla ;
Je crus qu'un pas de Dieu faisait trembler la terre,
Et, pensant l'entrevoir à travers le mystère,
Je dis au tourbillon : « O Très-Haut ! si c'est toi,
Comme autrefois à Job, en chair apparais-moi ! »
. . . . . .

IX

Mais son esprit en moi répondit :
. . . . . .

X

. . . . . .
« Insectes bourdonnants, assembleurs de nuages,
« Vous prendrez-vous toujours au piège des images ?
« Me croyez-vous semblable aux dieux de vos tribus ?
« J'apparais à l'esprit, mais par mes attributs !
« C'est dans l'entendement que vous me verrez luire,
« Tout œil me rétrécit qui croit me reproduire.
« Ne mesurez jamais votre espace et le mien,
« Si je n'étais pas tout je ne serais plus rien !

« Non ce second chaos qu'un panthéiste adore
« Où dans l'immensité Dieu même s'évapore,
« D'éléments confondus pêle-mêle brutal
« Où le bien n'est plus bien, où le mal n'est plus mal ;

« Mais ce tout, *centre-Dieu* de l'âme universelle,
« Subsistant dans son œuvre et subsistant sans elle :
« Beauté, puissance, amour, intelligence et loi,
« Et n'enfantant de lui que pour jouir de soi !…

« Voilà la seule forme où je puis t'apparaître !
« Je ne suis pas un être, ô mon fils, je suis l'Être !
« Plonge dans ma hauteur et dans ma profondeur,
« Et conclus ma sagesse en pensant ma grandeur !
« Tu creuseras en vain le ciel, la mer, la terre,
« Pour m'y trouver un nom ; je n'en ai qu'un… MYSTÈRE. »
. . . . . .

LE SOIR

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon ;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup, détaché des deux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,

Charmant rayon, que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière en mon âme ?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore ?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur âme ?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage ?
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux !

Ah ! si c'est vous, ombres chéries !
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez !… mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon :
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

Méditations poétiques, IV

LE VALLON

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallons de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure,
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de la source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée,
Elle a passé sans bruit, sans nom, et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie,
Je viens chercher vivant le calme du Léthé ;
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence !
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;
L'amour seul est resté : comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur, qui, le cœur plein d'espoir.
S'asseoit avant d'entrer aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui de nos pieds secouons la poussière ;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais ;
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme des jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux ;
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore ;
Détache ton amour des faux biens que tu perds :
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.
. . . . . .

Méditations poétiques, VI

L’ENTHOUSIASME

Ainsi, quand l’aigle du tonnerre
Enlevait Ganymède aux cieux,
L’enfant, s’attachant à la terre,
Luttait contre l’oiseau des dieux ;
Mais entre ses serres rapides
L’aigle pressant ses flancs timides,
L’arrachait aux champs paternels ;
Et, sourd à la voix qui l’implore,
Il le jetait, tremblant encore,
Jusques aux pieds des immortels.

Ainsi quand tu fonds sur mon âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d’une sainte horreur ;
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N’anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s’éteint plus, et consume
Le bûcher, le temple, et l’autel.

Mais à l’essor de la pensée
L’instinct des sens s’oppose en vain ;
Sous le dieu, mon âme oppressée
Bondit, s’élance, et bat mon sein.
La foudre en mes veines circule :
Étonné du feu qui me brûle,
Je l’irrite en le combattant,
Et la lave de mon génie
Déborde en torrents d’harmonie,
Et me consume en s’échappant.

Muse, contemple ta victime !
Ce n’est plus ce front inspiré,

Ce n'est plus ce regard sublime
Qui lançait un rayon sacré :
Sous ta dévorante influence,
A peine un reste d'existence
A ma jeunesse est échappé.
Mon front, que la pâleur efface,
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui m'a frappé.

Heureux le poète insensible !
Son luth n'est point baigné de pleurs,
Son enthousiasme paisible
N'a point ces tragiques fureurs.
De sa veine féconde et pure
Coulent, avec nombre et mesure,
Des ruisseaux de lait et de miel ;
Et ce pusillanime Icare
Trahi par l'aile de Pindare,
Ne retombe jamais du ciel.

Mais vous, pour embraser les âmes,
Il faut brûler, il faut ravir
Au ciel jaloux ses triples flammes.
Pour tout peindre, il faut tout sentir.
Foyers brûlants de la lumière,
Nos cœurs, de la nature entière,
Doivent concentrer les rayons ;
Et l'on accuse notre vie !
Mais ce flambeau qu'on nous envie
S'allume au feu des passions.

Méditations poétiques, XI

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,

Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence,
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos :
Le fiot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps ! suspends ton vol ; et vous, heures propices !
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore

Va dissiper la nuit.

Aimons donc, aimons donc ! de l’heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L’homme n’a point de port, le temps n’a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d’ivresse,
Où l’amour à longs flots nous verse le bonheur,
S’envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours du malheur ?

Eh quoi ! n’en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu’il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu’il soit dans ton repos, qu’il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l’aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu’il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l’astre au front d’argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Premières Méditations poétiques

LE PAPILLON

Naître avec le printemps, mourir avec les roses :
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur ;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur ;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles :
Voilà du papillon le destin enchanté.
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

Nouvelles Méditations

CHANT D'AMOUR

. . . . . .
Aux bords d'un lac d'azur il est une colline
Dont le front verdoyant légèrement s'incline
Pour contempler les eaux ;
Le regard du soleil tout le jour la caresse,
Et l'haleine de l'onde y fait flotter sans cesse
Les ombres des rameaux.

Entourant de ses plis deux chênes qu'elle embrasse,
Une vigne sauvage à leurs rameaux s'enlace,

Et, couronnant leurs fronts,
De sa pâle verdure éclaircit leur feuillage,
Puis sur des champs coupés de lumière et d'ombrage
Court en riants festons.

Là, dans les flancs creusés d'un rocher qui surplombe
S'ouvre une grotte obscure, un nid où la colombe
Aime à gémir d'amour ;
La vigne, le figuier, la voilent, la tapissent ;
Et les rayons du ciel, qui lentement s'y glissent,
Y mesurent le jour.

La nuit et la fraîcheur de ces ombres discrètes
Conservent plus longtemps aux pâles violettes
Leurs timides couleurs ;
Une source plaintive en habite la voûte,
Et semble sur vos fronts distiller goutte à goutte
Des accords et des pleurs.

Le regard, à travers ce rideau de verdure,
Ne voit rien que le ciel et l'onde qu'il azure,
Et sur le sein des eaux
Les voiles du pêcheur, qui, couvrant sa nacelle,
Fendent ce ciel limpide, et battent comme l'aile
Des rapides oiseaux.

L'oreille n'entend rien qu'une vague plaintive
Qui, comme un long baiser, murmure sur sa rive,
Ou la voix des Zéphyrs,
Ou les sons cadencés que gémit Philomèle,
Ou l'écho du rocher, dont un soupir se mêle
A nos propres soupirs.

Nouvelles Méditations

POURQUOI MON AME EST-ELLE TRISTE ?

Pourquoi gémis-tu sans cesse,
O mon âme ? réponds-moi.
D’où vient ce poids de tristesse
Qui pèse aujourd’hui sur toi ?
Au tombeau qui nous dévore,
Pleurant, tu n’as pas encore
Conduit tes derniers amis ;
L’astre serein de ta vie
S’élève encore ; et l’envie
Cherche pourquoi tu gémis.
. . . . . .

Et qu’est-ce que la terre ? Une prison flottante,
Une demeure étroite, un navire, une tente
Que son Dieu dans l’espace éleva pour un jour,
Et dont le vent du ciel en trois pas fait le tour ;
Des plaines, des vallons, des mers et des collines
Où tout sort de la poudre et retourne en ruines
Et dont la masse à peine est à l’immensité
Ce que l’heure qui sonne est à l’éternité :
Fange en palais pétrie, hélas ! mais toujours fange,
Où tout est monotone et cependant tout change !

Et qu’est-ce que la vie ? Un réveil d’un moment,
De naître et de mourir un court étonnement,
Un mot qu’avec mépris l’Être éternel prononce :
Labyrinthe sans clef, question sans réponse,
Songe qui s’évapore, étincelle qui fuit,
Éclair qui sort de l’ombre et rentre dans la nuit,
Minute que le temps prête et retire à l’homme,
Chose qui ne vaut pas le mot dont on la nomme !

Et qu’est-ce que la gloire ? Un vain son répété,
Une dérision de notre vanité,
Un nom qui retentit sur des lèvres mortelles,
Vain, trompeur, inconstant, périssable comme elles,
Et qui, tantôt croissant et tantôt affaibli,

Passe de bouche en bouche à l'éternel oubli :
Nectar empoisonné dont notre orgueil s'enivre,
Qui fait mourir deux fois ce qui veut toujours vivre !

Et qu'est-ce que l'amour ? Ah ! prêt à le nommer,
Ma bouche en le niant craindrait de blasphémer !
Lui seul est au-dessus de tout mot qui l'exprime,
Éclair brillant et pur du feu qui nous anime,
Étincelle ravie au grand foyer des cieux,
Char de feu qui, vivants, nous porte au rang des dieux,
Rayon, foudre des sens, inextinguible flamme
Qui fond deux cœurs mortels et n'en fait plus qu'une âme,
Il est… il serait tout, s'il ne devait finir,
Si le cœur d'un mortel le pouvait contenir,
Ou si, semblable au feu dont Dieu fit son emblème,
Sa flamme en s'exhalant ne l'étouffait lui-même !

Mais, quand ces biens que l'homme envie
Déborderaient dans un seul cœur,
La mort seule au bout de la vie
Fait un supplice du bonheur :
Le flot du temps qui nous entraîne
N'attend pas que la joie humaine
Fleurisse longtemps sur son cours.
Race éphémère et fugitive,
Que peux-tu semer sur la rive
De ce torrent qui fuit toujours ?

Il fuit, et ses rives fanées
M'annoncent déjà qu'il est tard ;
Il fuit, et mes vertes années
Disparaissent de mon regard !
Chaque projet, chaque espérance
Ressemble à ce liège qu'on lance
Sur la trace des matelots,
Qui ne s'éloigne et ne surnage
Que pour mesurer le sillage

Du navire qui fend les flots.
. . . . . .

Et pourtant, il faut vivre encore,
Dormir, s'éveiller tour à tour,
Et traîner d'aurore en aurore
Ce fardeau renaissant du jour ;
Quand on a bu jusqu'à la lie
La coupe écumante de vie,
Ah ! la briser serait un bien !
Espérer, attendre, c'est vivre !
Que sert de compter et de suivre
Des jours qui n'apportent plus rien ?

Voilà pourquoi mon âme est lasse
Du vide affreux qui la remplit,
Pourquoi mon cœur change de place
Comme un malade dans son lit ;
Pourquoi mon errante pensée,
Comme une colombe blessée,
Ne se repose en aucun lieu ;
Pourquoi j'ai détourné la vue
De cette terre ingrate et nue,
Et j'ai dit à la fin : « Mon Dieu ! »

Comme un souffle d'un vent d'orage
Soulevant l'humble passereau
L'emporte au-dessus du nuage,
Loin du toit qui fut son berceau ;
Sans même que son aile tremble,
L'aquilon le soutient, il semble
Bercé sur les vagues des airs :
Ainsi cette seule pensée
Emporta mon âme oppressée
Jusqu'à la source des éclairs.
. . . . . .

J'ai cherché le Dieu que j'adore
Partout où l'instinct m'a conduit,
Sous les voiles d'or de l'aurore,
Chez les étoiles de la nuit ;
Le firmament n'a point de voûtes,
Les feux, les vents n'ont point de routes
Où mon œil n'ait plongé cent fois ;
Toujours présent à ma mémoire,
Partout où se montrait sa gloire,
Il entendait monter ma voix.
. . . . . .

Et maintenant, dans ma misère,
Je n'en sais pas plus que l'enfant
Qui balbutie après sa mère
Ce nom sublime et triomphant ;
Je n'en sais pas plus que l'aurore
Qui de son regard vient d'éclore,
Et le cherche en vain en tout lieu ;
Pas plus que toute la nature
Qui le raconte et le murmure,
Et demande : « Où donc est mon Dieu ? »

Voilà pourquoi mon âme est triste,
Comme une mer brisant la nuit sur un écueil,
Comme la harpe du Psalmiste,
Quand il pleure au bord d'un cercueil,
Comme l'Horeb voilé sous un nuage sombre,
Comme un ciel sans étoile, ou comme un jour sans ombre,
Ou comme ce vieillard qu'on ne put consoler,
Qui, le cœur débordant d'une douleur farouche,
Ne pouvait plus tarir la plainte sur sa bouche,
Et disait : « Laissez-moi parler ! »

Mais que dis-je ? Est-ce toi, vérité, jour suprême,
Qui te caches sous ta splendeur ?
Ou n'est-ce pas mon œil qui s'est voilé lui-même

Sous les nuages de mon cœur ?
. . . . . .

Harmonies poétiques et religieuses

JOCELYN
(8 août 1801)

. . . . . .
« L'aigle de la montagne un jour dit au soleil :
« Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil ?
« A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
« De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres ?
« La mousse imperceptible est indigne de toi !…
« — Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi !… »

L'aigle, avec le rayon s'élevant dans la nue,
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue ;
Et, quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau.
« Eh bien ! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
« Si pour moi la montagne est plus haute que l'herbe ?
« Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants :
« La goutte d'eau me peint comme les océans ;
« De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie ;
« Comme le cèdre altier l'herbe me glorifie ;
« J'y chauffe la fourmi, des nuits j'y bois les pleurs,
« Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs ! »

LES VISIONS

O nuit délicieuse ! ô nuit dont mon amour
Porte le souvenir jusqu'à mon dernier jour !
Le vaête dais du ciel, peuplé d'astres sans nombre,

Nous versait à la fois sa lumière et son ombre ;
Le lac, abandonné par la brise du soir,
S'étendait sous les deux comme un sombre miroir,
Au long balancement de ses vagues plus lentes
Berçait en murmurant mille étoiles brillantes,
Et sur les bords muets qui semblaient l'assoupir
Le flot en expirant ne rendait qu'un soupir ;
Les zéphirs en glissant sur l'ondoyante plaine
Tempéraient sa fraîcheur avec leur tiède haleine,
Et l'oiseau dont la voix gémit comme l'amour,
Et celui dont les chants meurent avec le jour,
Sur des rameaux voisins où leur nid se balance,
De l'ombre harmonieuse enchantaient le silence.
Aux charmes de ces lieux nos âmes répondaient ;
Entre le monde et nous les vagues s'étendaient.
Je venais d'arracher Hermine à la tempête,
Je sentais sur mon sein le doux poids de sa tête,
Je contemplais ce front, ces paupières, ces yeux,
Ces lèvres qu'entrouvrait leur souffle harmonieux,
Ces lèvres qui naguère, en paroles de flamme,
Avaient trahi pour moi le secret de son âme,
J'entendais son haleine, en soupir cadencé,
S'échapper doucement de son sein oppressé,
Et, dans la tendre erreur où le sommeil la plonge,
Murmurer faiblement un nom cher même en songe
Les cheveux, qu'au hasard l'air faisait voltiger,
Nous entouraient tous deux comme un voile léger,
Au gré du doux zéphir qui dans leurs boucles joue
Faisaient frémir mon âme en effleurant ma joue,
Et, nouant quelquefois mon front avec le sien,
Semblaient nous enchaîner d'un amoureux lien.

Oh ! pourquoi l'Océan de sa vaste ceinture
Ne nous séparait-il de toute la nature ?
Pourquoi sur cet écueil, perdus au sein des mers,
Nous formant l'un à l'autre un magique univers,
Ne pouvions-nous, hélas ! au gré de notre envie,

Aux regards des mortels dérober notre vie,
Et, formant un Éden de ce charmant séjour,
Nous y nourrir en paix de notre seul amour !

Saint-Point, 29 mars-10 juin 1824

VERS SUR UN ALBUM

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix ;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même ;
On voudrait revenir à la page où l'on aime
Et la page où l'on meurt est déjà sous vos doigts.

CASIMIR DELAVIGNE

1793-1843

CASIMIR DELAVIGNE

LES LIMBES

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,
C'est je ne sais quoi d'incertain
    Que cet empire ;
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui, sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
    Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Suit un crépuscule d'été,
    Ou de l'aurore
Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
    N'est pas encore !

Ce ciel terne, où manque un soleil,
N'est jamais bleu, jamais vermeil ;
Jamais brise, dans ce sommeil
    De la nature,
N'agita d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant,
Dont l'eau n'a point de mouvement,
    Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
Que fleurs qui, presque sans odeur,
Comme les lis ont la candeur
De l'innocence ;
Sur leur sein pâle et sans reflets
Languissent des oiseaux muets :
Dans le ciel, l'onde et les forêts,
Tout est silence.

Loin de Dieu, là, sont renfermés
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain :
Ils n'ont sur un bonheur prochain.
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix ;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur !
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie !
De leurs yeux qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité

Dans leur triste félicité !
Ils se couronnent sans gaîté
        De fleurs nouvelles
Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
        Battre leurs ailes.

AUX RUINES DE LA GRÈCE PAÏENNE

. . . . . .
Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil, par la mort habité ?
Est-ce pour faire ombrage à ta captivité,
        Que ces nobles fleurs sont écloses ?
Non, ta gloire n'est plus ; non, d'un peuple puissant
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lis ses bras couverts de sang,
Et dans ton cristal pur, sous ses pas jaillissant,
        Secouer la poudre olympique
. . . . . .

ALFRED DE VIGNY

1797-1863

ALFRED DE VIGNY

MOÏSE

. . . . . .
« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
« Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger. »
« Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
« Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
« J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;
« Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
« M'enveloppant alors de la colonne noire,
« J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
« Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ? »
« Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
« Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
« L'orage est dans ma voix, l'éclair elt sur ma bouche ;
« Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
« Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
« O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
« Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »
. . . . . .

Poèmes antiques et modernes. Livre mystique

ÉLOA

. . . . . .
Comme un cygne endormi qui seul, loin de la rive,

Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
Sa robe était de pourpre, et, flamboyante ou pâle,
Enchantait les regards des teintes de l'opale.
Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau ;
C'était une couronne ou peut-être un fardeau :
L'or en était vivant comme ces feux mystiques
Qui, tournoyants, brûlaient sur les trépieds antiques.
Son aile était ployée, et sa faible couleur
De la brume des soirs imitait la pâleur.
Des diamants nombreux rayonnent avec grâce
Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse ;
Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux.
Il agite sa main d'un sceptre d'or armée,
Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée,
Et, craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
D'un geste impatient accuse tous ses pas :
Son front est inquiet ; mais son regard s'abaisse,
Soit que, sachant des yeux la force enchanteresse,
Il veuille ne montrer d'abord que par degrés
Leurs rayons caressants encor mal assurés,
Soit qu'il redoute aussi l'involontaire flamme
Qui dans un seul regard révèle l'âme à l'âme.
Tel que dans la forêt le doux vent du matin
Commence ses soupirs par un bruit incertain
Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde…
. . . . . .

Poèmes antiques et modernes. Livres mystique

LA MAISON DU BERGER

A. Éra

. . . . . .
La Nature t'attend dans un silence austère ;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée,
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
Viens y cacher l'amour et ta divine faute ;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la Maison du Berger.
. . . . . .

On n'entendra jamais piaffer sur une route
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu :
Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
Le rire du passant, les retards de l'essieu,
Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées,
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.
. . . . . .

Eva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?

Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même,
En tous temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?
. . . . . .

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui,
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui ;
Parfois, sur les hauts lieux d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.
. . . . . .

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »
. . . . . .

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule, en y posant ton front ?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.

Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand devant notre porte,
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

LA COLÈRE DE SAMSON

. . . . . .
« Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

« L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour,
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
Il rêvera partout à la chaleur du sein,
Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,
A la lèvre de feu que sa lèvre dévore,
Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.
Il ira dans la ville, et, là, les vierges folles
Le prendront dans leurs lacs aux premières paroles.
Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,
Car plus le fleuve est grand et plus il est ému.
Quand le combat que Dieu fit pour la créature

Et contre son semblable et contre la nature
Force l'Homme à chercher un sein où reposer,
Quand ses yeux sont en pleurs, il lui faut un baiser.
Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche :
Vient un autre combat plus secret, traître et lâche ;
Sous son bras, sur son cœur se livre celui-là ;
Et, plus ou moins, la Femme est toujours DALILA.
. . . . . .

La Femme est, à présent, pire que dans ces temps
Où, voyant les humains, Dieu dit : « Je me repens ! »
Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,
La femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome ;
Et, se jetant, de loin, un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.
« Eternel ! Dieu des forts ! vous savez que mon âme
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur.
— Jugez-nous. — La voilà sur mes pieds endormie.
Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux ;
Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée,
De se voir découverte ensemble et pardonnée ;
Car la bonté de l'Homme est forte et sa douceur
Écrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

« Mais enfin je suis las. J'ai l'âme si pesante,
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante
Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.
Toujours voir serpenter la vipère dorée
Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée ;
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La Femme, enfant malade et douze fois impur !
Toujours mettre sa force à garder sa colère

Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
D’où le feu s’échappant irait tout dévorer.
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,
C’est trop ! Dieu, s’il le veut, peut balayer ma cendre.
J’ai donné mon secret, Dalila va le vendre.
Qu’ils seront beaux, les pieds de celui qui viendra
Pour m’annoncer la mort ! — Ce qui sera, sera ! »
Il dit et s’endormit près d’elle jusqu’à l’heure
Où les guerriers, tremblant d’être dans sa demeure,
Payant au poids de l’or chacun de ses cheveux,
Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux.
. . . . . .

Terre et ciel ! avez-vous tressailli d’allégresse
Lorsque vous avez vu la menteuse maîtresse
Suivre d’un œil hagard les yeux tachés de sang
Qui cherchaient le soleil d’un regard impuissant ?
Et quand enfin Samson, secouant les colonnes
Qui faisaient le soutien des immenses pylônes,
Écrasa d’un seul coup, sous les débris mortels,
Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels ?
Terre et ciel ! punissez par de telles justices
La trahison ourdie en des amours facttices,
Et la délation du secret de nos cœurs
Arraché dans nos bras par des baisers menteurs !

Écrit à Shavington (Angleterre)
7 avril 1839.

Les Destinées

LE MONT DES OLIVIERS

Alors il était nuit et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu’un mort de son linceul ;
Les disciples dormaient au pied de la colline,
Parmi les oliviers qu’un vent sinistre incline ;

Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux,
Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux,
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe,
Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,
Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani.
Il se courbe, à genoux, le front contre la terre ;
Puis regarde le ciel en appelant : « Mon père ! »
— Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.
Il se lève étonné, marche encore à grands pas,
Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente
Découle de sa tête une sueur sanglante.
Il recule, il descend, il crie avec effroi :
« Ne pourriez-vous prier et veiller avec moi ? »
Mais un sommeil de mort accable les apôtres.
Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.
Le Fils de l'Homme alors remonte lentement ;
Comme un pasteur d'Égypte, il cherche au firmament
Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile.
Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
D'une veuve, et ses plis entourent le désert.
Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert
Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte
Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.
Il eut froid. Vainement il appela trois fois :
« Mon père ! » Le vent seul répondit à sa voix.
Il tomba sur le sable assis, et dans sa peine,
Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.
— Et la terre trembla, sentant la pesanteur
Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.
. . . . . .

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Écritures,
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence

Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

2 avril 1862.

Les Destinées

LA BOUTEILLE A LA MER

XXVI

Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées.
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répandons le Savoir en fécondes ondées ;
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Au Maine-Giraud, octobre 1853.

Les Destinées

VICTOR HUGO

1802-1885

Les extraits de Victor Hugo qui suivent sont reproduits avec l'autorisation de la Libraine Delagrave, éditeur des Morceaux Choisis de Victor Hugo.

VICTOR HUGO

A MES ODES

. . . . . .
Le poëte, inspiré lorsque la terre ignore,
Ressemble à ces grands monts que la nouvelle aurore
        Dore avant tous à son réveil,
        Et qui, longtemps vainqueurs de l'ombre,
        Gardent jusque dans la nuit sombre
        Le dernier rayon du soleil.

Odes et Ballades IV

ENTHOUSIASME

. . . . . .
Tout me fait songer : l'air, les prés, les monts, les bois,
J'en ai pour tout un jour des soupirs d'un hautbois,
                D'un bruit de feuilles remuées ;
Quand vient le crépuscule, au fond d'un vallon noir,
J'aime un grand lac d'argent, profond et clair miroir
                Où se regardent les nuées.

J'aime une lune, ardente et rouge comme l'or,
Se levant dans la brume épaisse, ou bien encor
                Blanche au bord d'un nuage sombre ;
J'aime ces chariots lourds et noirs, qui la nuit,
Passant devant le seuil des fermes avec bruit,

Font aboyer les chiens dans l’ombre.

Les Orientales, IV

SARA LA BAIGNEUSE

Sara, belle d’indolence,
Se balance
Dans un hamac, au-dessus
Du bassin d’une fontaine
Toute pleine
D’eau puisée à l’Ilyssus ;

Et la frêle escarpolette
Se reflète
Dans le transparent miroir,
Avec la baigneuse blanche
Qui se penche,
Qui se penche pour se voir.
. . . . . .

Elle est là, sous la feuillée,
Éveillée
Au moindre bruit de malheur ;
Et rouge, pour une mouche
Qui la touche,
Comme une grenade en fleur.
. . . . . .

L’eau sur son corps qu’elle essuie
Roule en pluie,
Comme sur un peuplier ;
Comme si, gouttes à gouttes,
Tombaient toutes
Les perles de son collier.

Mais Sara la nonchalante
Est bien lente
A finir ses doux ébats ;
Toujours elle se balance
En silence,
Et va murmurant tout bas :

« Oh ! si j'étais capitane,
Ou sultane,
Je prendrais des bains ambrés,
Dans un bain de marbre jaune,
Près d'un trône,
Entre deux griffons dorés !
. . . . . .

« Je pourrais folâtrer nue,
Sous la nue,
Dans le ruisseau du jardin,
Sans craindre de voir dans l'ombre
Du bois sombre
Deux yeux s'allumer soudain.
. . . . . .

« Puis, je pourrais, sans qu'on presse
Ma paresse,
Laisser avec mes habits
Traîner sur les larges dalles
Mes sandales
De drap brodé de rubis. »

Ainsi se parle en princesse,
Et sans cesse
Se balance avec amour,
La jeune fille rieuse,
Oublieuse
Des promptes ailes du jour.

Et cependant des campagnes
Ses compagnes
Prennent toutes le chemin.
Voici leur troupe frivole
Qui s'envole
En se tenant par la main.

Chacune, en chantant comme elle,
Passe, et mêle
Ce reproche à sa chanson :
— Oh ! la paresseuse fille
Qui s'habille
Si tard un jour de moisson !

Juillet 1828.

Les Orientales, XIX

LES DJINNS

Murs, ville,
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit !

La voix plus haute
Semble un grelot.
D’un nain qui saute
C’est le galop.
Il fuit, s’élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d’un flot.

La rumeur approche
L’écho la redit.
C’est comme la cloche
D’un couvent maudit ;
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s’écroule,
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns !… Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l’escalier profond.
Déjà s’éteint ma lampe,
Et l’ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu’au plafond.

C’est l’essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant !
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau, lourd et rapide,
Volant dans l’espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! — Tenons fermée

Cette salle, où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! Hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à déraciner ses gonds !

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! — Leur cohorte
S'envole, et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,

Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor ;
Ainsi, des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.

Les Djinns funèbres.
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte,
Presque éteinte,
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit…
J'écoute : —

Tout fuit,
Tout passe ;
L’espace
Efface Le bruit.

28 août 1828.

Les Orientales, XXVIII

RÊVERIE

Oh ! laissez-moi ! c’est l’heure où l’horizon qui fume
Cache un front inégal sous un cercle de brume,
L’heure où l’astre géant rougit et disparaît.
Le grand bois jaunissant dore seul la colline.
On dirait qu’en ces jours où l’automne décline,
Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera naître,
Là-bas, — tandis que seul je rêve à la fenêtre
Et que l’ombre s’amasse au fond du corridor, —
Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe,
Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,
Déchire ce brouillard avec ses flèches d’or !

Qu’elle vienne inspirer, ranimer, ô génies,
Mes chansons, comme un ciel d’automne rembrunies,
Et jeter dans mes yeux son magique reflet,
Et longtemps, s’éteignant en rumeurs étouffées,
Avec les mille tours de ses palais de fées,
Brumeuse, denteler l’horizon violet !

5 septembre 1828.

Les Orientales, XXXVI

EXTASE

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux deux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois, et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :
— C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu !

25 novembre 1828.

Les Orientales, XXXVII

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul, déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. —
. . . . . .

Les Feuilles d'Automne I

LUI

I

Toujours lui ! Lui partout ! — Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur.
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.
. . . . . .

Les Orientales, XL

A LA COLONNE

I

Oh ! quand il bâtissait, de sa main colossale,
Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
Ce pilier souverain,
Ce bronze, devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain ;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour dans la ville
Ou la guerre étrangère ou la guerre civile
Y brisassent leur char,
Et pour qu'il fît pâlir sur nos places publiques
Les frêles héritiers de vos noms magnifiques,
Alexandre et César !

C'était un beau spectacle ! — Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire
Dont il savait les noms ;

Les rois fuyaient ; les rois n'étaient point de sa taille ;
Et, vainqueur, il allait par les champs de bataille
Glanant tous leurs canons

Et puis, il revenait avec la grande armée,
Encombrant de butin sa France bien-aimée,
Son Louvre de granit,
Et les Parisiens poussaient des cris de joie,
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie
L'aigle rentre à son nid !

Et lui, poussant du pied tout ce métal sonore,
Il courait à la cuve où bouillonnait encore
Le monument promis.
Le moule en était fait d'une de ses pensées.
Dans la fournaise ardente il jetait à brassées
Les canons ennemis !

Puis il s'en revenait gagner quelque bataille.
Il dépouillait encore à travers la mitraille
Maints affûts dispersés ;
Et, rapportant ce bronze à la Rome française,
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise :
— En avez-vous assez ?
. . . . . .

Les Chants du Crépuscule, II

NAPOLÉON II

I

Mil huit cent onze ! — O temps où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,

Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître.
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né.

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

Et lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

II

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'eât un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,

La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier ;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel !

III

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Être si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles ;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet ;

Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait ;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles ;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance, —
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré !

IV

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes ;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie ;
Chacun selon ses dents se partagea la proie ;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie ! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents.

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre !
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur !

Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front ; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée ;
Arcole, Austerlitz, Montmirail ;
Ni l'apparition des vieilles pyramides ;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons ;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés :

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'orient,
Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée
D'une goutte de lait au bout du sein restée

Agace sa lèvre en riant.

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait, d'amour éperdu… —
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

V

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant ;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire ;
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant !

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte !
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non !

Chaque élément retourne où tout doit redescendre.
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom.

VI

O révolutions ! j'ignore,
Moi, le moindre des matelots,
Ce que Dieu dans l'ombre élabore
Sous le tumulte de vos flots.
La foule vous hait et vous raille.
Mais qui sait comment Dieu travaille ?
Qui sait si l'onde qui tressaille,
Si le cri des gouffres amers,
Si la trombe aux ardentes serres,

Si les éclairs et les tonnerres,
Seigneur, ne sont pas nécessaires
A la perle que font les mers !

Pourtant cette tempête est lourde
Aux princes comme aux nations ;
Oh ! quelle mer aveugle et sourde
Qu'un peuple en révolutions !
Que sert ta chanson, ô poëte ?
Ces chants que ton génie émiette
Tombent à la vague inquiète
Qui n'a jamais rien entendu !
Ta voix s'enroue en cette brume,
Le vent disperse au loin ta plume,
Pauvre oiseau chantant dans l'écume
Sur le mât d'un vaisseau perdu !

Longue nuit ! tourmente éternelle !
Le ciel n'a pas un coin d'azur.
Hommes et choses, pêle-mêle,
Vont roulant dans l'abîme obscur.
Tout dérive et s'en va sous l'onde,
Rois au berceau, maîtres du monde,
Le front chauve et la tête blonde,
Grand et petit Napoléon !
Tout s'efface, tout se délie,
Le flot sur le flot se replie,
Et la vague qui passe oublie
Léviathan comme Alcyon !

Août 1832.

Les Chants du Crépuscule, V

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine,
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli,
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine

De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli,
. . . . . .

Je puis maintenant dire aux rapides années :
— Passez ! passez toujours ! je n'ai plus à vieillir !
Allez-vous en avec vos fleurs toutes fanées ;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir.

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre !
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli !

Ier janvier 1835. Minuit et demi.

Les Chants du Crépuscule, XXV

Puisqu'ici-bas toute âme
        Donne à quelqu'un
Sa musique, sa flamme,
        Ou son parfum ;

Puisqu'ici toute chose
        Donne toujours
Son épine ou sa rose
        A ses amours ;

Puisqu'avril donne aux chênes
        Un bruit charmant ;
Que la nuit donne aux peines
        L'oubli dormant ;

Puisque l'air à la branche
        Donne l'oiseau ;
Que l'aube à la pervenche
        Donne un peu d'eau ;

Puisque, lorsqu'elle arrive
        S'y reposer,
L'onde amère à la rive
        Donne un baiser ;

Je te donne à cette heure,
        Penché sur toi,
La chose la meilleure
        Que j'aie en moi !

Reçois donc ma pensée,
        Triste d'ailleurs,
Qui, comme une rosée,
        T'arrive en pleurs !

Reçois, mon bien céleste,
        O ma beauté,
Mon cœur, dont rien ne reste,
        L'amour ôté !

19 mai 1836.

Les Voix intérieures, XI

SOIRÉE EN MER

Près du pêcheur qui ruisselle,
Quand tous deux, au jour baissant,
Nous errons dans la nacelle,
Laissant chanter l'homme frêle
Et gémir le flot puissant ;

Sous l'abri que font les voiles
Lorsque nous nous asseyons ;
Dans cette ombre où tu te voiles
Quand ton regard aux étoiles
Semble cueillir des rayons ;

Quand tous deux nous croyons lire
Ce que la nature écrit,
Réponds, ô toi que j'admire,
D'où vient que mon cœur soupire ?
D'où vient que ton front sourit ?

Dis, d'où vient qu'à chaque lame,
Comme une coupe de fiel,
La pensée emplit mon âme ?
C'est que moi je vois la rame
Tandis que tu vois le ciel !

C'est que je vois les flots sombres,
Toi, les astres enchantés !
C'est que, perdu dans leurs nombres,
Hélas ! je compte les ombres
Quand tu comptes les clartés !

Chacun, c'est la loi suprême,
Rame, hélas ! jusqu'à la fin.
Pas d'homme, ô fatal problème !
Qui ne laboure ou ne sème
Sur quelque chose de vain !

L'homme est sur un flot qui gronde.
L'ouragan tord son manteau.
Il rame en la nuit profonde,
Et l'espoir s'en va dans l'onde
Par les fentes du bateau.

Sa voile que le vent troue
Se déchire à tout moment,
De sa route l'eau se joue,
Les obstacles sur sa proue
Ecument incessamment.

Hélas ! hélas ! tout travaille

Sous tes yeux, ô Jéhova !
De quelque côté qu'on aille,
Partout un flot qui tressaille,
Partout un homme qui va !

Où vas-tu ? — Vers la nuit noire.
Où vas-tu ? — Vers le grand jour.
Toi ? — Je cherche s'il faut croire.
Et toi ? — Je vais à la gloire.
Et toi ? — Je vais à l'amour.

Vous allez tous à la tombe !
Vous allez à l'inconnu !
Aigle, vautour ou colombe,
Vous allez où tout retombe
Et d'où rien n'est revenu !

Vous allez où vont encore
Ceux qui font le plus de bruit !
Où va la fleur qu'avril dore !
Vous allez où va l'aurore !
Vous allez où va la nuit !

A quoi bon toutes ces peines ?
Pourquoi tant de soins jaloux ?
Buvez l'onde des fontaines,
Secouez le gland des chênes,
Aimez, et rendormez-vous !

Lorsqu'ainsi que des abeilles
On a travaillé toujours ;
Qu'on a rêvé des merveilles ;
Lorsqu'on a sur bien des veilles
Amoncelé bien des jours,

Sur votre plus belle rose,
Sur votre lys le plus beau,

Savez-vous ce qui se pose ?
C’est l’oubli pour toute chose,
Pour tout homme le tombeau !

Car le Seigneur nous retire
Les fruits à peine cueillis.
Il dit : Echoue ! au navire.
Il dit à la flamme : Expire !
Il dit à la fleur : Pâlis !

Il dit au guerrier qui fonde :
— Je garde le dernier mot.
Monte, monte, ô roi du monde !
La chute la plus profonde
Pend au sommet le plus haut. —

Il a dit à la mortelle :
— Vite ! éblouis ton amant.
Avant de mourir sois belle.
Sois un instant étincelle,
Puis cendre éternellement ! —

Cet ordre auquel tu t’opposes
T’enveloppe et t’engloutit.
Mortel, plains-toi, si tu l’oses,
Au Dieu qui fit ces deux choses,
Le ciel grand, l’homme petit !

Chacun, qu’il doute ou qu’il nie,
Lutte en frayant son chemin ;
Et l’éternelle harmonie
Pèse, comme une ironie,
Sur tout ce tumulte humain !

Tous ces faux biens qu’on envie
Passent comme un soir de mai.
Vers l’ombre, hélas ! tout dévie.

Que reste-t-il de la vie,
Excepté d'avoir aimé !

9 novembre 1836

Les Voix intérieures, XVII

OCEANO NOX

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées.
Maint joyeux cercle, assis sur des ancres rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms d'ombre couverts
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
Tandis que vous dormez dans les goëmons verts !

On demande : — Où sont-ils ? sont-ils rois dans quelque île ?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile ? —
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire,
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue ?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre.
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots, que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

Juillet 1836.

Les Rayons et les Ombres, XLII

TRISTESSE D'OLYMPIO

. . . . . .
Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !

Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

. . . . . .
Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.
. . . . . .

21 octobre 1837

Les Rayons et les Ombres, XXXIV

LA FÊTE CHEZ THÉRÈSE

. . . . . .
La nuit vint ; tout se tut ; les flambeaux s'éteignirent ;
Dans les bois assombris les sources se plaignirent ;
Le rossignol, caché dans son nid ténébreux,
Chanta comme un poëte et comme un amoureux.
Chacun se dispersa sous les profonds feuillages ;
Les folles en riant entraînèrent les sages ;
L'amante s'en alla dans l'ombre avec l'amant ;
Et, troublés comme on l'est en songe, vaguement,
Ils sentaient par degrés se mêler à leur âme,
A leurs discours secrets, à leurs regards de flamme,
A leur cœur, à leurs sens, à leur molle raison,
Le clair de lune bleu qui baignait l'horizon.

Avril 18…

Les Contemplations, Livre I, 22

TROIS ANS APRÈS

Il est temps que je me repose ;

Je suis terrassé par le sort.
Ne me parlez pas d'autre chose
Que des ténèbres où l'on dort !

Que veut-on que je recommence ?
Je ne demande désormais
A la création immense
Qu'un peu de silence et de paix !

Pourquoi m'appelez-vous encore ?
J'ai fait ma tâche et mon devoir.
Qui travaillait avant l'aurore,
Peut s'en aller avant le soir.
. . . . . .

Novembre 1846.

Les Contemplations, Livre IV, 3

VENI, VIDI, VIXI

. . . . . .
Maintenant mon regard ne s'ouvre qu'à demi ;
Je ne me tourne plus même quand on me nomme ;
Je suis plein de stupeur et d'ennui, comme un homme
Qui se lève avant l'aube et qui n'a pas dormi.

Je ne daigne plus même, en ma sombre paresse,
Répondre à l'envieux dont la bouche me nuit.
O Seigneur ! ouvrez-moi les portes de la nuit,
Afin que je m'en aille et que je disparaisse !

Avril 1848.

Les Contemplations, Livre IV, 13

PAROLES SUR LA DUNE

Maintenant que mon temps décroît comme un flambeau,
Que mes tâches sont terminées ;
Maintenant que voici que je touche au tombeau
Par les deuils et par les années,

Et qu'au fond de ce ciel que mon essor rêva,
Je vois fuir, vers l'ombre entraînées,
Comme le tourbillon du passé qui s'en va,
Tant de belles heures sonnées ;

Maintenant que je dis : — Un jour, nous triomphons ;
Le lendemain, tout est mensonge ! —
Je suis triste, et je marche au bord des flots profonds,
Courbé comme celui qui songe.

Je regarde, au-dessus du mont et du vallon,
Et des mers sans fin remuées,
S'envoler, sous le bec du vautour aquilon,
Toute la toison des nuées ;

J'entends le vent dans l'air, la mer sur le récif,
L'homme liant la gerbe mûre ;
J'écoute, et je confronte en mon esprit pensif
Ce qui parle à ce qui murmure ;

Et je reste parfois couché sans me lever
Sur l'herbe rare de la dune.
Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver
Les yeux sinistres de la lune.

Elle monte, elle jette un long rayon dormant
A l'espace, au mystère, au gouffre ;
Et nous nous regardons tous les deux fixement.
Elle qui brille et moi qui souffre.

Où donc s'en sont allés mes jours évanouis ?
Est-il quelqu'un qui me connaisse ?

Ai-je encor quelque chose en mes yeux éblouis,
De la clarté de ma jeunesse ?

Tout s'est-il envolé ? Je suis seul, je suis las ;
J'appelle sans qu'on me réponde ;
O vents ! ô flots ! ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas !
Hélas ! ne suis-je aussi qu'une onde ?

Ne verrai-je plus rien de tout ce que j'aimais ?
Au dedans de moi le soir tombe.
O terre, dont la brume efface les sommets,
Suis-je le spectre, et toi la tombe ?

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir ?
J'attends, je demande, j'implore ;
Je penche tour à tour mes urnes pour avoir
De chacune une goutte encore !

Comme le souvenir est voisin du remord !
Comme à pleurer tout nous ramène !
Et que je te sens froide en te touchant, ô mort,
Noir verrou de la porte humaine !

Et je pense, écoutant gémir le vent amer,
Et l'onde aux plis infranchissables ;
L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer
Fleurir le chardon bleu des sables.

5 août 1854,
anniversaire de mon arrivée à Jersey.

Les Contemplations, Livre V, 13

MUGITUSQUE BOUM

Mugissement des bœufs, au temps du doux Virgile,
Comme aujourd'hui, le soir, quand fuit la nue agile,

Ou, le matin, quand l’aube aux champs extasiés
Verse à flots la rosée et le jour, vous disiez :

— Mûrissez, blés mouvants ! prés, emplissez-vous d’herbes !
Que la terre, agitant son panache de gerbes,
Chante dans l’onde d’or d’une riche moisson !
Vis, bête ; vis, caillou ; vis, homme ; vis, buisson !
A l’heure où le soleil se couche, où l’herbe est pleine
Des grands fantômes noirs des arbres de la plaine
Jusqu’aux lointains coteaux rampant et grandissant,
Quand le brun laboureur des collines descend
Et retourne à son toit d’où sort une fumée,
Que la soif de revoir sa femme bien-aimée
Et l’enfant qu’en ses bras hier il réchauffait,
Que ce désir, croissant à chaque pas qu’il fait,
Imite dans son cœur l’allongement de l’ombre !
Êtres ! choses ! vivez ! sans peur, sans deuil, sans nombre !
Que tout s’épanouisse en sourire vermeil !
Que l’homme ait le repos et le bœuf le sommeil !
Vivez ! croissez ! semez le grain à l’aventure !
Qu’on sente frissonner dans toute la nature,
Sous la feuille des nids, au seuil blanc des maisons,
Dans l’obscur tremblement des profonds horizons,
Un vaste emportement d’aimer, dans l’herbe verte,
Dans l’antre, dans l’étang, dans la clairière ouverte,
D’aimer sans fin, d’aimer toujours, d’aimer encor,
Sous la sérénité des sombres astres d’or !
Faites tressaillir l’air, le flot, l’aile, la bouche,
O palpitations du grand amour farouche !
Qu’on sente le baiser de l’être illimité !
Et, paix, vertu, bonheur, espérance, bonté,
O fruits divins, tombez des branches éternelles ! —

Ainsi vous parliez, voix, grandes voix solennelles ;
Et Virgile écoutait comme j’écoute, et l’eau
Voyait passer le cygne auguste, et le bouleau
Le vent, et le rocher l’écume, et le ciel sombre

L’homme… — O nature ! abîme ! immensité de l’ombre !

Marine-Terrace, juillet 1855.

Les Contemplations, Livre V, 17

APPARITION

Je vis un ange blanc qui passait sur ma tête ;
Son vol éblouissant apaisait la tempête,
Et faisait taire au loin la mer pleine de bruit.
— Qu’est-ce que tu viens faire, ange, dans cette nuit ?
Lui dis-je. — Il répondit : — Je viens prendre ton âme —
Et j’eus peur, car je vis que c’était une femme ;
Et je lui dis, tremblant et lui tendant les bras :
— Que me restera-t-il ? car tu t’envoleras. —
Il ne répondit pas ; le ciel que l’ombre assiège
S’éteignait… — Si tu prends mon âme, m’écriai-je,
Où l’emporteras-tu ? montre-moi dans quel lieu —
Il se taisait toujours. — O passant du ciel bleu,
Es-tu la mort ? lui dis-je, ou bien es-tu la vie ? —
Et la nuit augmentait sur mon âme ravie,
Et l’ange devint noir, et dit : — Je suis l’amour.
Mais son front sombre était plus charmant que le jour,
Et je voyais, dans l’ombre où brillaient ses prunelles,
Les astres à travers les plumes de ses ailes.

Jersey, septembre 1855.

Les Contemplations, Livre V, 18

CÉRIGO

Tout homme qui vieillit est ce roc solitaire
Et triste, Cérigo, qui fut jadis Cythère,
Cythère aux nids charmants, Cythère aux myrtes verts,

La conque de Cypris sacrée au sein des mers.
La vie auguste, goutte à goutte, heure par heure,
S'épand sur ce qui passe et sur ce qui demeure ;
Là-bas, la Grèce brille agonisante, et l'œil
S'emplit en la voyant de lumière et de deuil ;
La terre luit ; la nue est de l'encens qui fume ;
Des vols d'oiseau de mer se mêlent à l'écume ;
L'azur frissonne ; l'eau palpite ; et les rumeurs
Sortent des vents, des flots, des barques, des rameurs ;
Au loin court quelque voile hellène ou candiote.
Cythère est là, lugubre, épuisée, idiote,
Tête de mort du rêve amour, et crâne nu
Du plaisir, ce chanteur masqué, spectre inconnu.
C'est toi ? qu'as-tu donc fait de ta blanche tunique ?
Cache ta gorge impure et ta laideur cynique,
O sirène ridée et dont l'hymne s'est tu !
Où donc êtes-vous, âme ? étoile, où donc es-tu ?
L'île qu'on adorait de Lemnos à Lépante,
Où se tordait d'amour la chimère rampante,
Où la brise baisait les arbres frémissants,
Où l'ombre disait : j'aime ! où l'herbe avait des sens,
Qu'en a-t-on fait ? Où donc sont-ils, où donc sont-elles,
Eux, les olympiens, elles, les immortelles ?
Où donc est Mars ? où donc Éros ? où donc Psyché ?
Où donc le doux oiseau bonheur, effarouché ?
Qu'en as-tu fait, rocher, et qu'as-tu fait des roses ?
Qu'as-tu fait des chansons dans les soupirs écloses,
Des danses, des gazons, des bois mélodieux,
De l'ombre que faisait le passage des dieux ?
Plus d'autels ; ô passé ! splendeurs évanouies !
Plus de vierges au seuil des antres éblouies ;
Plus d'abeilles buvant la rosée et le thym.
Mais toujours le ciel bleu. C'est-à-dire, ô destin !
Sur l'homme, jeune ou vieux, harmonie ou souffrance,
Toujours la même mort et la même espérance.
Cérigo, qu'as-tu fait de Cythère ? Nuit ! deuil !
L'éden s'est éclipsé, laissant à nu l'écueil.

O naufragée, hélas ! c’est donc là que tu tombes !
Les hiboux même ont peur de l’île des colombes.
Ile, ô toi qu’on cherchait, ô toi que nous fuyons,
O spectre des baisers, masure des rayons,
Tu t’appelles oubli ! tu meurs, sombre captive !
Et, tandis qu’abritant quelque yole furtive,
Ton cap, où rayonnaient les temples fabuleux,
Voit passer à son ombre et sur les grands flots bleus
Le pirate qui guette ou le pêcheur d’éponges
Qui rôde, à l’horizon Vénus fuit dans les songes.
. . . . . .

1855

Les Contemplations, Livre V, 20

J’ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline.
Dans l’âpre escarpement qui sur le flot s’incline,
Que l’aigle connaît seul et peut seul approcher,
Paisible, elle croissait aux fentes du rocher.
L’ombre baignait les flancs du morne promontoire ;
Je voyais, comme on dresse au lieu d’une victoire
Un grand arc de triomphe éclatant et vermeil,
A l’endroit où s’était englouti le soleil,
La sombre nuit bâtir un porche de nuées.
Des voiles s’enfuyaient, au loin diminuées ;
Quelques toits, s’éclairant au fond d’un entonnoir,
Semblaient craindre de luire et de se laisser voir.
J’ai cueilli cette fleur pour toi, ma bien-aimée.
Elle est pâle, et n’a pas de corolle embaumée.
Sa racine n’a pris sur la crête des monts
Que l’amère senteur des glauques goëmons ;
Moi, j’ai dit : Pauvre fleur, du haut de cette cime,
Tu devais t’en aller dans cet immense abîme
Où l’algue et le nuage et les voiles s’en vont.
Va mourir sur un cœur, abîme plus profond.
Fane-toi sur ce sein en qui palpite un monde.

Le ciel, qui te créa pour t'effeuiller dans l'onde,
Te fit pour l'océan, je te donne à l'amour. —
Le vent mêlait les flots ; il ne restait du jour
Qu'une vague lueur, lentement effacée.
Oh ! comme j'étais triste au fond de ma pensée,
Tandis que je songeais, et que le gouffre noir
M'entrait dans l'âme avec tous les frissons du soir !

Ile de Serk, août 1855.

Les Contemplations, Livre 24

LES MALHEUREUX

. . . . . .
J'ai souvent, à genoux que je suis sur les tombes,
La grande vision du sort ; et par moment
Le destin m'apparaît, ainsi qu'un firmament
Où l'on verrait, au lieu des étoiles, des âmes.
Tout ce qu'on nomme angoisse, adversité, les flammes,
Les brasiers, les billots, bien souvent tout cela
Dans mon noir crépuscule, enfants, étincela.
J'ai vu, dans cette obscure et morne transparence,
Passer l'homme de Rome et l'homme de Florence,
Caton au manteau blanc, et Dante au fier sourcil,
L'un ayant le poignard au flanc, l'autre l'exil ;
Caton était joyeux et Dante était tranquille.
J'ai vu Jeanne au poteau qu'on brûlait dans la ville,
Et j'ai dit : Jeanne d'Arc, ton noir bûcher fumant
A moins de flamboiement que de rayonnement.
J'ai vu Campanella songer dans la torture,
Et faire à sa pensée une âpre nourriture
Des chevalets, des crocs, des pinces, des réchauds,
Et de l'horreur qui flotte au plafond des cachots.
J'ai vu Thomas Morus, Lavoisier, Loiserolle,
Jane Grey, bouche ouverte ainsi qu'une corolle,
Toi, Charlotte Corday, vous, madame Roland,

Camille Desmoulins, saignant et contemplant,
Robespierre à l’œil froid, Danton aux cris superbes ;
J’ai vu Jean qui parlait au désert, Malesherbes,
Egmont, André Chénier, rêveur des purs sommets,
Et mes yeux resteront éblouis à jamais
Du sourire serein de ces têtes coupées.
Coligny, sous l’éclair farouche des épées.
Resplendissait devant mon regard éperdu.
Livide et radieux, Socrate m’a tendu
Sa coupe en me disant : As-tu soif ? bois la vie.
Huss, me voyant pleurer, m’a dit : Est-ce d’envie ?
Et Thraséas, s’ouvrant les veines dans son bain,
Chantait : — Rome est le fruit du vieux rameau sabin ;
Le soleil est le fruit de ces branches funèbres
Que la nuit sur nous croise et qu’on nomme ténèbres,
Et la joie est le fruit du grand arbre douleur. —
Colomb, l’envahisseur des vagues, l’oiseleur
Du sombre aigle Amérique, et l’homme que Dieu mène,
Celui qui donne un monde et reçoit une chaîne,
Colomb aux fers criait : Tout est bien. En avant !
Saint-Just sanglant m’a dit : Je suis libre et vivant.
Phocion m’a jeté, mourant, cette parole :
— Je crois, et je rends grâce aux dieux ! — Savonarole,
Comme je m’approchais du brasier d’où sa main
Sortait, brûlée et noire et montrant le chemin,
M’a dit, en faisant signe aux flammes de se taire :
— Ne crains pas de mourir. Qu’est-ce que cette terre ?
Est-ce ton corps qui fait ta joie et qui t’est cher ?
La véritable vie est où n’est plus la chair.
Ne crains pas de mourir. Créature plaintive
Ne sens-tu pas en toi comme une aile captive ?
Sous ton crâne, caveau muré, ne sens-tu pas
Comme un ange enfermé qui sanglote tout bas ?
Qui meurt, grandit. Le corps, époux impur de l’âme,
Plein des vils appétits d’où naît le vice infâme,
Pesant, fétide, abject, malade à tous moments,
Branlant sur sa charpente affreuse d’ossements,

Gonflé d'humeurs, couvert d'une peau qui se ride,
Souffrant le froid, le chaud, la faim, la soif aride,
Traîne un ventre hideux, s'assouvit, mange et dort.
Mais il vieillit enfin, et, lorsque vient la mort,
L'âme, vers la lumière éclatante et dorée,
S'envole, de ce monstre horrible délivrée. —

Une nuit que j'avais, devant mes yeux obscurs,
Un fantôme de ville et des spectres de murs,
J'ai, comme au fond d'un rêve où rien n'a plus de forme,
Entendu, près des tours d'un temple au dôme énorme,
Une voix qui sortait de dessous un monceau
De blocs noirs d'où le sang coulait en long ruisseau ;
Cette voix murmurait des chants et des prières.
C'était le lapidé qui bénissait les pierres ;
Étienne le martyr, qui disait : — O mon front,
Rayonne ! Désormais les hommes s'aimeront ;
Jésus règne. O mon Dieu, récompensez les hommes !
Ce sont eux qui nous font les élus que nous sommes.
Joie ! amour ! pierre à pierre, ô Dieu, je vous le dis,
Mes frères m'ont jeté le seuil du paradis !

*

Elle était là debout, la mère douloureuse.
L'obscurité farouche, aveugle, sourde, affreuse,
Pleurait de toutes parts autour du Golgotha.
Christ, le jour devint noir quand on vous en ôta,
Et votre dernier souffle emporta la lumière.
Elle était là debout près du gibet, la mère !
Et je me dis : Voilà la douleur ! et je vins.
—Qu'avez-vous donc, lui dis-je, entre vos doigts divins ? —
Alors, aux pieds du fils saignant du coup de lance,
Elle leva sa droite et l'ouvrit en silence,
Et je vis dans sa main l'étoile du matin.

. . . . . .

Un invisible doigt caressant se promène
Sous chacun des chaînons de la misère humaine.
. . . . . .

*

Aux premiers jours du monde, alors que la nuée,
Surprise, contemplait chaque chose créée,
Alors que sur le globe où le mal avait crû,
Flottait une lueur de l'éden disparu,
Quand tout encor semblait être rempli d'aurore,
Quand sur l'arbre du temps les ans venaient d'éclore,
Sur la terre, où la chair avec l'esprit se fond,
Il se faisait le soir un silence profond,
Et le désert, les bois, l'onde aux vastes rivages,
Et les herbes des champs, et les bêtes sauvages,
Emus, et les rochers, ces ténébreux cachots,
Voyaient, d'un antre obscur couvert d'arbres si hauts
Que nos chênes auprès sembleraient des arbustes,
Sortir deux grands vieillards, nus, sinistres, augustes.
C'étaient Ève aux cheveux blanchis, et son mari,
Le pâle Adam, pensif, par le travail meurtri,
Ayant la vision de Dieu sous sa paupière.
Ils venaient tous les deux s'asseoir sur une pierre,
En présence des monts fauves et soucieux,
Et de l'éternité formidable des cieux.
Leur œil triste rendait la nature farouche ;
Et là, sans qu'il sortît un souffle de leur bouche,
Les mains sur leurs genoux, et se tournant le dos,
Accablés comme ceux qui portent des fardeaux,
Sans autre mouvement de vie extérieure
Que de baisser plus bas la tête d'heure en heure,
Dans une stupeur morne et fatale absorbés,
Froids, livides, hagards, ils regardaient, courbés
Sous l'être illimité sans figure et sans nombre,
L'un, décroître le jour, et l'autre, grandir l'ombre.
Et, tandis que montaient les constellations,

Et que la première onde aux premiers alcyons
Donnait sous l'infini le long baiser nocturne,
Et qu'ainsi que des fleurs tombant à flots d'une urne,
Les astres fourmillants emplissaient le ciel noir,
Ils songeaient, et, rêveurs, sans entendre, sans voir,
Sourds aux rumeurs des mers d'où l'ouragan s'élance,
Toute la nuit, dans l'ombre, ils pleuraient en silence ;
Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,
Le père sur Abel, la mère sur Caïn.

Marine-Terrace, septembre 1855.

Les Contemplations, Livre V, 26

CLAIRE

. . . . . .
Ils sont partis, pareils au bruit qui sort des lyres.
Et nous restons là, seuls, près du gouffre où tout fuit,
Tristes ; et la lueur de leurs charmants sourires
Parfois nous apparaît vaguement dans la nuit.

Car ils sont revenus, et c'est là le mystère ;
Nous entendons quelqu'un flotter, un souffle errer,
Des robes effleurer notre seuil solitaire,
Et cela fait alors que nous pouvons pleurer.

Nous sentons frissonner leurs cheveux dans notre ombre ;
Nous sentons, lorsqu'ayant la lassitude en nous,
Nous nous levons après quelque prière sombre,
Leurs blanches mains toucher doucement nos genoux.

Ils nous disent tout bas de leur voix la plus tendre :
— Mon père, encore un peu ! Ma mère, encore un jour !
M'entends-tu ? Je suis là. Je reste pour t'attendre
Sur l'échelon d'en bas de l'échelle d'amour.

Je t’attends pour pouvoir nous en aller ensemble.
Cette vie est amère, et tu vas en sortir.
Pauvre cœur, ne crains rien, Dieu vit ! la mort rassemble.
Tu redeviendras ange ayant été martyr. —

Oh ! quand donc viendrez-vous ? Vous retrouver, c’est naître
Quand verrons-nous, ainsi qu’un idéal flambeau,
La douce étoile mort, rayonnante, apparaître
A ce noir horizon qu’on nomme le tombeau ?

Quand nous en irons-nous où vous êtes, colombes !
Où sont les enfants morts et les printemps enfuis,
Et tous les chers amours dont nous sommes les tombes,
Et toutes les clartés dont nous sommes les nuits ?
. . . . . .

Décembre 1846.

Les Contemplations, Livre VI, 8

LES MAGES

. . . . . .
Quand les cigognes du Caystre
S’envolent aux souffles des soirs ;
Quand la lune apparaît sinistre
Derrière les grands dômes noirs ;
Quand la trombe aux vagues s’appuie,
Quand l’orage, l’horreur, la pluie,
Que tordent les bises d’hiver,
Répandent avec des huées
Toutes les larmes des nuées
Sur tous les sanglots de la mer.

Quand dans les tombeaux les vents jouent
Avec les os des rois défunts ;
Quand les hautes herbes secouent

Leur chevelure de parfums ;
Quand sur nos deuils et sur nos fêtes
Toutes les cloches des tempêtes
Sonnent au suprême beffroi ;
Quand l'aube étale ses opales
C'est pour ces contemplateurs pâles
Penchés dans l'éternel effroi !
. . . . . .

Janvier 1856.

Les Contemplations, Livre VI, 23

A THÉOPHILE GAUTIER

. . . . . .
Je te salue au seuil sévère du tombeau !
Va chercher le vrai, toi qui sus trouver le beau.
Monte l'âpre escalier. Du haut des sombres marches,
Du noir pont de l'abîme on entrevoit les arches ;
Va ! meurs ! la dernière heure est le dernier degré !
Pars, aigle, tu vas voir des gouffres à ton gré ;
Tu vas voir l'absolu, le réel, le sublime.
Tu vas sentir le vent sinistre de la cime
Et l'éblouissement du prodige éternel.
Ton olympe, tu vas le voir du haut du ciel ;
Tu vas, du haut du vrai, voir l'humaine chimère,
Même celle de Job, même celle d'Homère,
Ame, et du haut de Dieu tu vas voir Jéhovah.
Monte ! esprit ! Grandis, plane, ouvre tes ailes, va !

Lorsqu'un vivant nous quitte, ému, je le contemple ;
Car, entrer dans la mort, c'est entrer dans le temple ;
Et, quand un homme meurt, je vois distinctement
Dans son ascension mon propre avènement.
Ami, je sens du sort la sombre plénitude ;
J'ai commencé la mort par de la solitude ;

Je vois mon profond soir vaguement s'étoiler ;
Voici l'heure où je vais aussi, moi, m'en aller,
Mon fil, trop long, frissonne et touche presque au glaive ;
Le vent qui t'emporta doucement me soulève,
Et je vais suivre ceux qui m'aimaient, moi, banni.
Leur œil fixe m'attire au fond de l'infini.
J'y cours. Ne fermez pas la porte funéraire.

Passons, car c'est la loi ; nul ne peut s'y soustraire ;
Tout penche, et ce grand siècle, avec tous ses rayons,
Entre en cette ombre immense où, pâles, nous fuyons.
Oh ! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !
Les chevaux de la Mort se mettent à hennir
Et sont joyeux, car l'âge éclatant va finir ;
Ce siècle altier, qui sut dompter le vent contraire,
Expire… O Gautier ! toi, leur égal et leur frère,
Tu pars après Dumas, Lamartine et Musset.
L'onde antique est tarie où l'on rajeunissait ;
Comme il n'est plus de Styx, il n'est plus de Jouvence.
Le dur faucheur avec sa large lame avance,
Pensif et pas à pas, vers le reste du blé ;
C'est mon tour ; et la nuit emplit mon œil troublé
Qui, devinant, hélas ! l'avenir des colombes,
Pleure sur des berceaux et sourit à des tombes.

Hauteville-House,
novembre 1872, jour des Morts.

Toute la Lyre, Livre IV, 34

Le vieillard chaque jour dans plus d'ombre s'éveille ;
A chaque aube il est mort un peu plus que la veille.
La vie humaine, ce nœud vil,
Se défait lentement, rongé par l'âme ailée ;
Le sombre oiseau lié veut prendre sa volée
Et casse chaque jour un fil.

O front blanc qu'envahit la grande nuit tombante,
Meurs ! tour à tour ta voix, ta face succombante,
Ton œil où décroît l'horizon
S'éteignent — ce sera mon destin et le vôtre —
Comme on voit se fermer le soir l'une après l'autre
Les fenêtres d'une maison.

1878.

Toute la Lyre, Livre V, 42

LE SACRE DE LA FEMME

. . . . . .
Chair de la femme ! argile idéale ! ô merveille !
O pénétration sublime de l'esprit
Dans le limon que l'Être ineffable pétrit !
Matière où l'âme brille à travers son suaire !
Boue où l'on voit les doigts du divin statuaire !
Fange auguste appelant le baiser et le cœur,
Si sainte, qu'on ne sait, tant l'amour est vainqueur,
Tant l'âme est vers ce lit mystérieux poussée,
Si cette volupté n'est pas une pensée,
Et qu'on ne peut, à l'heure où les sens sont en feu,
Étreindre la beauté sans croire embrasser Dieu !
. . . . . .

La Légende des Siècles

LE SATYRE

PROLOGUE

Un satyre habitait l'Olympe, retiré
Dans le grand bois sauvage au pied du mont sacré ;
Il vivait là, chassant, rêvant, parmi les branches ;

Nuit et jour, poursuivant les vagues formes blanches,
Il tenait à l'affût les douze ou quinze sens
Qu'un faune peut braquer sur les plaisirs passants.
Qu'était-ce que ce faune ? On l'ignorait ; et Flore
Ne le connaissait point, ni Vesper, ni l'Aurore
Qui sait tout, surprenant le regard du réveil.
On avait beau parler à l'églantier vermeil,
Interroger le nid, questionner le souffle,
Personne ne savait le nom de ce maroufle.
Les sorciers dénombraient presque tous les sylvains ;
Les ægipans étant fameux comme les vins,
En voyant la colline on nommait le satyre ;
On connaissait Stulcas, faune de Pallantyre,
Gès, qui le soir riait, sur le Ménale assis,
Bos, l'ægipan de Crète ; on entendait Chrysis,
Sylvain du Ptyx que l'homme appelle Janicule,
Qui jouait de la flûte au fond du crépuscule ;
Anthrops, faune du Pinde, était cité partout ;
Celui-ci, nulle part ; les uns le disaient loup ;
D'autres le disaient dieu, prétendant s'y connaître ;
Mais, en tout cas, qu'il fût tout ce qu'il pouvait être,
C'était un garnement de dieu fort mal famé.

Tout craignait ce Sylvain à toute heure allumé ;
La bacchante elle-même en tremblait ; les napées
S'allaient blottir aux trous des roches escarpées ;
Echo barricadait son antre trop peu sûr ;
Pour ce songeur velu, fait de fange et d'azur,
L'andryade en sa grotte était dans une alcôve ;
De la forêt profonde il était l'amant fauve ;
Sournois, pour se jeter sur elle, il profitait
Du moment où la nymphe, à l'heure où tout se tait,
Éclatante, apparaît dans le miroir des sources ;
Il arrêtait Lycère et Chloé dans leurs courses ;
Il guettait, dans les lacs qu'ombrage le bouleau,
La naïade qu'on voit radieuse sous l'eau
Comme une étoile ayant la forme d'une femme ;

Son œil lascif errait la nuit comme une flamme ;
Il pillait les appâts splendides de l'été ;
Il adorait la fleur, cette naïveté ;
Il couvait d'une tendre et vaste convoitise
Le muguet, le troène embaumé, le cytise,
Et ne s'endormait pas même avec le pavot ;
Ce libertin était à la rose dévot ;
Il était fort infâme au mois de mai ; cet être
Traitait, regardant tout comme par la fenêtre,
Flore de mijaurée et Zéphir de marmot ;
Si l'eau murmurait : J'aime ! il la prenait au mot,
Et saisissait l'Ondée en fuite sous les herbes ;
Ivre de leurs parfums, vautré parmi leurs gerbes,
Il faisait une telle orgie avec les lys,
Les myrtes, les sorbiers de ses baisers pâlis,
Et de telles amours, que, témoin du désordre,
Le chardon, ce jaloux, s'efforçait de le mordre ;
Il s'était si crûment dans les excès plongé
Qu'il était dénoncé par la caille et le geai ;
Son bras, toujours tendu vers quelque blonde tresse,
Traversait l'ombre ; après les mois de sécheresse,
Les rivières, qui n'ont qu'un voile de vapeur,
Allant remplir leur urne à la pluie, avaient peur
De rencontrer sa face effrontée et cornue ;
Un jour, se croyant seule et s'étant mise nue
Pour se baigner au flot d'un ruisseau clair, Psyché
L'aperçut tout à coup dans les feuilles caché,
Et s'enfuit, et s'alla plaindre dans l'empyrée ;
Il avait l'innocence impudique de Rhée ;
Son caprice, à la fois divin et bestial,
Montait jusqu'au rocher sacré de l'idéal,
Car partout où l'oiseau vole, la chèvre y grimpe ;
Ce faune débraillait la forêt de l'Olympe ;
Et, de plus, il était voleur, l'aventurier.

Hercule l'alla prendre au fond de son terrier,
Et l'amena devant Jupiter par l'oreille.

I

LE BLEU

Quand le satyre fut sur la cime vermeille,
Quand il vit l'escalier céleste commençant,
On eût dit qu'il tremblait, tant c'était ravissant !
Et que, rictus ouvert au vent, tête éblouie
A la fois par les yeux, l'odorat et l'ouïe,
Faune ayant de la terre encore à ses sabots,
Il frissonnait devant les cieux sereins et beaux ;
Quoique à peine fût-il au seuil de la caverne
De rayons et d'éclairs que Jupiter gouverne,
Il contemplait l'azur, des pléiades voisin ;
Béant, il regardait passer, comme un essaim
De molles nudités sans fin continuées,
Toutes ces déités que nous nommons nuées.
C'était l'heure où sortaient les chevaux du soleil ;
Le ciel, tout frémissant du glorieux réveil,
Ouvrait les deux battants de sa porte sonore ;
Blancs, ils apparaissaient formidables d'aurore ;
Derrière eux, comme un orbe effrayant, couvert d'yeux,
Eclatait la rondeur du grand char radieux ;
On distinguait le bras du dieu qui les dirige ;
Aquilon achevait d'atteler le quadrige ;
Les quatre ardents chevaux dressaient leur poitrail d'or ;
Faisant leurs premiers pas, ils se cabraient encor
Entre la zone obscure et la zone enflammée ;
De leurs crins, d'où semblait sortir une fumée
De perles, de saphirs, d'onyx, de diamants,
Dispersée et fuyante au fond des éléments,
Les trois premiers, l'œil fier, la narine embrasée,
Secouaient dans le jour des gouttes de rosée ;
Le dernier secouait des astres dans la nuit.
. . . . . .

Au-dessus de l'Olympe éclatant, au delà
Du nouveau ciel qui naît et du vieux qui croula,

Plus loin que les chaos, prodigieux décombres,
Tournait la roue énorme aux douze cages sombres,
Le Zodiaque, ayant autour de ses essieux
Douze spectres tordant leur chaîne dans les cieux ;
Ouverture du puits de l'infini sans borne ;
Cercle horrible où le chien fuit près du capricorne ;
Orbe inouï, mêlant dans l'azur nébuleux
Aux lions constellés les sagittaires bleus.

Jadis, longtemps avant que la lyre thébaine
Ajoutât des clous d'or à sa conque d'ébène,
Ces êtres merveilleux que le Destin conduit,
Étaient tout noirs, ayant pour mère l'âpre Nuit ;
Lorsque le Jour parut, il leur livra bataille ;
Lutte affreuse ! il vainquit ; l'Ombre encore en tressaille ;
De sorte que, percés des flèches d'Apollon,
Tous ces monstres, partout, de la tête au talon,
En souvenir du sombre et lumineux désastre,
Ont maintenant la plaie incurable d'un astre.

. . . . . .
L'humble ægipan, figure à l'ombre habituée,
Alla s'asseoir rêveur derrière une nuée,
Comme si, moins voisin des rois, il était mieux,
Et se mit à chanter un chant mystérieux.

. . . . . .
La flûte que, parmi des mouvements de fièvre,
Il prenait et quittait, importunait sa lèvre ;
Le faune la jeta sur le sacré sommet ;
Sa paupière était close, on eût dit qu'il dormait,
Mais ses cils roux laissaient passer de la lumière.
. . . . . .

« Toute la force obscure et vague de la terre
Est dans la brute, larve auguste et solitaire ;
La sibylle au front gris le sait, et les devins

Le savent, ces rôdeurs des sauvages ravins ;
Et c'est là ce qui fait que la thessalienne
Prend des touffes de poil aux cuisses de l'hyène,
Et qu'Orphée écoutait, hagard, presque jaloux,
Le chant sombre qui sort du hurlement des loups. »

. . . . . .
Tout en parlant ainsi, le satyre devint
Démesuré ; plus grand d'abord que Polyphème,
Puis plus grand que Typhon qui hurle et qui blasphème
Et qui heurte ses poings ainsi que des marteaux,
Puis plus grand que Titan, puis plus grand que l'Athos
L'espace immense entra dans cette forme noire ;
Et, comme le marin voit croître un promontoire,
Les dieux dressés voyaient grandir l'être effrayant ;
Sur son front blêmissait un étrange orient ;
Sa chevelure était une forêt ; des ondes,
Fleuves, lacs, ruisselaient de ses hanches profondes ;
Ses deux cornes semblaient le Caucase et l'Atlas ;
Les foudres l'entouraient avec de sourds éclats ;
Sur ses flancs palpitaient des prés et des campagnes,
Et ses difformités s'étaient faites montagnes ;
Les animaux qu'avaient attirés ses accords,
Daims et tigres, montaient tout le long de son corps ;
Des avrils tout en fleurs verdoyaient sur ses membres ;
Le pli de son aisselle abritait des décembres ;
Et des peuples errants demandaient leur chemin,
Perdus au carrefour des cinq doigts de sa main ;
Des aigles tournoyaient dans sa bouche béante ;
La lyre, devenue en le touchant géante,
Chantait, pleurait, grondait, tonnait, jetait des cris,
Les ouragans étaient dans les sept cordes pris
Comme des moucherons dans de lugubres toiles ;
Sa poitrine terrible était pleine d'étoiles.

Il cria :

« L’avenir, tel que les cieux le font,
C’est l’élargissement dans l’infini sans fond,
C’est l’esprit pénétrant de toutes parts la chose !
On mutile l’effet en limitant la cause ;
Monde, tout le mal vient de la forme des dieux.
On fait du ténébreux avec le radieux :
Pourquoi mettre, au-dessus de l’Être, des fantômes ?
Les clartés, les éthers, ne sont pas des royaumes.
Place au fourmillement éternel des cieux noirs,
Des cieux bleus, des midis, des aurores, des soirs !
Place à l’atome saint, qui brûle ou qui ruisselle !
Place au rayonnement de l’âme universelle !
Un roi c’est de la guerre, un dieu c’est de la nuit.
Liberté, vie et foi, sur le dogme détruit !
Partout une lumière et partout un génie !
Amour ! tout s’entendra, tout étant l’harmonie !
L’azur du ciel sera l’apaisement des loups.
Place à Tout ! Je suis Pan ; Jupiter ! à genoux. »

La Légende des Siècles

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

. . . . . .
Le granit cherche à voir son maître, le rocher
Sent la statue en lui frémir et s’ébaucher,
Le marbre obscur s’émeut dans la nuit infinie
Sous la parenté sombre et sainte du génie,
Et l’albâtre enfoui ne veut plus être noir ;
Le sol tressaille, il sent là-haut l’homme vouloir :
Et voilà que, sous l’œil de ce passant qui crée,
Des sourdes profondeurs de la terre sacrée,
Tout à coup, étageant ses murs, ses escaliers,
Sa façade, et ses rangs d’arches et de piliers,
Fier, blanchissant, cherchant le ciel avec sa cime,
Monte et sort lentement l’édifice sublime,

Composé de la terre et de l'homme, unissant
Ce que dans sa racine a le chêne puissant
Et ce que rêve Euclide aidé de Praxitèle,
Mêlant l'éternel bloc à l'idée immortelle !

Mon frontispice appuie au calme entablement
Ses deux plans lumineux inclinés mollement,
Si doux qu'il semble fait pour coucher des déesses ;
Parfois, comme un sein nu sous l'or des blondes tresses,
Je me cache parmi les nuages d'azur ;
Trois sculpteurs sur ma frise, un volsque, Albus d'Anxur,
Un mède, Ajax de Suze, un grec, Phtos de Mégare,
Ont ciselé les monts où la meute s'égare,
Et la pudeur sauvage, et les dieux de la paix,
Des Triptolèmes nus parmi les blés épais,
Et des Cérès foulant sous leurs pieds des Bellones ;
Cent vingt-sept rois ont fait mes cent vingt-sept colonnes ;
Je suis l'art radieux, saint, jamais abattu ;
Ma symétrie auguste est sœur de la vertu ;
Mon resplendissement couvre toute la Grèce ;
Le rocher qui me porte est rempli d'allégresse,
Et la ville à mes pieds adore avec ferveur.
Sparte a reçu sa loi de Lycurgue rêveur,
Mantinée a reçu sa loi de Nicodore,
Athènes, qu'un reflet de divinité dore
De Solon, grand pasteur des hommes convaincus,
La Crète de Minos, Locre de Séleucus,
Moi, le temple, je suis législateur d'Ephèse ;
Le peuple en me voyant comprend l'ordre et s'apaise
Mes degrés sont les mots d'un code, mon fronton
Pense comme Thalès, parle comme Platon,
Mon portique serein, pour l'âme qui sait lire,
A la vibration pensive d'une lyre,
Mon péristyle semble un précepte des cieux ;
Toute loi vraie étant un rythme harmonieux,
Nul homme ne me voit sans qu'un dieu l'avertisse ;
Mon austère équilibre enseigne la justice ;

Je suis la vérité bâtie en marbre blanc,
. . . . . .

Mon fronton n'a pas plus la crainte du hibou
Que Calliope n'a la crainte de Minerve.
Tous ceux que Sybaris voluptueuse énerve
N'ont qu'à franchir mon seuil d'austérité vêtu
Pour renaître, étonnés, à la forte vertu.
Sous ma crypte on entend chuchoter la sibylle ;
Parfois, troublé soudain dans sa brume immobile,
Le plafond, où des mots de l'ombre sont écrits,
Tremble à l'explosion tragique de ses cris ;
Sur ma paroi secrète et terrible, l'augure
Du souriant Olympe entrevoit la figure,
Et voit des mouvements confus et radieux
De visages qui sont les visages des dieux ;
De vagues aboiements sous ma voûte se mêlent ;
Et des voix de passants invisibles s'appellent ;
Et le prêtre, épiant mon redoutable mur,
Croit par moments qu'au fond du sanctuaire obscur,
Assise près d'un chien qui sous ses pieds se couche,
La grande chasseresse, éclatante et farouche,
Songe, ayant dans les yeux la lueur des forêts.
O temps, je te défie. Est-ce que tu pourrais
Quelque chose sur moi, l'édifice suprême ?
Un siècle sur un siècle accroît mon diadème ;
J'entends autour de moi les peuples s'écrier :
Tu nous fais admirer et tu nous fais prier ;
Nos fils t'adoreront comme nous t'adorâmes,
Chef-d'œuvre pour les yeux et temple pour les âmes !

La Légende des Siècles

BOOZ ENDORMI

. . . . . .

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une Moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lis sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

La Légende des Siècles

L'EXPIATION

I

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre,
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sous le ciel noir.
La solitude, vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul ;
Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
— Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
Deux ennemis ! le czar, le nord. Le nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.

On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chutes d'Annibal ! lendemains d'Attila !
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières,
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney, que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !
Ces fantômes prenaient leur fusil, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la neige semées :
— Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées ? —
Alors il s'entendit appeler par son nom
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non.

II

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! — C'était Blücher.
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés,
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;
Gouffre où les régiments comme des pans de murs
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée.
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde ! — cria-t-il.
Et, lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,

Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : vive l'empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut !
Sauve qui peut ! — affront ! horreur ! — toutes les bouches
Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient ! — En un clin d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,

S’évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas, où l’on rêve aujourd’hui,
Vit fuir ceux devant qui l’univers avait fui !
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d’avoir vu la fuite des géants !
. . . . . .

Les Châtiments, Livre V, 13

LE CHEVAL

Je l’avais saisi par la bride ;
Je tirais, les poings dans les nœuds,
Ayant dans les sourcils la ride
De cet effort vertigineux.

C’était le grand cheval de gloire,
Né de la mer comme Astarté,
A qui l’aurore donne à boire
Dans les urnes de la clarté ;

L’alérion aux bonds sublimes,
Qui se cabre, immense, indompté,
Plein du hennissement des cimes,
Dans la bleue immortalité.
. . . . . .

Chansons des Rues et des Bois

II

Orphée, au bois de Caystre,
Écoutait, quand l’astre luit,
Le rire obscur et sinistre

Des inconnus de la nuit.

Phtas, la sibylle thébaine,
Voyait près de Phygalé
Danser des formes d'ébène
Sur l'horizon étoilé.

Eschyle errait à la brune
En Sicile, et s'enivrait
Des flûtes du clair de lune
Qu'on entend dans la forêt.

. . . . . .
O feuillage, tu m'attires ;
Un Dieu t'habite ; et je crois
Que la danse des satyres
Tourne encore au fond des bois.

Chansons des Rues et des Bois, Livre I, 2

L'homme étant la souris dont le diable est le chat,
On appelle ceci Rédemption, Rachat,
Salut du monde ; et, Christ est mort, donc l'homme est libre
Et tout est désormais fondé sur l'équilibre
D'un vol de pomme avec l'assassinat de Dieu ;
Soit. Mais ne rions plus quand Thor, à coups d'épieu,
Cherche à tuer Matchi, le grand tigre invisible ;
Ni quand l'archer Zuvoch prend l'astre Aleph pour cible ;
Ne raillons plus Horus qui trompe Hermès l'expert ;
Ni Sog qui joue aux dés la lune et qui la perd ;
Ni la tortue ayant sur son écaille ronde
Huit grands éléphants blancs qui soutiennent le monde ;
Ne raillons plus ces dieux étranges de Délos,
Ailés, palmés, sachant les noms de tous les flots,
Dont la nuit on voyait confusément les trônes
Luire aux pâles sommets des monts Acrocéraunes ;

Et cessons de hausser les épaules devant
Les hottentots prenant dans leurs poings noirs le vent,
Devant les grecs faisant, dans un luncheon nocturne,
Manger ses petits fils au grand-père Saturne,
Et ne bafouons plus le nègre et son tabou,
Ni ce temple meublé d'idoles en bambou
Où les sauvages vont avec les sauvagesses.

O religions, dieux, certitudes, sagesses !

Religions et Religion, VIII

L'ANGE

. . . . . .
Fouille l'air, l'onde, l'herbe ; écoute l'affreux bruit
Des broussailles, le cri des Alpes dans la nuit,
Le hurlement sans nom des jungles tropicales ;
Quelle vaste douleur ! Les hyènes bancales
Rôdent ; sur la perdrix le milan tombe à pic ;
La martre infâme mord le flanc du porc-épic ;
La chèvre, les deux pieds de devant dans la haie,
Voit la couleuvre et bêle avec terreur, l'orfraie
S'agite dans l'effroi du problème inconnu ;
Sur le crâne pelé du mont sinistre et nu
Le trou de l'aigle est plein de carnage et de fiente ;
La chouette, en qui vit la nuit terrifiante,
Tout en broyant du bec l'oiseau qu'elle surprit,
Songe ; le vautour blanc lui prend sa proie, et rit ;
L'éléphant marche avec un fracas d'épouvante ;
L'affreux jararrara, comme une onde vivante,
Autour des hauts bambous et des joncs tortueux
Se roule et les roseaux deviennent monstrueux ;
Le museau de la fouine au poulailler se plonge ;
Sur la biche aux yeux bleus le léopard s'allonge ;
Le bison sur son dos emporte le conquard

Qui lui suce le sang pendant qu'il fuit hagard ;
La baudroie erre et semble un monstre chimérique ;
Quand le grand-duc cornu dans les bois d'Amérique
Plane, l'essaim fuyard des ramiers prend son vol.
Vois. L'oblique hibou guette le rossignol.
Le loup montre sa gueule, et l'homme son visage,
Le désert frémit. Vois, les pigeons de passage
Qui vont, pillant le houx et le genévrier,
L'ours qui sort de son antre au mois de février,
Le phoque au poil luisant qui semble frotté d'huile,
Tout le fourmillement des brutes, le reptile,
Le nid, le scorpion tapis dans les lieux frais,
Le renard, le puma, ce grand chat des forêts
Qui fait en miaulant le bruit d'un bœuf qui gronde,
Le lynx, l'impur condor à la prunelle ronde,
Brigands que la nuit cache en son vaste recel,
Le jaguar à l'affût près des sources de sel,
Les files de chameaux des horizons arabes,
L'ibis mangeur de vers, le rat mangeur de crabes,
Les musquas rongeurs, pris au fond des lacs vitreux
Par la glace, et, l'hiver, se dévorant entre eux,
Et les boas nageurs et les boas énygres,
Et tous les crânes plats des serpents et des tigres,
Le mulot, la bigaille, et, sortant du ruisseau,
L'horrible caïman à tête de pourceau,
Méduse, cachalot, orphe, requin, marbrée,
Baleine à la mâchoire infecte et délabrée,
Mouches s'engloutissant au gouffre engoulevent,
L'unau, le fourmilier traître, lent et bavant,
L'once au jurement fauve, aux moustaches roidies,
Bêtes de l'ombre errant comme des Canidies,
Tout souffre ; grand, petit, le hardi, le prudent,
Tout rencontre un chasseur, une griffe, une dent !
Une sorte d'horreur implacable enveloppe
L'aigle et le colibri, le tigre et l'antilope.
L'eau noire fait songer le grave pélican.
Partout la gueule s'ouvre à côté du volcan ;

Partout les bois ont peur, partout la bête tremble
D'un frisson de colère ou d'épouvante ; il semble
A celui qui ne voit l'être que d'un côté
Qu'une haine inouïe emplit l'immensité.
. . . . . .

Dieu, Livre II, 7

LE CANTIQUE DE BETHPHAGÉ

. . . . . .
Par l'ouverture de ma porte
Mon bien-aimé passa sa main,
Et je me réveillai, de sorte
Que nous nous marions demain.
Mon bien-aimé passa sa main
Par l'ouverture de ma porte.

De la montagne de l'encens
A la colline de la myrrhe,
C'est lui que souhaitent mes sens,
Et c'est lui que mon âme admire
De la colline de la myrrhe
A la montagne de l'encens.

Je ne sais comment le lui dire,
J'ai dépouillé mes vêtements ;
Dites-le lui, cieux ! il soupire,
Et moi je brûle, ô firmaments !
J'ai dépouillé mes vêtements ;
Je ne sais comment le lui dire.
. . . . . .

La fin de Satan, Livre II

Pygmalion s'éprend de sa pâle statue ;
L'horrible amour du spectre et du marbre le tue ;
L'aigle que fait Dédale et qu'il livre aux éclairs
Lui prend son cœur et jette Icare aux sombres mers ;
Un lion est créé par Barjesus, et l'ombre
Fait dévorer au fond de sa caverne sombre
Le père monstrueux par le monstrueux fils ;
Car l'être universel punit de tels défis ;
Le chaos venge l'ordre ; et la nature insurge
Le miracle indigné contre le thaumaturge.
. . . . . .

Reliquat de *Dieu*

. . . . . .
Quand les nuages lourds et noirs où les tempêtes
Enfoncent les éclairs comme des éperons,
Quand les farouches vents, embouchant leurs clairons,
Des porches inconnus sortent le soir en foule,
Quand une telle foudre en leurs rangs brille et roule,
Que ce tas de dragons et d'hydres par moment
A l'air de se mouvoir dans un embrasement,
Et qu'il semble qu'un feu prodigieux allume
Leurs crinières de pluie et leurs croupes de brume,
Quand ils planent hagards, hennissant à grand bruit,
Qui donc pousse, à travers le combat de la nuit,
Cette cavalerie ailée et formidable ?
. . . . . .

Reliquat de *Dieu*

PAROLES DE L'ARCHANGE

. . . . . .

« Une étoile est un astre entouré d'autres astres,
Terres, lunes, Vénus, Saturnes, Jupiters ;
Tout cela tourne au fond des sublimes éthers ;
Et ces mondes portés par rien jamais ne croulent ;
Et la rapidité des planètes qui roulent
Dans l'empyrée autour de leur centre vermeil,
Est telle que, pour Dieu rêveur, chaque soleil
Semble avoir des colliers de perles lumineuses.
. . . . . .

Reliquat de *Dieu*

L'ENFER

. . . . . .
On entend rugir des étables
Pleines de monstres dont l'œil luit,
Et dans ces gouffres redoutables,
Des naufragés épouvantables
Mordent des barques dans la nuit.
. . . . . .

Reliquat de *Dieu*

AUGUSTE BARBIER

1805-1882

AUGUSTE BARBIER

LA CURÉE

III

C’est que la Liberté n’est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain.
Une femme qu’un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin :
C’est une forte femme aux puissantes mamelles,
A la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
A l’odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds ;
Qui ne prend ses amours que dans la populace ;
Qui ne prête son large flanc
Qu’à des gens forts comme elle, et qui veut qu’on l’embrasse
Avec des bras rouges de sang.

IV

C’est la vierge fougueuse, enfant de la Bastille,
Qui jadis, lorsqu’elle apparut
Avec son air hardi, ses allures de fille,
Cinq ans mit tout le peuple en rut ;
Qui, plus tard, entonnant une marche guerrière,
Lasse de ses premiers amants,

Jeta là son bonnet, et devint vivandière
D’un capitaine de vingt ans :
C’est cette femme, enfin, qui, toujours belle et nue,
Avec l’écharpe aux trois couleurs
Dans nos murs mitraillés tout à coup reparue,
Vient de sécher nos yeux en pleurs,
De remettre en trois jours une haute couronne
Aux mains des Français soulevés,
D’écraser une armée et de broyer un trône
Avec quelques tas de pavés.
. . . . . .

VI

Ainsi, quand désertant sa bauge solitaire,
Le sanglier, frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre
Et sous le soleil qui le mord ;
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens,
Toute la meute, alors, comme une vague immense,
Bondit ; alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie, et prépare d’avance
Ses larges crocs pour le festin ;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons ;
Chiens courants et limiers, et dogues, et molosses,
Tout s’élance, et tout crie : Allons !
Quand le sanglier tombe et roule sur l’arène,
Allons, allons ! les chiens sont rois !
Le cadavre est à nous ; payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois.
Allons ! nous n’avons plus de valet qui nous fouaille
Et qui se pende à notre cou :
Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille, .

Et gorgeons-nous tout notre soûl !
Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
Fouillent ses flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau ;
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi-rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé,
Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,
Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
« Voici ma part de royauté ! »

Août 1830.

L'IDOLE

III

O corse à cheveux plats ! que ta France était belle
Au grand soleil de messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encore du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.

Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Dompteur audacieux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors tu lui donnas la terre
Et des combats pour passe-temps :
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide.
Broya les générations ;
Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations ;
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain ;
Les jarrets épuisés, haletante, sans force
Et fléchissant à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents ;
Elle se releva : mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins.
. . . . . .

LE CAMPO SANTO

. . . . . .

Heureux, oh ! bien heureux qui, dans un jour d'ivresse,
A pu faire au Seigneur le don de sa jeunesse,
Et qui, prenant la foi comme un bâton noueux,
A gravi loin du monde un sentier montueux !
Heureux l'homme isolé qui met toute sa gloire
Au bonheur ineffable, au seul bonheur de croire,
Et qui, tout jeune encor, s'est crevé les deux yeux,
Afin d'avoir toujours à désirer les cieux !
Heureux seul le croyant, car il a l'âme pure,
Il comprend sans effort la mystique nature ;
Il a, sans la chercher, la parfaite beauté,
Et les trésors divins de la sérénité.
Puis il voit devant lui sa vie immense et pleine
Comme un pieux soupir s'écouler d'une haleine ;
Et lorsque sur son front la Mort pose ses doigts,
Les anges près de lui descendent à la fois ;
Au sortir de sa bouche ils recueillent son âme,
Et, croisant par-dessus leurs deux ailes de flamme,
L'emportent toute blanche au céleste séjour,
Comme un petit enfant qui meurt sitôt le jour.

. . . . . .

GÉRARD DE NERVAL

1808-1855

GÉRARD DE NERVAL

DAPHNÉ

Jam redit et virgo...

La connais-tu, Daphné, cette ancienne romance,
Au pied du sycomore, ou sous les lauriers blancs,
Sous l'olivier, le myrte, ou les saules tremblants,
Cette chanson d'amour, qui toujours recommence ?

Reconnais-tu le Temple au péristyle immense,
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents,
Et la grotte, fatale aux hôtes imprudents,
Où du dragon vaincu dort l'antique semence ?...

Ils reviendront, ces Dieux, que tu pleures toujours,
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours,
La terre a tressailli d'un souffle prophétique :

Cependant la sibylle, au visage latin,
Est endormie encor sous l'arc de Constantin...
Et rien n'a dérangé le sévère Portique.

Les Chimères

EL DESDICHADO

Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :

Ma seule *étoile* est morte, — et mon luth constellé
Porte le *soleil noir* de la *Mélancolie.*

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La *fleur* qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus, Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Les Chimères

ALFRED DE MUSSET

1810-1857

ALFRED DE MUSSET

ROLLA

I

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux,
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?
Regrettez-vous le temps où les Nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les Faunes indolents couchés dans les roseaux ;
Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse ;
Où du nord au midi, sur la création,
Hercule promenait l'éternelle justice,
Sous son manteau sanglant taillé dans un lion ;
Où les Sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,
Avec les rameaux verts se balançaient au vent,
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant ;
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines ;
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui ;
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée ;
Où tout était heureux excepté Prométhée,
Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui ?

. . . . . .

Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau ;

Où le vieil univers fendit avec Lazare
De son front rajeuni la pierre du tombeau ?
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté ;
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité ;
Où, sous la main du Christ, tout venait de renaître ;
Où le palais du prince et la maison du prêtre,
Portant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux ;
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre
S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés ;
Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire ;
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait ;
Où la Vie était jeune, — où la Mort espérait ?

O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants ;
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
Je ne crois pas, ô Christ ! à ta parole sainte :
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
. . . . . .

II

. . . . . .
Lorsque dans le désert la cavale sauvage,

Après trois jours de marche, attend un jour d'orage
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux,
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux ;
Elle cherche son puits dans le désert immense,
Le soleil l'a séché ; sur le rocher brûlant,
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir ; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré ;
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front,
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.
. . . . . .

Poésies Nouvelles

LETTRE A M. DE LAMARTINE

. . . . . .
Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière.
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert ;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,

Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux ;
Mais maintenant, au loin, tout est silencieux.
Le misérable écoute et comprend sa ruine.
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine ;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée ;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée.
Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

. . . . . .
Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre, et qui te fait gémir ?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme :
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore ;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier ; laisse venir l'aurore :
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière,
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,

Mais non pas ton amour, si ton amour t’est chère :
Ton âme est immortelle et va s’en souvenir.

Poésies Nouvelles

A LA MALIBRAN

. . . . . .
O Maria-Felicia ! le peintre et le poète
Laissent, en expirant, d’immortels héritiers ;
Jamais l’affreuse nuit ne les prend tout entiers.
A défaut d’action, leur grande âme inquiète
De la mort et du temps entreprend la conquête,
Et, frappés dans la lutte, ils tombent en guerriers.

Celui-là sur l’airain a gravé sa pensée ;
Dans un rythme doré l’autre l’a cadencée ;
Du moment qu’on l’écoute, on lui devient ami.
Sur sa toile, en mourant, Raphaël l’a laissée ;
Et, pour que le néant ne touche point à lui,
C’est assez d’un enfant sur sa mère endormi.

Comme dans une lampe une flamme fidèle,
Au fond du Parthénon le marbre inhabité
Garde de Phidias la mémoire éternelle,
Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,
Sourit encor, debout dans sa divinité,
Aux siècles impuissants qu’a vaincus sa beauté.
. . . . . .

Poésies Nouvelles

A LA MI-CARÊME

I

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore ;
Sur les flancs des coteaux déjà court le gazon.
Cependant du plaisir la frileuse saison
Sous ses grelots légers rit et voltige encore,
Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,
Le Printemps inquiet paraît à l'horizon.

II

Du pauvre mois de mars il ne faut pas médire,
Bien que le laboureur le craigne justement ;
L'univers y renaît ; il est vrai que le vent,
La pluie et le soleil s'y disputent l'empire.
Qu'y faire ? Au temps des fleurs, le monde est un enfant ;
C'eâ sa première larme et son premier sourire.

III

C'est dans le mois de mars que tente de s'ouvrir
L'anémone sauvage aux corolles tremblantes.
Les femmes et les fleurs appellent le zéphyr ;
Et du fond des boudoirs les belles indolentes,
Balançant mollement leurs tailles nonchalantes,
Sous les vieux marronniers commencent à venir.

IV

C'est alors que les bals, plus joyeux et plus rares,
Prolongent plus longtemps leurs dernières fanfares ;
A ce bruit qui nous quitte, on court avec ardeur,
La valseuse se livre avec plus de langueur ;
Les yeux sont plus hardis, les lèvres moins avares,
La lassitude enivre, et l'amour vient au cœur.

V

S'il est vrai qu'ici-bas l'adieu de ce qu'on aime
Soit un si doux chagrin qu'on en voudrait mourir,
C'est dans le mois de mars, c'est à la mi-carême
Qu'au sortir d'un souper un enfant du plaisir
Sur la valse et l'amour devrait faire un poème.
Et saluer gaîment ses dieux prêts à partir.

VI

Mais qui saura chanter tes pas pleins d'harmonie,
Et tes secrets divins, du vulgaire ignorés,
Belle Nymphe allemande aux brodequins dorés ?
O Muse de la valse ! ô fleur de poésie !
Où sont, de notre temps, les buveurs d'ambroisie
Dignes de s'étourdir dans tes bras adorés ?

VII

Quand, sur le Cithéron, la Bacchanale antique
Des filles de Cadmus dénouait les cheveux,
On laissait la beauté danser devant les dieux ;
Et si quelque profane, au son de la musique,
S'élançait dans les chœurs, la prêtresse impudique
De son thyrse de fer frappait l'audacieux.
. . . . . .

Poésies Nouvelles

IMPROMPTU

EN RÉPONSE A CETTE QUESTION :
QU'EST-CE QUE LA POÉSIE ?

Chasser tout souvenir et fixer la pensée,
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant ;

Éterniser peut-être un rêve d’un instant ;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie ;
Écoûter dans son cœur l’écho de son génie ;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard ;
D’un sourire, d’un mot, d’un soupir, d’un regard
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme ;
        Faire une perle d’une larme :
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie, et son ambition.

Poésies Nouvelles

CHANSON DE FORTUNIO

Si vous croyez que je vais dire
            Qui j’ose aimer,
Je ne saurais, pour un empire,
            Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
            Si vous voulez,
Que je l’adore et qu’elle est blonde
            Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie
            Veut m’ordonner,
Et je puis, s’il lui faut ma vie,
            La lui donner.

Du mal qu’une amour ignorée
            Nous fait souffrir,
J’en porte l’âme déchirée
            Jusqu’à mourir.

Mais j’aime trop pour que je die
            Qui j’ose aimer,

Et je veux mourir pour ma mie
Sans la nommer.

1836.

Poésies Nouvelles

THÉOPHILE GAUTIER

1811-1872

THÉOPHILE GAUTIER

AFFINITÉS SECRÈTES

Madrigal panthéiste

Dans le fronton d’un temple antique,
Deux blocs de marbre ont, trois mille ans,
Sur le fond bleu du ciel attique,
Juxtaposé leurs rêves blancs ;

Dans la même nacre figées,
Larmes des flots pleurant Vénus,
Deux perles au gouffre plongées
Se sont dit des mots inconnus ;

Au frais Généralife écloses,
Sous le jet d’eau toujours en pleurs,
Du temps de Boabdil, deux roses
Ensemble ont fait jaser leurs fleurs ;

Sur les coupoles de Venise
Deux ramiers blancs aux pieds rosés,
Au nid où l’amour s’éternise
Un soir de mai se sont posés.

Marbre, perle, rose, colombe,
Tout se dissout, tout se détruit ;
La perle fond, le marbre tombe,
La fleur se fane et l’oiseau fuit.

En se quittant, chaque parcelle
S’en va dans le creuset profond
Grossir la pâte universelle
Faite des formes que Dieu fond.

Par de lentes métamorphoses,
Les marbres blancs en blanches chairs,
Les fleurs roses en lèvres roses
Se refont dans des corps divers.

Les ramiers de nouveau roucoulent
Au cœur de deux jeunes amants,
Et les perles en dents se moulent
Pour l’écrin des rires charmants.

De là naissent ces sympathies
Aux impérieuses douceurs,
Par qui les âmes averties
Partout se reconnaissent sœurs.

Docile à l’appel d’un arôme,
D’un rayon ou d’une couleur,
L’atome vole vers l’atome
Comme l’abeille vers la fleur.

L’on se souvient des rêveries
Sur le fronton ou dans la mer,
Des conversations fleuries
Près de la fontaine au flot clair,

Des baisers et des frissons d’ailes
Sur les dômes aux boules d’or,
Et les molécules fidèles
Se cherchent et s’aiment encor.

L’amour oublié se réveille,
Le passé vaguement renaît,

La fleur sur la bouche vermeille
Se respire et se reconnaît.

Dans la nacre où le rire brille,
La perle revoit sa blancheur ;
Sur une peau de jeune fille,
Le marbre ému sent sa fraîcheur.

Le ramier trouve une voix douce,
Echo de son gémissement,
Toute résiStence s'émousse
Et l'inconnu devient l'amant.

Vous devant qui je brûle et tremble,
Quel flot, quel fronton, quel rosier,
Quel dôme nous connut ensemble,
Perle ou marbre, fleur ou ramier ?

Émaux et Cameés

BUCHERS ET TOMBEAUX

Le squelette était invisible
Au temps heureux de l'art païen ;
L'homme, sous la forme sensible,
Content du beau, ne cherchait rien.

Pas de cadavre sous la tombe,
Spectre hideux de l'être cher,
Comme d'un vêtement qui tombe
Se déshabillant de sa chair,

Et, quand la pierre se lézarde,
Parmi les épouvantements,
Montrant à l'œil qui s'y hasarde
Line armature d'ossements ;

Mais au feu du bûcher ravie
Une pincée entre les doigts,
Résidu léger de la vie,
Qu’enserrait l’urne aux flancs étroits

Ce que le papillon de l’âme
Laisse de poussière après lui,
Et ce qui reste de la flamme
Sur le trépied, quand elle a lui !

Entre les fleurs et les acanthes,
Dans le marbre joyeusement,
Amours, ægipans et bacchantes
Dansaient autour du monument ;

Tout au plus un petit génie
Du pied éteignait un flambeau ;
Et l’art versait son harmonie
Sur la tristesse du tombeau.

Les tombes étaient attrayantes ;
Comme on fait d’un enfant qui dort,
D’images douces et riantes
La vie enveloppait la mort ;

La Mort dissimulait sa face
Aux trous profonds, au nez camard,
Dont la hideur railleuse efface
Les chimères du cauchemar.

Le monstre, sous la chair splendide
Cachait son fantôme inconnu,
Et l’œil de la vierge candide
Allait au bel éphèbe nu.

Seulement pour pousser à boire,
Au banquet de Trimalcion,

Une larve, joujou d'ivoire,
Faisait son apparition ;

Des dieux que l'art toujours révère
Trônaient au ciel marmoréen ;
Mais l'Olympe cède au Calvaire,
Jupiter au Nazaréen ;

Une voix dit : Pan est mort ! — L'ombre
S'étend. — Comme sur un drap noir,
Sur la tristesse immense et sombre
Le blanc squelette se fait voir ;

Il signe des pierres funèbres
De son paraphe de fémurs,
Pend son chapelet de vertèbres
Dans les charniers, le long des murs ;

Des cercueils lève le couvercle
Avec ses bras aux os pointus ;
Dessine ses côtes en cercle
Et rit de son large rictus ;

Il pousse à la danse macabre,
L'empereur, le pape et le roi,
Et de son cheval qui se cabre
Jette bas le preux plein d'effroi ;

Il entre chez la courtisane
Et fait des mines au miroir,
Du malade il boit la tisane,
De l'avare ouvre le tiroir ;

Piquant l'attelage qui rue
Avec un os pour aiguillon,
Du laboureur à la charrue
Termine en fosse le sillon ;

Et, parmi la foule priée,
Hôte inattendu, sous le banc,
Vole à la pâle mariée
Sa jarretière de ruban.

A chaque pas grossit la bande
Le jeune au vieux donne la main ;
L'irrésistible sarabande
Met en branle le genre humain.

Le spectre en tête se déhanche,
Dansant et jouant du rebec,
Et sur fond noir, en couleur blanche,
Holbein l'esquisse d'un trait sec.

Quand le siècle devient frivole
Il suit la mode, en tonnelet
Retrousse son linceul et vole
Comme un Cupidon de ballet,

Au tombeau-sofa des marquises
Qui reposent, lasses d'amour,
En des attitudes exquises,
Dans les chapelles Pompadour.

Mais voile-toi, masque sans joues,
Comédien que le ver mord,
Depuis assez longtemps tu joues
Le mélodrame de la Mort.

Reviens, reviens, bel art antique,
De ton paros étincelant
Couvrir ce squelette gothique ;
Dévore-le, bûcher brûlant !

Si nous sommes une statue
Sculptée à l'image de Dieu,

Quand cette image est abattue,
Jetons-en les débris au feu.

Toi, forme immortelle, remonte
Dans la flamme aux sources du beau,
Sans que ton argile ait la honte
Et les misères du tombeau !

Émaux et Camées

A ZURBARAN

Moines de Zurbaran, blancs chartreux qui, dans l'ombre.
Glissez silencieux sur les dalles des morts,
Murmurant des *Pater* et des *Ave* sans nombre,

Quel crime expiez-vous par de si grands remords ?
Fantômes tonsurés, bourreaux à face blême,
Pour le traiter ainsi, qu'a donc fait votre corps ?

Votre corps, modelé par le doigt de Dieu même,
Que Jésus-Christ, son fils, a daigné revêtir,
Vous n'avez pas le droit de lui dire : Anathème !

Je conçois les tourments et la foi du martyr,
Les jets de plomb fondu, les bains de poix liquide,
La gueule des lions prête à vous engloutir,

Sur un rouet de fer les boyaux qu'on dévide,
Toutes les cruautés des empereurs romains ;
Mais je ne comprends pas ce morne suicide !

Pourquoi donc, chaque nuit, pour vous seuls inhumains,
Déchirer votre épaule à coups de discipline,
Jusqu'à ce que le sang ruisselle sur vos reins ?

Pourquoi ceindre toujours la couronne d'épine,
Que Jésus sur son front ne mit que pour mourir,
Et frapper à plein poing votre maigre poitrine ?

Croyez-vous donc que Dieu s'amuse à voir souffrir ;
Et que ce meurtre lent, cette froide agonie,
Fasse pour vous le ciel plus facile à s'ouvrir ?
. . . . . .

MADAME ACKERMANN

1813-1890

Les extraits de Louise Ackermann qui suivent sont reproduits avec l'autorisation de la Librairie Alphonse Lemerre

MADAME ACKERMANN

L’AMOUR ET LA MORT

III

Eternité de l’homme, illusion ! chimère !
Mensonge de l’amour et de l’orgueil humain.
Il n’a point eu d’hier, ce fantôme éphémère,
Il lui faut un demain !

Pour cet éclair de vie et pour cette étincelle
Qui brûle une minute en vos cœurs étonnés,
Vous oubliez soudain la fange maternelle
Et vos destins bornés.

Vous échapperiez donc, ô rêveurs téméraires !
Seuls au pouvoir fatal qui détruit en créant ?
Quittez un tel espoir ; tous les limons sont frères
En face du néant.

Vous dites à la Nuit qui passe dans ses voiles :
J’aime et j’espère voir expirer tes flambeaux.
La Nuit ne répond rien, mais demain ses étoiles
Luiront sur vos tombeaux.

Vous croyez que l’Amour dont l’âpre feu vous presse
A réservé pour vous sa flamme et ses rayons ;
La fleur que vous brisez soupire avec ivresse :
Nous aussi nous aimons.

Heureux, vous aspirez la grande âme invisible
Qui remplit tout, les bois, les champs de ses ardeurs ;
La Nature sourit, mais elle est insensible ;
Que lui font vos bonheurs ?

Elle n'a qu'un désir, la marâtre immortelle,
C'est d'enfanter toujours, sans fin, sans trêve, encor.
Mère avide, elle a pris l'éternité pour elle,
Et vous laisse la mort.

Toute sa prévoyance est pour ce qui va naître ;
Le reste est confondu dans un suprême oubli.
Vous, vous avez aimé, vous pouvez disparaître :
Son vœu s'est accompli.

Quand un souffle d'amour traverse vos poitrines,
Sur des flots de bonheur vous tenant suspendus,
Aux pieds de la Beauté lorsque des mains divines
Vous jettent éperdus,

Quand, pressant sur ce cœur qui va bientôt s'éteindre
Un autre objet souffrant, forme vaine ici-bas,
Il vous semble, mortels, que vous allez étreindre
L'Infini dans vos bras,

Ces délires sacrés, ces désirs sans mesure
Déchaînés dans vos flancs comme d'ardents essaims,
Ces transports, c'est déjà l'Humanité future
Qui s'agite en vos seins.

Elle se dissoudra, cette argile légère
Qu'ont émue un instant la joie et la douleur ;
Les vents vont disperser cette noble poussière
Qui fut jadis un cœur.

Mais d'autres cœurs naîtront qui renoûront la trame
De vos espoirs brisés, de vos amours éteints,

Perpétuant vos pleurs, vos rêves, votre flamme
Dans les âges lointains.

Tous les êtres, formant une chaîne éternelle,
Se passent, en courant, le flambeau de l'Amour.
Chacun rapidement prend la torche immortelle,
Et la rend à son tour.

Aveuglés par l'éclat de sa lumière errante,
Vous jurez, dans la nuit où le sort vous plongea,
De la tenir toujours ; à votre main mourante
Elle échappe déjà.

Du moins vous aurez vu luire un éclair sublime ;
Il aura sillonné votre vie un moment ;
En tombant vous pourrez emporter dans l'abîme
Votre éblouissement.

Et quand il régnerait au fond du ciel paisible
Un être sans pitié qui contemplât souffrir,
Si son œil éternel considère, impassible
Le naître et le mourir,

Sur le bord de la tombe, et sous ce regard même,
Qu'un mouvement d'amour soit encor votre adieu,
Oui, faites voir combien l'homme est grand lorsqu'il aime
Et pardonnez à Dieu !

LECONTE DE LISLE

1818-1894

LECONTE DE LISLE

LE NAZARÉEN

Quand le Nazaréen, en croix les mains clouées,
Sentit venir son heure et but le vin amer,
Plein d'angoisse il cria vers les sourdes nuées,
Et la sueur de sang ruissela de sa chair.

Mais dans le ciel muet de l'infâme colline
Nul n'ayant entendu ce lamentable cri,
Comme un dernier sanglot soulevait sa poitrine,
L'homme désespéré courba son front meurtri.

Toi qui mourais ainsi dans ces jours implacables,
Plus tremblant mille fois et plus épouvanté,
O vivante Vertu ! que les deux misérables
Qui, sans penser à rien, râlaient à ton côté ;

Que pleurais-tu, grande âme, avec ton agonie ?
Ce n'était pas ton corps sur la croix desséché ;
La jeunesse et l'amour, ta force et ton génie,
Ni l'empire du siècle à tes mains arraché.

Non ! Une voix parlait dans ton rêve, ô Victime !
La voix d'un monde entier, immense désaveu,
Qui te disait : — Descends de ton gibet sublime,
Pâle crucifié, tu n'étais pas un Dieu !

Tu n'étais ni le pain céleste, ni l'eau vive !
Inhabile pasteur, ton joug est délié !

Dans nos cœurs épuisés, sans que rien lui survive,
Le Dieu s'est refait homme, et l'homme est oublié !

Cadavre suspendu vingt siècles sur nos têtes,
Dans ton sépulcre vide il faut enfin rentrer.
Ta tristesse et ton sang assombrissent nos fêtes ;
L'humanité virile est lasse de pleurer. —

Voilà ce que disait, à ton heure suprême,
L'écho des temps futurs, de l'abîme sorti ;
Mais tu sais aujourd'hui ce que vaut ce blasphème ;
O fils du charpentier, tu n'avais pas menti !

Tu n'avais pas menti ! Ton Église et ta gloire
Peuvent, ô Rédempteur, sombrer aux flots mouvants ;
L'homme peut sans frémir rejeter ta mémoire,
Comme on livre une cendre inerte aux quatre vents ;

Tu peux, sur les débris des saintes cathédrales,
Entendre et voir, livide et le front ceint de fleurs,
Se ruer le troupeau des folles saturnales,
Et son rire insulter tes divines douleurs !

Car tu sièges auprès de tes Égaux antiques,
Sous tes longs cheveux roux, dans ton ciel chaste et bleu ;
Les âmes, en essaims de colombes mystiques,
Vont boire la rosée à tes lèvres de Dieu !

Et comme aux temps altiers de la force romaine,
Comme au déclin d'un siècle aveugle et révolté,
Tu n'auras pas menti, tant que la race humaine
Pleurera dans le temps et dans l'éternité.

Poèmes barbares

MIDI

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux ;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil ;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis ! la nature est vide et le soleil consume :
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morne volupté,

Viens ! Le soleil te parle en paroles sublimes ;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin ;

Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

Poèmes antiques

CHARLES BAUDELAIRE

1821-1867

CHARLES BAUDELAIRE

BÉNÉDICTION

. . . . . .
Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,
Le Poëte serein lève ses bras pieux,
Et les vastes éclairs de son esprit lucide
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux :

— « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés !

Je sais que vous gardez une place au Poëte
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème éblouissant et clair ;

Car il ne sera fait que de pure lumière,

Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs ! »

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

ÉLÉVATION

. . . . . .
Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.
. . . . . .

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

CORRESPONDANCES
La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.
Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.
Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,

- Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

LES PHARES

Rubens, fleuve d’oubli, jardin de la paresse, Oreiller de chair fraîche où l’on ne peut aimer, Mais où la vie afflue et s’agite sans cesse, Comme l’air dans le ciel et la mer dans la mer ;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,

Où des anges charmants, avec un doux souris Tout chargé de mystère, apparaissent à l’ombre Des glaciers et des pins qui ferment leur pays ;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures, Et d’un grand crucifix décoré seulement,

Où la prière en pleurs s’exhale des ordures,

Et d’un rayon d’hiver traversé brusquement ;

Michel-Ange, lieu vague où l’on voit des Hercules Se mêler à des Christs, et se lever tout droits Des fantômes puissants qui dans les crépuscules Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts ;

Colères de boxeur, impudences de faune,

Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,

Grand cœur gonflé d’orgueil, homme débile et jaune, Puget, mélancolique empereur des forçats ;

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres, Comme des papillons, errent en flamboyant,

Décors frais et légers éclairés par des luStres Qui versent la folie à ce bal tournoyant ;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,

De fœtus qu’on fait cuire au milieu des sabbats,

De vieilles au miroir et d’enfants toutes nues,

Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas ;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges, Ombragé par un bois de sapins toujours vert,

Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges Passent, comme un soupir étouffé de Weber ;

Ces malédiftions, ces blasphèmes, ces plaintes,

Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum*,

Sont un écho redit par mille labyrinthes ;

C’est pour les cœurs mortels un divin opium !

C’est un cri répété par mille sentinelles,

Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;

C’est un phare allumé sur mille citadelles,

Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois !

Car c’est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage Que nous puissions donner de notre dignité Que cet ardent sanglot qui roule d’âge en âge Et vient mourir au bord de votre éternité !

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

L’ENNEMI

]VIa jeunesse ne fut qu’un ténébreux orage,

Traversé çà et là par de brillants soleils ;

Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,

Qu’il refte en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j’ai touché l’automne des idées,

Et qu’il faut employer la pelle et les râteaux Pour rassembler à neuf les terres inondées,

Où l’eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve Trouveront dans ce sol lavé comme une grève Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

- O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,

Et l’obscur Ennemi qui nous ronge le cœur Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

LE GUIGNON

Pour soulever un poids si lourd, Sisyphe, il faudrait ton courage !

Bien qu’on ait du cœur à l’ouvrage, L’Art est long et le Temps est court.

Loin des sépultures célèbres,

Vers un cimetière isolé,

Mon cœur, comme un tambour voilé, Va battant des marches funèbres.

- Maint joyau dort enseveli Dans les ténèbres et l’oubli,

Bien loin des pioches et des sondes ;

Mainte fleur épanche à regret Son parfum doux comme un secret Dans les solitudes profondes.

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

LA VIE ANTÉRIEURE

J’ai longtemps habité sous de vastes portiques Que les soleils marins teignaient de mille feux,

Et que leurs grands piliers, droits et majestueux, Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,

Mêlaient d'une façon solennelle et mystique Les tout-puissants accords de leur riche musique Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,

Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,

Et dont l'unique soin était d'approfondir Le secret douloureux qui me faisait languir.

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

PARFUM EXOTIQUE

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne, Je respire l'odeur de ton sein chaleureux, le vois se dérouler des rivages heureux Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;

Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,

Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats, je vois un port rempli de voiles et de mâts Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,

Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,

Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

LA CHEVELURE

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure !

O boucles ! O parfum chargé de nonchaloir !

Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure Des souvenirs dormant dans cette chevelure,

Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,

Tout un monde lointain, absent, presque défunt,

Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !

Comme d'autres esprits voguent sur la musique,

Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,

Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ; Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !

Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire A grands flots le parfum, le son et la couleur ;

Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire, Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;

Et mon esprit subtil que le roulis caresse Saura vous retrouver, ô féconde paresse !

Infinis bercements du loisir embaumé !

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,

Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;

Sur les bords duvetés de vos mèches tordues Je m'enivre ardemment des senteurs confondues De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps 1 toujours ! ma main dans ta crinière lourde Sèmera le rubis, la perle et le saphir,

Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !

N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

LE SERPENT QUI DANSE

Que j'aime voir, chère indolente, De ton corps si beau,

Comme une étoffe vacillante, Miroiter la peau !

Sur ta chevelure profonde Aux âcres parfums,

Mer odorante et vagabonde Aux flots bleus et bruns,

Comme un navire qui s'éveille Au vent du matin,

Mon âme rêveuse appareille Pour un ciel lointain.

Tes yeux, où rien ne se révèle De doux ni d'amer,

Sont deux bijoux froids où se mêle L'or avec le fer.

A te voir marcher en cadence,

Belle d'abandon,

On dirait un serpent qui danse Au bout d'un bâton.

Sous le fardeau de ta paresse Ta tête d'enfant Se balance avec la mollesse D'un jeune éléphant,

Et ton corps se penche et s'allonge Comme un fin vaisseau Qui roule bord sur bord et plonge Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte Des glaciers grondants,

Quand l'eau de ta bouche remonte Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de Bohême,

Amer et vainqueur,

Un ciel liquide qui parsème D'étoiles mon cœur !

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

LE VAMPIRE

Toi qui, comme un coup de couteau, Dans mon cœur plaintif es entrée ;

Toi qui, forte comme un troupeau De démons, vins, folle et parée.

De mon esprit humilié Faire ton lit et ton domaine ;

- Infâme à qui je suis lié Comme le forçat à la chaînt.

Comme au jeu le joueur têtu,

Comme à la bouteille l'ivrogne,

Comme aux vermines la charogne

- Maudite, maudite sois-tu !

J'ai prié le glaive rapide De conquérir ma liberté,

Et j'ai dit au poison perfide De secourir ma lâcheté.

Hélas ! le poison et le glaive M'ont pris en dédain et m'ont dit :

«Tu n'es pas digne qu'on t'enlève A ton esclavage maudit,

Imbécile ! — de son empire Si nos efforts te délivraient,

Tes baisers ressusciteraient Le cadavre de ton vampire ! »

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

LE BALCON

AÆère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,

O toi, tous mes plaisirs ! ô toi, tous mes devoirs !

Tu te rappelleras la beauté des caresses,

La douceur du foyer et le charme des soirs,

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses !

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,

Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses.

Que ton sein m'était doux ! que ton cœur m'était bon ! Nous avons dit souvent d'impérissables choses Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées ! Que l'espace est profond ! que le cœur est puissant !

En me penchant vers toi, reine des adorées,

Je croyais respirer le parfum de ton sang.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées !

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,

Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles,

Et je buvais ton souffle, ô douceur ! ô poison !

Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles. La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,

Et revis mon passé blotti dans tes genoux.

Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses !

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis, Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes, Comme montent au ciel les soleils rajeunis Après s'être lavés au fond des mers profondes ?

- O serments ! ô parfums ! ô baisers infinis !

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

L'INVITATION AU VOYAGE

IVIon enfant, ma sœur, Songe à la douceur D'aller là-bas vivre ensemble ! Aimer à loisir,

Aimer et mourir Au pays qui te ressemble !

Les soleils mouillés De ces ciels brouillés Pour mon esprit ont les charmes Si mystérieux De tes traîtres yeux, Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,

Polis par les ans,

Décoreraient notre chambre ;

Les plus rares fleurs Mêlant leurs odeurs Aux vagues senteurs de l'ambre,

Les riches plafonds,

Les miroirs profonds,

La splendeur orientale,

Tout y parlerait A l'âme en secret Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,

Luxe, calme et volupté.
Vois sur ces canaux Dormir ces vaisseaux Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir Ton moindre désir Qu'ils viennent du bout du monde.

- Les soleils couchants Revêtent les champs,

Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort Dans une chaude lumière.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

j J e te donne ces vers afin que si mon nom

i Aborde heureusement aux époques lointaines, Et fait rêver un soir les cervelles humaines, Vaisseau favorisé par un grand aquilon,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines, Fatigue le leâeur ainsi qu'un tympanon,

Et par un fraternel et mystique chaînon Reste comme pendue à mes rimes hautaines.

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

L'IRRÉPARABLE

- J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal Qu'enflammait l'orchestre sonore,

Une fée allumer dans un ciel infernal Une miraculeuse aurore ;
J'ai vu parfois au fond d'un théâtre banal
Un être, qui n'était que lumière, or et gaze,
Terrasser l'énorme Satan ;
Mais mon cœur, que jamais ne visite l'extase,
ESt un théâtre où l'on attend Toujours, toujours en vain, l'Être aux ailes de gaze !

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

CHANT D'AUTOMNE i

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ; Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !

J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.
J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe ; L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd. Mon esprit est pareil à la tour qui succombe Sous les coups du bélier infatigable et lourd.
Il me semble, bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part. Pour qui ? — C'était hier l'été ; voici l'automne !
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.
II
J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,
Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,
Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.
Et pourtant aimez-moi, tendre cœur ! soyez mère, Même pour un ingrat, même pour un méchant ; Amante ou sœur, soyez la douceur éphémère D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.
Courte tâche ! La tombe attend ; elle est avide !
Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux, Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !
Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal
MŒSTA ET ERRABUNDA
Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe,
Loin du noir océan de l'immonde cité,
Vers un autre océan où la splendeur éclate,
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?
Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe ?
La mer, la vaste mer, console nos labeurs !
Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs, De cette fondtion sublime de berceuse ?
La mer, la vaste mer, console nos labeurs !
Emporte-moi, wagon ! enlève-moi, frégate !
Loin ! loin ! ici la boue est faite de nos pleurs !

- ESt-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe Dise : Loin des remords, des crimes, des douleurs, Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate ?

Comme vous êtes loin, paradis parfumé,
Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie,
Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé !
Où dans la volupté pure le cœur se noie !
Comme vous êtes loin, paradis parfumé !
Mais le vert paradis des amours enfantines,
Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,
Les violons vibrant derrière les collines,
Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,

- Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
ESt-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine ? Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,
Et l'animer encor d'une voix argentine,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ?

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

LES CHATS

Les amoureux fervents et les savants auStères Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.
Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ; L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.
Ils prennent en songeant les nobles attitudes Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;
Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques, Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

LES HIBOUX

Sous les ifs noirs qui les abritent,

Les hiboux se tiennent rangés,

Ainsi que des dieux étrangers,

Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront Jusqu'à l'heure mélancolique Où, poussant le soleil oblique,

Les ténèbres s'établiront.

Cette attitude au sage enseigne Qu'il faut par dessus tout qu'il craigne Le tumulte et le mouvement.

L'homme, ivre d'une ombre qui passe Porte toujours le châtiment D'avoir voulu changer de place.

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

LA MUSIQUE

La Musique souvent me prend comme une mer 1 Vers ma pâle étoile,

Sous un plafond de brume ou dans un vaéte éther, Je mets à la voile ;

La poitrine en avant et les poumons gonflés Comme de la toile,

J'escalade le dos des flots amoncelés

Que la nuit me voile ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions

D'un vaisseau qui souffre ;

Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre Me bercent. D'autres fois, calme plat, grand miroir De mon désespoir !

Les Fleurs du Ma/, Spleen et ïdéal

LA CLOCHE FÊLÉE

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver, D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,

Les souvenirs lointains lentement s'élever Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,

Jette fidèlement son cri religieux,

Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,

Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d’un blessé qu’on oublie Au bord d’un lac de sang, sous un grand tas de morts, Et qui meurt, sans bouger, dans d’immenses efforts.

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

SPLEEN

Jr luviôse, irrité contre la ville entière,

De son urne à grands flots verse un froid ténébreux Aux pâles habitants du voisin cimetière Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.

Mon chat sur le carreau cherchant une litière Agite sans repos son corps maigre et galeux ;

L’âme d’un vieux poëte erre dans la gouttière Avec la triste voix d’un fantôme frileux.

Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée Accompagne en fausset la pendule enrhumée, Cependant qu’en un jeu plein de sales parfums,

Héritage fatal d’une vieille hydropique,

Le beau valet de cœur et la dame de pique Causent sinistrement de leurs amours défunts.

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

SPLEEN

Rien n’égale en longueur les boiteuses journées, Quand sous les lourds flocons des neigeuses années L’ennui, fruit de la morne incuriosité,

Prend les proportions de l’immortalité.

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

L’IRRÉMÉDIABLE

Une Idée, une Forme, un Être Parti de l’azur et tombé Dans un Styx bourbeux et plombé Où nul œil du Ciel ne pénètre ;

Un Ange, imprudent voyageur Qu’a tenté l’amour du difforme,

Au fond d’un cauchemar énorme Se débattant comme un nageur,

Et luttant, angoisses funèbres ! Contre un gigantesque remous Qui va chantant comme les fous Et pirouettant dans les ténèbres ;

Un malheureux ensorcelé Dans ses tâtonnements futiles,

Pour fuir d’un lieu plein de reptiles, Cherchant la lumière et la clé ;

Un damné descendant sans lampe, Au bord d’un gouffre dont l’odeur Trahit l’humide profondeur, D’éternels escaliers sans rampe,

Où veillent des monstres visqueux Dont les larges yeux de phosphore Font une nuit plus noire encore Et ne rendent visibles qu’eux ;

Un navire pris dans le pôle,

Comme en un piège de cristal, Cherchant par quel détroit fatal Il est tombé dans cette geôle ;

- Emblèmes nets, tableau parfait D'une fortune irrémédiable,

Qui donne à penser que le Diable Fait toujours bien tout ce qu'il fait !

Les Fleurs du Mal, Spleen et Idéal

PAYSAGE

Je veux, pour composer chastement mes églogues, Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,

Et, voisin des clochers, écouter en rêvant Leurs hymnes solennels emportés par le vent.

Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde, Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;

Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,

Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

Il est doux, à travers les brumes, de voir naître L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,

Les fleuves de charbon monter au firmament Et la lune verser son pâle enchantement.

Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;

Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,

Je fermerai partout portières et volets Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais.

Alors je rêverai des horizons bleuâtres,

Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,

Et tout ce que l'idylle a de plus enfantin.

L'Emeute, tempêtant vainement à ma vitre,

Ne fera pas lever mon front de mon pupitre ;

Car je serai plongé dans cette volupté D'évoquer le Printemps avec ma volonté,

De tirer un soleil de mon cœur, et de faire De mes pensets brûlants une tiède atmosphère.

Les Fleurs du Mal, Tableaux Parisiens

LE CYGNE

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime :

Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous, Comme les exilés, ridicule et sublime.

Et rongé d’un désir sans trêve ! et puis à vous,

Andromaque, des bras d’un grand époux tombée,

Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,

Auprès d’un tombeau vide en extase courbée ;

Veuve d’Heâor, hélas ! et femme d’Hélénus !

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,

Piétinant dans la boue, et cherchant, l’œil hagard,

Les cocotiers absents de la superbe Afrique Derrière la muraille immense du brouillard ;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve Jamais, jamais ! à ceux qui s’abreuvent de pleurs Et tettent la Douleur comme une bonne louve !

Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !

Ainsi dans la forêt où mon esprit s’exile Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor ! je pense aux matelots oubliés dans une île,

Aux captifs, aux vaincus !... à bien d’autres encor !

Les Fleurs du Mal, Tableaux Parisiens

■-STHOLOGTE

L’AMOUR DU MENSONGE

Quand je te vois passer, ô ma chère indolente,

Au chant des instruments qui se brise au plafond Suspendant ton allure harmonieuse et lente,

Et promenant l’ennui de ton regard profond ;

Quand je contemple, aux feux du gaz qui le colore, Ton front pâle, embelli par un morbide attrait,

Où les torches du soir allument une aurore,

Et tes yeux attirants comme ceux d’un portrait,

Je me dis : Qu’elle e£t belle ! et bizarrement fraîche ! Le souvenir massif, royale et lourde tour,

La couronne, et son cœur, meurtri comme une pêche, Est mûr, comme son corps, pour le savant amour.

Es-tu le fruit d’automne aux saveurs souveraines ? Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs,

Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines,

Oreiller caressant, ou corbeille de fleurs ?

Je sais qu’il e£t des yeux, des plus mélancoliques,

Qui ne recèlent point de secrets précieux ;

Beaux écrins sans joyaux, médaillons sans reliques, Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô Cieux !

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,

Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité ?

Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence ?

Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté.

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,

Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,

Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.

Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs, Et quand Oâobre souffle, émondeur des vieux arbres, Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres, Certe, ils doivent trouver les vivants bien ingrats,

A dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps, Tandis que, dévorés de noires songeries,

Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries,

Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,

Us sentent s'égoutter les neiges de l'hiver Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.

Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir,

Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,

Si, par une nuit bleue et froide de décembre, je la trouvais tapie dans un coin de ma chambre,

Grave, et venant du fond de son lit éternel Couver l'enfant grandi de son œil maternel,

Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse,

Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse ?

Les Fleurs du Mal, Tableaux Parisiens

RÊVE PARISIEN A ConHantin Guys

I

De ce terrible paysage,

Tel que jamais mortel n'en vit, Ce matin encore l'image, Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles !

Par un caprice singulier,

J'avais banni de ces spectacles Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,

Je savourais dans mon tableau L'enivrante monotonie Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades,

C'était un palais infini,

Plein de bassins et de cascades Tombant dans l'or mat ou bruni ;

Et des cataraâes pesantes,

Comme des rideaux de cristal,

Se suspendaient, éblouissantes,

A des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades Les étangs dormants s'entouraient,

Où de gigantesques naïades,

Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues, Entre des quais roses et verts,

Pendant des millions de lieues,

Vers les confins de l'univers ;

C'étaient des pierres inouïes Et des flots magiques ; c'étaient D'immenses glaces éblouies Par tout ce qu'elles reflétaient !

Insouciants et taciturnes,

Des Ganges, dans le firmament, Versaient le trésor de leurs urnes Dans des gouffres de diamant.

Architeâe de mes féeries,

Je faisais, à ma volonté,

Sous un tunnel de pierreries Passer un océan dompté ;

Et tout, même la couleur noire, Semblait fourbi, clair, irisé ;

Le liquide enchâssait sa gloire Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges De soleil, même au bas du ciel,

Pour illuminer ces prodiges,

Qui brillaient d'un feu personnel !

Et sur ces mouvantes merveilles Planait (terrible nouveauté !

Tout pour l'œil, rien pour les oreilles !) Un silence d'éternité.

il

En rouvrant mes yeux pleins de flamme J'ai vu l'horreur de mon taudis,

Et senti, rentrant dans mon âme,

La pointe des soucis maudits ;

La pendule aux accents funèbres Sonnait brutalement midi,

Et le ciel versait des ténèbres Sur le triste monde engourdi.

LE CRÉPUSCULE DU MATIN

La diane chantait dans les cours des casernes,

Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C’était l’heure où l’essaim des rêves malfaisants Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents ;

Où, comme un œil sanglant qui palpite et qui bouge,

La lampe sur le jour fait une tache rouge ;

Où l’âme, sous le poids du corps revêche et lourd,

Imite les combats de la lampe et du jour.

Comme un visage en pleurs que les brises essuient,

L’air est plein du frisson des choses qui s’enfuient,

Et l’homme est las d’écrire et la femme d’aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.

Les femmes de plaisir, la paupière livide,

Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil Stupide ;

Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids, Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts. C’était l’heure où parmi le froid et la lésine S’aggravent les douleurs des femmes en gésine ;

Comme un sanglot coupé par un sang écumeux Le chant du coq au loin déchirait l’air brumeux ;

Une mer de brouillards baignait les édifices,

Et les agonisants dans le fond des hospices Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.

Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

L’aurore grelottante en robe rose et verte S’avançait lentement sur la Seine déserte,

Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,

Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

UNE MARTYRE

DESSIN d’un MAITRE INCONNU

Au milieu des flacons, des étoffes lamées Et des meubles voluptueux,

Des marbres, des tableaux, des robes parfumées Qui traînent à plis somptueux,

Dans une chambre tiède où, comme en une serre, L’air est dangereux et fatal,

Où des bouquets mourants dans leurs cercueils de'j Exhalent leur soupir final,

Un cadavre sans tête épanche, comme un fleuve, Sur l’oreiller désaltéré

Un sang rouge et vivant, dont la toile s’abreuve Avec l’avidité d’un pré.
Semblable aux visions pâles qu’enfante l’ombre Et qui nous enchaînent les yeux,
La tête, avec l’amas de sa crinière sombre Et de ses bijoux précieux,
Sur la table de nuit, comme une renoncule,
Repose ; et, vide de pensers,
Un regard vague et blanc comme le crépuscule S’échappe des yeux révulsés.
Sur le lit, le tronc nu sans scrupules étale Dans le plus complet abandon
La secrète splendeur et la beauté fatale Dont la nature lui fit don ;
Un bas rosâtre, orné de coins d’or, à la jambe, Comme un souvenir e£t reëté ;
La jarretière, ainsi qu’un œil secret qui flambe, Darde un regard diamanté.
Le singulier aspeâ de cette solitude
Et d’un grand portrait langoureux,
Aux yeux provocateurs comme son attitude,
Révèle un amour ténébreux,
Une coupable joie et des fêtes étranges Pleines de baisers infernaux,
Dont se réjouissait l’essaim de mauvais anges Nageant dans les plis des rideaux ;
Et cependant, à voir la maigreur élégante De l’épaule au contour heurté,
La hanche un peu pointue et la taille fringante Ainsi qu’un reptile irrité,
Elle est bien jeune encor ! — Son âme exaspérée Et ses sens par l’ennui mordus S’étaient-ils entr’ouverts à la meute altérée Des désirs errants et perdus ?
L’homme vindicatif que tu n’as pu, vivante,
Malgré tant d’amour, assouvir, Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante L’immensité de son désir ?
Réponds, cadavre impur ! et par tes tresses roides Te soulevant d’un bras fiévreux,
Dis-moi, tête effrayante, a-t-il sur tes dents froides Collé les suprêmes adieux ?

- Loin du monde railleur, loin de la foule impure, Loin des magistrats curieux,

Dors en paix, dors en paix, étrange créature,

Dans ton tombeau mystérieux ;

Ton époux court le monde, et ta forme immortelle Veille près de lui quand il dort ;

Autant que toi sans doute il te sera fidèle,

Et constant jusques à la mort.

Les Fleurs du Mal, Fleurs du Mal

UN VOYAGE A CYTHÈRE

JVIon cœur, comme un oiseau, voltigeait tout joyeux Et planait librement à l'entour des cordages ;

Le navire roulait sous un ciel sans nuages,

Comme un ange enivré d'un soleil radieux.

Quelle est cette île triste et noire ? — C'est Cythère, Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons, Eldorado banal de tous les vieux garçons.

Regardez, après tout, c'est une pauvre terre.

- Ile des doux secrets et des fêtes du cœur !

De l'antique Vénus le superbe fantôme Au-dessus de tes mers plane comme un arôme,

Et charge les esprits d'amour et de langueur.

Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs écloses, Vénérée à jamais par toute nation,

Où les soupirs des cœurs en adoration Roulent comme l'encens sur un jardin de roses

Ou le roucoulement éternel d'un ramier !

- Cythère n'était plus qu'un terrain des plus maigres Un désert rocailleux troublé par des cris aigres, l'entrevoyais pourtant un objet singulier !

Ce n'était pas un temple aux ombres bocagères,

Où la jeune prêtresse, amoureuse des fleurs,

Allait, le corps brûlé de secrètes chaleurs, Entre-bâillant sa robe aux brises passagères ;

Mais voilà qu'en rasant la côte d'assez près Pour troubler les oiseaux avec nos voiles blanches, Nous vîmes que c'était un gibet à trois branches,

Du ciel se détachant en noir, comme un cyprès.

De féroces oiseaux perchés sur leur pâture Détruisaient avec rage un pendu déjà mûr,

Chacun plantant, comme un outil, son bec impur Dans tous les coins saignants de cette pourriture ;

Les yeux étaient deux trous, et du ventre effondré Les intestins pesants lui coulaient sur les cuisses,

Et ses bourreaux, gorgés de hideuses délices,

L'avaient à coups de bec absolument châtré.

Sous les pieds, un troupeau de jaloux quadrupèdes,

Le museau relevé, tournoyait et rôdait ;

Une plus grande bête au milieu s'agitait Comme un exécuteur entouré de ses aides.

Habitant de Cythère, enfant d'un ciel si beau, Silencieusement tu souffrais ces insultes En expiation de tes infâmes cultes Et des péchés qui t'ont interdit le tombeau.

Ridicule pendu, tes douleurs sont les miennes !

Je sentis, à l'aspeft de tes membres flottants,

Comme un vomissement, remonter vers mes dents Le long fleuve de fiel des douleurs anciennes ;

Devant toi, pauvre diable au souvenir si cher,

J'ai senti tous les becs et toutes les mâchoires Des corbeaux lancinants et des panthères noires Qui jadis aimaient tant à triturer ma chair.

- Le ciel était charmant, la mer était unie ;

Pour moi tout était noir et sanglant désormais,

Hélas ! et j'avais, comme en un suaire épais,

Le cœur enseveli dans cette allégorie.

Dans ton île, ô Vénus ! je n'ai trouvé debout Qu'un gibet symbolique où pendait mon image...

- Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !

Les Fleurs du Mal, Fleurs du Mal

LA MORT DES AMANTS

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères, Des divans profonds comme des tombeaux, Et d'étranges fleurs sur des étagères,

Ecloses pour nous sous des cieux plus, beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,

Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux, Qui réfléchiront leurs doubles lumières Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,

Nous échangerons un éclair unique,

Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;

Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes, Viendra ranimer, fidèle et joyeux,

Les miroirs ternis et les flammes mortes.

Les Fleurs du Mal, La Mort

LE VOYAGE

VIII

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre ! Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !

Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,

Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !

Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,

Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ? Au fond de l'inconnu pour trouver du *nouveau*

Les Fleurs du Mal, La Mort

LESBOS

AIèrë des jeux latins et des voluptés grecques, Lesbos, où les baisers, languissants ou joyeux, Chauds comme les soleils, frais comme les pastèques, Font l'ornement des nuits et des jours glorieux ;

Mère des jeux latins et des voluptés grecques,

Lesbos, où les baisers sont comme les cascades Qui se jettent sans peur dans les gouffres sans fonds, Et courent, sanglotant et gloussant par saccades, Orageux et secrets, fourmillants et profonds ;

Lesbos, où les baisers sont comme les cascades !

Lesbos, où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,

Où jamais un soupir ne resta sans écho,

A l'égal de Paphos les étoiles t'admirent,

Et Vénus à bon droit peut jalouser Sapho !

Lesbos, où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,

Qui font qu'à leurs miroirs, Stérile volupté !

Les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses, Caressent les fruits mûrs de leur nubilité ;

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,
Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère ;
Tu tires ton pardon de l'excès des baisers,
Reine du doux empire, aimable et noble terre.
Et des raffinements toujours inépuisés.
Laisse du vieux Platon se froncer l'œil auStère.
Tu tires ton pardon de l'éternel martyre,
Infligé sans relâche aux cœurs ambitieux,
Qu'attire loin de nous le radieux sourire Entrevu vaguement au bord des autres cieux !
Tu tires ton pardon de l'éternel martyre !
Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge Et condamner ton front pâli dans les travaux,
Si ses balances d'or n'ont pesé le déluge De larmes qu'à la mer ont versé tes ruisseaux ?
Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge !
Que nous veulent les lois du juSte et de l'injuSte ? Vierges au cœur sublime, honneur de l'archipel, Votre religion comme une autre est auguste,
Et l'amour se rira de l'Enfer et du Ciel !
Que nous veulent les lois du juste et de l'injuSte ?
Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre Pour chanter le secret de ses vierges en fleurs,
Et je fus dès l'enfance admis au noir mystère Des rires effrénés mêlés aux sombres pleurs ;
Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre.
Et depuis lors je veille au sommet de Leucate, Comme une sentinelle à l'œil perçant et sûr,
Qui guette nuit et jour brick, tartane ou frégate, Dont les formes au loin frissonnent dans l'azur ;
Et depuis lors je veille au sommet de Leucate
Pour savoir si la mer est indulgente et bonne,
Et parmi les sanglots dont le roc retentit Un soir ramènera vers Lesbos, qui pardonne,
Le cadavre adoré de Sapho, qui partit,
Pour savoir si la mer eâ indulgente et bonne !
De la mâle Sapho, l'amante et le poëte,
Plus belle que Vénus par ses mornes pâleurs !

- L’œil d’azur est vaincu par l’œil noir que tachète Le cercle ténébreux tracé par les douleurs

De la mâle Sapho, l’amante et le poëte !

- Plus belle que Vénus se dressant sur le monde Et versant les trésors de sa sérénité

Et le rayonnement de sa jeunesse blonde Sur le vieil Océan de sa fille enchanté ;
Plus belle que Vénus se dressant sur le monde !

- De Sapho qui mourut le jour de son blasphème, Quand, insultant le rite et le culte inventé,

Elle fit son beau corps la pâture suprême D’un brutal dont l’orgueil punit l’impiété De celle qui mourut le jour de son blasphème.
Et c’est depuis ce temps que Lesbos se lamente,
Et, malgré les honneurs que lui rend l’univers, S’enivre chaque nuit du cri de la tourmente Que poussent vers les cieux ses rivages déserts !
Et c’est depuis ce temps que Lesbos se lamente !
Les Épaves, Pièces condamnées
LE JET D’EAU
Tes beaux yeux sont las, pauvre amante ! Reête longtemps, sans les rouvrir,
Dans cette pose nonchalante Où t’a surprise le plaisir.
Dans la cour le jet d’eau qui jase Et ne se tait ni nuit ni jour,
Entretient doucement l’extase Où ce soir m’a plongé l’amour.
La gerbe épanouie En mille fleurs,
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie De larges pleurs.
Ainsi ton âme qu’incendie L’éclair brûlant des voluptés S’élance, rapide et hardie,
Vers les vastes cieux enchantés.
Puis, elle s’épanche, mourante,
En un flot de triste langueur,
Qui par une invisible pente Descend jusqu’au fond de mon cœur.

La gerbe épanouie En mille fleurs,
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie De larges pleurs.
O toi, que la nuit rend si belle,
Qu'il m'est doux, penché vers tes seins, D'écouter la plainte éternelle Qui sanglote dans les bassins !
Lune, eau sonore, nuit bénie,
Arbres qui frissonnez autour,
Votre pure mélancolie Est le miroir de mon amour.
La gerbe épanouie En mille fleurs,
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie De larges pleurs.
Lt'.i Épaves, Galanteries
LES YEUX DE BERTHE
"Vous pouvez mépriser les yeux les plus célèbres, Beaux yeux de mon enfant, par où filtre et s'enfuit Je ne sais quoi de bon, de doux comme la Nuit !
Beaux yeux, versez sur moi vos charmantes ténèbres !
Grands yeux de mon enfant, arcanes adorés,
Vous ressemblez beaucoup à ces grottes magiques Où, derrière l'amas des ombres léthargiques,
Scintillent vaguement des trésors ignorés !
Mon enfant a des yeux obscurs, profonds et vastes, Comme toi, Nuit immense, éclairés comme toi !
Leurs feux sont ces pensers d'Amour, mêlés de Foi, Qui pétillent au fond, voluptueux ou chastes.
Les Épaves, Galanteries
RECUEILLEMENT
Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille. Tu réclamais le Soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.
Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,

Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,

Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;

Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,

Et, comme un long linceul traînant à l'Orient, Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

Nouvelles Fleurs du Mal

LES PLAINTES D'UN ICARE

Les amants des prostituées Sont heureux, dispos et repus ; Quant à moi, mes bras sont rompus Pour avoir étreint des nuées.

C'est grâce aux astres nonpareils, Qui tout au fond du ciel flamboient, Que mes yeux consumés ne voient Que des souvenirs de soleils.

En vain j'ai voulu de l'espace Trouver la fin et le milieu ;

Sous je ne sais quel œil de feu Je sens mon aile qui se casse ;

Et brûlé par l'amour du beau,

Je n'aurai pas l'honneur sublime De donner mon nom à l'abîme Qui me servira de tombeau.

Nouvelles Fleurs du Mal

NAME

YEAR

LOUIS MÉNARD

I822-1901

Les extraits de Louis Ménard qui suivent sont reproduits avec P autorisation de la Librairie Alphonse Letnerre

LOUIS MÉNARD

CIRCÉ

Douce comme un rayon de lune, un son de lyre, Pour dompter les plus forts, elle n'a qu'à sourire.

Les magiques lueurs de ses yeux caressants Versent l'ardente extase à tout ce qui respire.

Les grands ours, les lions fauves et rugissants Lèchent ses pieds d'ivoire ; un nuage d'encens L'enveloppe ; elle chante, elle enchaîne, elle attire,

La Volupté sinistre, aux philtres tout-puissants.

Sous le joug du désir, elle traîne à sa suite L'innombrable troupeau des êtres, les charmant Par son regard de vierge et sa bouche qui ment,

Tranquille, irrésistible. Ah ! maudite, maudite ! puisque tu changes l'homme en bête, au moins endors Dans nos cœurs pleins de toi la honte et le remords.

Rêveries d'un Païen Mystique

LE RISHI

Dans la sphère du nombre et de la différence, Enchaînés à la vie, il faut que nous montions, Par l'échelle sans fin des transmigrations,

Tous les degrés de l'être et de l'intelligence.

Grâce, ô vie infinie, assez d'illusions !

Depuis l'éternité ce rêve recommence.

Quand donc viendra la paix, la mort sans renaissance ? N'est-il pas bientôt temps que nous nous reposions ?

Le silence, l'oubli, le néant qui délivre,

Voilà ce qu'il me faut ; je voudrais m'affranchir Du mouvement, du lieu, du temps, du devenir ;

Je suis las, rien ne vaut la fatigue de vivre,

Et pas un paradis n'a de bonheur pareil,

Nuit calme, nuit bénie, à ton divin sommeil.

Rêveries d'un Païen Mystique-

THÉODORE DE BANVILLE

1823-1891

Les extraits de Théodore de Banville qui suivent sont reproduits avec Vautorisation de la Librairie Alphonse Lemerre

THÉODORE DE BANVILLE

Oh ! quand la Mort, que rien ne saurait apaiser,

Nous prendra tous les deux dans un dernier baiser Et jettera sur nous le manteau de ses ailes, Puissions-nous reposer sous deux pierres jumelles ! Puissent les fleurs de rose aux parfums embaumés Sortir de nos deux corps qui se sont tant aimés,

Et nos âmes fleurir ensemble, et sur nos tombes Se becqueter longtemps d'amoureuses colombes !

Avril 1845.

Les Stalaâites

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase, Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase ; Cherche longtemps sa forme et n'y retrace pas D'amours mystérieux ni de divins combats.

Pas d'Héraklès vainqueur du monstre de Némée,

Ni de Cypris naissant sur la mer embaumée ;

Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions, -

Ni de riant Bacchus attelant les lions

Avec un frein tressé de pampres et de vignes ;

Pas de Léda jouant dans la troupe des cygnes Sous l'ombre des lauriers en fleurs, ni d'Artémis Surprise au sein des eaux dans sa blancheur de lys. Qu'autour du vase pur, trop beau pour la Bacchante, La verveine mêlée à des feuilles d'acanthe Fleurisse, et que plus bas des vierges lentement S'avancent deux à deux, d'un pas sûr et charmant,

Les bras pendant le long de leurs tuniques droites Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

L'INVINCIBLE

Pris sous la griffe des vautours, Cœur meurtri que leur bec entame ! Vas-tu te plaindre d'une femme ? Non ! je veux boire à ses amours !

Je boirai le vin et la lie,

O Furie aux cheveux flottants !

Pour mieux pouvoir en même temps Trouver la haine et la folie.

Dans mon verre entouré de fleurs S'il tombe une larme brûlante, Rassurez ma main chancelante Et faites-moi boire mes pleurs.

Assez de plaintes sérieuses Quand le bourgogne a ruisselé,

Sang vermeil du raisin foulé Par des Bacchantes furieuses.

Pour former la chaude liqueur,

Elles n’ont pas, dans leurs viâoires, Déchiré mieux les grappes noires Qu’elle n’a déchiré mon cœur.

Amis, vous qui buvez en foule Le poison de l’amour jaloux,

Mon cœur se brise ; enivrez-vous, Puisque la poésie en coule !

C’est dans ce calice profond Que l’infidèle aimait à boire : Puisqu’au fond reste sa mémoire, Noble vin, cache-m’en le fond !

J’y jetterai les rêveries Et l’amour que j’avais jadis,

Comme autrefois ses mains de lys Y jetaient des roses fleuries !

Et vous, mes yeux, que pour miroir Prenait cette ingrate maîtresse,

Extasiez-vous dans l’ivresse Pour lui cacher mon désespoir.

Ces lèvres, qu’elle a tant baisées,

Me trahiraient par leur pâleur ; je vais leur rendre leur couleur Dans le sang des grappes brisées.

Je noierai dans ce flot divin Le feu vivant qui me dévore.

Mais non ! Elle apparaît encore Sous les douces pourpres du vin !

Oui, voilà sa grâce inhumaine !

Et cette coupe est une mer D’où naît, comme du flot amer,

L’invincible Anadyomène.

Novembre 1849,

Le Sang de la Coupe

Vous en qui je salue une nouvelle aurore,

Vous tous qui m’aimerez,

Jeunes hommes des temps qui ne sont pas encore, O bataillons sacrés !

Et vous, poètes, pleins comme moi de tendresse, Qui relirez mes vers Sur l’herbe, en regardant votre jeune maîtresse Et les feuillages verts !

Vous les lirez, enfants à chevelure blonde,

Cœurs tout extasiés,

Quand mon cœur dormira sous la terre féconde Au milieu des rosiers.

Mais moi, vêtu de pourpre, en d’éternelles fêtes Dont je prendrai ma part, je boirai le nectar au séjour des poëtes,

A côté de Ronsard.

CHARLES CROS

i842-1888

Les extraits de Charles Cros qui suivent sont reproduits avec r autorisation de la Librairie Stock

CHARLES CROS

NOCTURNE

A Arsène Houssaye

Bois frissonnants, ciel étoilé,

Mon bien-aimé s'en est allé, Emportant mon cœur désolé !

Vents, que vos plaintives rumeurs, Que vos chants, rossignols charmeurs, Aillent lui dire que je meurs !

Le premier soir qu'il vint ici Mon âme fut à sa merci.

De fierté je n'eus plus souci.

Mes regards étaient pleins d'aveux.

Il me prit dans ses bras nerveux Et me baisa près des cheveux.

J'en eus un grand frémissement ;

Et puis, je ne sais plus comment Il est devenu mon amant.

Et, bien qu'il me fût inconnu,

Je l'ai pressé sur mon sein nu Quand dans ma chambre il est venu.

*

Je lui disais : « Tu m'aimeras Aussi longtemps que tu pourras ! »

Je ne dormais bien qu'en ses bras.

Mais lui, sentant son cœur éteint,

S'en est allé l'autre matin,

Sans moi, dans un pays lointain.

*

Puisque je n'ai plus mon ami,

Je mourrai dans l'étang, parmi Les fleurs, sous le flot endormi.

Au bruit du feuillage et des eaux,

Je dirai ma peine aux oiseaux Et j'écarterai les roseaux.

Sur le bord arrêtée, au vent Je dirai son nom, en rêvant Que là je l'attendis souvent.

Et comme en un linceul doré,

Dans mes cheveux défaits, au gré Du flot je m'abandonnerai.

*

Les bonheurs passés verseront Leur douce lueur sur mon front :

Et les joncs verts m'enlaceront.

Et mon sein croira, frémissant,

Sous l'enlacement caressant,

Subir l'étreinte de l'absent.

*

Que mon dernier souffle, emporté Dans les parfums du vent d'été,

Soit un soupir de volupté !
Qu'il vole, papillon charmé Par l'attrait des roses de mai,
Sur les lèvres du bien-aimé !
Le Coffret de Santal : Chansons Perpétuelles

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

I842-1905

Les extraits de J.-M. de Heredia qui suivent sont reproduits r autorisation de la Librairie Alphonse Lem erre

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

LE CHEVRIER

O berger, ne suis pas dans cet âpre ravin -es bonds capricieux de ce bouc indocile ;
Aux pentes du Ménale, où l'été nous exile,
La nuit monte trop vite et ton espoir est vain.
.-testons ici, veux-tu ? j'ai des figues, du vin.
Nous attendrons le jour en ce sauvage asile.
■lais parle bas. Les Dieux sont partout, ô Mnasyle, Hécate nous regarde avec son œil divin.
Je trou d'ombre là-bas est l'antre où se retire Le démon familier des hauts lieux, le Satyre ;
Lut-être il sortira, si nous ne l'effrayons.
Lntends-tu le pipeau qui chante sur ses lèvres ? l'est lui ! Sa double corne accroche les rayons,
Et, vois, au clair de lune il fait danser mes chèvres.
Tes Trophées, la Grèce et la Sicile

LE RÉCIF DE CORAIL

Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore, Lclaire la forêt des coraux abyssins ^ui mêle, aux profondeurs de ses tièdes bassins, La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le ciel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,
Couvre de pourpre sombre en somptueux dessins,
Le fond vermiculé du pâle madrépore.
De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux.
Dans l'onde transparente indolemment il rôde ;

Et, brusquement, d’un coup de sa nageoire en feu Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,

Courir un frisson d’or, de nacre et d’émeraude.

Les Trophées, l’Orient et les Tropiques

LES CONQUÉRANTS

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal, Fatigués de porter leurs misères hautaines,

De Palos de Moguer, routiers et capitaines Partaient, ivres d’un rêve héroïque et brutal.

Us allaient conquérir le fabuleux métal Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,

Et les vents alizés inclinaient leurs antennes Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques, L’azur phosphorescent de la mer des Tropiques Enchantait leur sommeil d’un mirage doré ;

Ou, penchés à l’avant de blanches caravelles,

Ils regardaient monter en un ciel ignoré Du fond de l’Océan des étoiles nouvelles.

STÉPHANE MALLARMÉ

I842-1898

 img3.png

STÉPHANE MALLARMÉ

APPARITION

La lune s’attristait. Des séraphins en pleurs Rêvant, l’archet aux doigts, dans le calme des fleurs Vaporeuses, tiraient de mourantes violes De blancs sanglots glissant sur l’azur des corolles.

- C’était le jour béni de ton premier baiser.

Ma songerie, aimant à me martyriser,

S'enivrait savamment du parfum de tristesse Que même sans regret et sans déboire laisse La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli. J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,

Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue Et dans le soir, tu m'es en riant apparue Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

ANGOISSE

Je ne viens pas ce soir vaincre ton corps, ô bête En qui vont les péchés d'un peuple, ni creuser Dans tes cheveux impurs une triste tempête Sous l'incurable ennui que verse mon baiser :

Je demande à ton lit le lourd sommeil sans songes Planant sous les rideaux inconnus du remords,

Et que tu peux goûter après tes noirs mensonges Toi qui sur le néant en sais plus que les morts.

Car le Vice, rongeant ma native noblesse,

M'a comme toi marqué de sa Stérilité,

Mais tandis que ton sein de pierre est habité

Par un cœur que la dent d'aucun crime ne blesse, Je fuis, pâle, défait, hanté par mon linceul,

Ayant peur de mourir lorsque je couche seul.

BRISE MARINE

La chair *est* triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres. Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres D 'être parmi l'écume inconnue et les cieux !

Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe Sur le vide papier que la blancheur défend Et ni la jeune femme allaitant son enfant.

Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,

Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,

Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !

Et, peut-être, les mâts, invitant les orages Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...

Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

DON DU POEME

Je t’apporte l’enfant d’une nuit d’Idumée ! Noire, à l’aile saignante et pâle, déplumée, Par le verre brûlé d’aromates et d’or,

Par les carreaux glacés, hélas ! mornes encor L’aurore se jeta sur la lampe angélique, Palmes ! et quand elle a montré cette relique A ce père essayant un sourire ennemi,

La solitude bleue et Stérile a frémi.

O la berceuse, avec ta fille et l’innocence

De vos pieds froids, accueille une horrible naissance

Et ta voix rappelant viole et clavecin,

Avec le doigt fané presseras-tu le sein

Par qui coule en blancheur sibylline la femme

Pour les lèvres que l’air du vierge azur affame ?

HÉRODIADE

Assez ! Tiens devant moi ce miroir.

O miroir !

Eau froide par l’ennui dans ton cadre gelée Que de fois et pendant des heures, désolée Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont Comme des feuilles sous ta glace au trou profond,

Je m’apparus en toi comme une ombre lointaine, Mais, horreur ! des soirs, dans ta sévère fontaine,

J’ai de mon rêve épars connu la nudité !

Oui, c’est pour moi, pour moi, que je fleuris, déserte ! Vous le savez, jardins d’améthySte, enfouis Sans fin dans de savants abîmes éblouis,

Ors ignorés, gardant votre antique lumière Sous le sombre sommeil d’une terre première,

Vous pierres où mes yeux comme de purs bijoux Empruntent leur clarté mélodieuse, et vous Métaux qui donnez à ma jeune chevelure Une splendeur fatale et sa massive allure !

Quant à toi, femme née en des siècles malins Pour la méchanceté des antres sibyllins,

Qui parles d’un mortel ! selon qui, des calices De mes robes, arôme aux farouches délices,

Sortirait le frisson blanc de ma nudité,

Prophétise que si le tiède azur d’été,

Vers lui nativement la femme se dévoile,

Me voit dans ma pudeur grelottante d’étoile,

:e meurs !

J’aime l’horreur d’être vierge et je veux '/ivre parmi l’effroi que me font mes cheveux

Pour, le soir, retirée en ma couche, reptile Inviolé sentir en la chair inutile Le froid scintillement de ta pâle clarté Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté,

Nuit blanche de glaçons et de neige cruelle !

Et ta sœur solitaire, ô ma sœur éternelle Mon rêve montera vers toi : telle déjà Rare limpidité d’un cœur qui le songea,

Je me crois seule en ma monotone patrie Et tout, autour de moi, vit dans l’idolâtrie D’un miroir qui reflète en son calme dormant Hérodiade au clair regard de diamant..

O charme dernier, oui ! je le sens, je suis seule.

LA NOURRICE

Madame, allez-vous donc mourir ?

hérodiade

Non, pauvre aïeule, Sois calme et, t’éloignant, pardonne à ce cœur dur Mais avant, si tu veux, clos les volets, l’azur Séraphique sourit dans les vitres profondes,

Et je détefte, moi, le bel azur !

Des ondes

Se bercent et, là-bas, sais-tu pas un pays Où le sinistré ciel ait les regards haïs De Vénus qui, le soir, brûle dans le feuillage ;

J’y partirais.

Allume encore, enfantillage Dis-tu, ces flambeaux où la cire au feu léger Pleure parmi l’or vain quelque pleur étranger Et..

LA nourrice

Maintenant ?

hérodiade

Adieu.

Vous mentez, ô fleur nue

De mes lèvres.

J’attends une chose inconnue

Ou peut-être, ignorant le myStère et vos cris,

Jetez-vous les sanglots suprêmes et meurtris D’une enfance sentant parmi les rêveries Se séparer enfin ses froides pierreries.

L’APRÈS-MIDI D’UN FAUNE

Églogue

LE FAUNE

Ces nymphes, je les veux perpétuer.

Si clair,

Leur incarnat léger, qu'il voltige dans l'air Assoupi de sommeils touffus.

Aimai-je un rêve ?

Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève En maint rameau subtil, qui, demeuré les vrais Bois mêmes, prouve, hélas ! que bien seul je m'offrais Pour triomphe la faute idéale de roses.

Réfléchissons..

ou si les femmes dont tu gloses Figurent un souhait de tes sens fabuleux !

Faune, l'illusion s'échappe des yeux bleus Et froids, comme une source en pleurs, de la plus chaste : Mais, l'autre tout soupirs, dis-tu qu'elle contraste Comme brise du jour chaude dans ta toison !

Que non ! par l'immobile et lasse pâmoison Suffoquant de chaleurs le matin frais s'il lutte,

Ne murmure point d'eau que ne verse ma flûte Au bosquet arrosé d'accords ; et le seul vent Hors des deux tuyaux prompt à s'exhaler avant

Qu'il disperse le son dans une pluie aride,

C'est, à l'horizon pas remué d'une ride,

Le visible et serein souffle artificiel De l'inspiration, qui regagne le ciel.

O bords siciliens d'un calme marécage Qu'à l'envi des soleils ma vanité saccage,

Tacite sous les fleurs d'étincelles, contez « Que je coupais ici les creux roseaux domptés « Par le talent ; quand, sur Vor glauque de lointaines « Verdures dédiant leur vigne à des fontaines, a Ondoie une blancheur animale au repos :

« Ht qu'au prélude lent où naissent les pipeaux « Ce vol de cygnes, non ! de naïades se sauve « Ou plonge.. »

Inerte, tout brûle dans l'heure fauve Sans marquer par quel art ensemble détala Trop d'hymen souhaité de qui cherche le *la :* Alors m'éveillerai-je à la ferveur première,

Droit et seul, sous un flot antique de lumière,

Lys ! et l'un de vous tous pour l'ingénuité.

Autre que ce doux rien par leur lèvre ébruité,

Le baiser, qui tout bas des perfides assure,

Mon sein, vierge de preuve, atteste une morsure Mystérieuse, due à quelque auguste dent ;

Mais, bast ! arcane tel élut pour confident Le jonc vaste et jumeau dont *sous* l'azur *on* joue : Qui, détournant à soi le trouble de la joue Rêve, dans un solo long, que nous amusions La beauté d'alentour par des confusions Fausses entre elle-même et notre chant crédule ;

Et de faire aussi haut que l'amour se module

Évanouir du songe ordinaire de dos

Ou de flanc pur suivis avec mes regards clos,

Une sonore, vaine et monotone ligne.

Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne Syrinx, de refleurir aux lacs où tu m'attends !

Moi, de ma rumeur fier, je vais parler longtemps Des déesses ; et par d'idolâtres peintures,

A leur ombre enlever encore des ceintures :

Ainsi, quand des raisins j'ai sucé la clarté,

Pour bannir un regret par ma feinte écarté,

Rieur, j'élève au ciel d'été la grappe vide Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers,

O nymphes, regonflons des souvenirs divers.

« Mon ail, trouant les joncs, dardait chaque encolure « Immortelle, qui noie en Ponde sa brûlure « Avec un cri de rage au ciel de la forêt ;

« Et le splendide bain de cheveux disparaît « Dans les clartés et les frissons, ô pierreries !

« J'accours ; quand, à mes pieds, s'entre joignent (meurtries « De la langueur goûtée à ce mal d'être deux)

« Des dormeuses parmi leurs seuls bras hasardeux ;

« Je les ravis, sans les dêsenlacer, et vole « A ce massif, haï par Pombrage frivole,

« De roses tarissant tout parfum au soleil,

« Où notre ébat au jour consumé soit pareil. »

Je t'adore, courroux des vierges, ô délice Farouche du sacré fardeau nu qui se glisse Pour fuir ma lèvre en feu buvant, comme un éclair Tressaille ! la frayeur secrète de la chair :

Des pieds de l'inhumaine au cœur de la timide Que délaisse à la fois une innocence, humide De larmes folles ou de moins tristes vapeurs.

« Mon crime, c'efl d'avoir, gai de vaincre ces peurs « Traîtresses, divisé la touffe échevelée « De baisers que les dieux gardaient si bien mêlée :

« Car, à peine j'allais cacher un rire ardent « Sous les replis heureux d'une seule (gardant « Par un doigt simple, afin que sa candeur de plume « Se teignît à l'êmoi de sa sœur qui s'allume,

« L.a petite, naïve et ne rougissant pas J :

« Que de mes bras, défaits par de vagues trépas,

« Cette proie, à jamais ingrate se délivre « Sans pitié du sanglot dont j'étais encore ivre. »

Tant pis ! vers le bonheur d'autres m'entraîneront Par leur tresse nouée aux cornes de mon front :

Tu sais, ma passion, que, pourpre et déjà mûre, Chaque grenade éclate et d'abeilles murmure ;

Et notre sang, épris de qui le va saisir,

Coule pour tout l'essaim éternel du désir.

A l'heure où ce bois d'or et de cendres se teinte Une fête s'exalte en la feuillée éteinte :

Etna ! c'est parmi toi visité de Vénus Sur ta lave posant ses talons ingénus,

Quand tonne un somme triste ou s'épuise la flamme. Je tiens la reine !

O sûr châtiment..

Non, mais l'âme De paroles vacante et ce corps alourdi Tard succombent au fier silence de midi :

Sans plus il faut dormir en l'oubli du blasphème,

Sur le sable altéré gisant et comme j'aime Ouvrir ma bouche à l'astre efficace des vins !

Couple, adieu ; je vais voir l'ombre que tu devins.

TOAST FUNÈBRE

O de notre bonheur, toi, le fatal emblème !

Salut de la démence et libation blême,

Ne crois pas qu'au magique espoir du corridor J'offre ma coupe vide où souffre un monStre d'or ! Ton apparition ne va pas me suffire :

Car je t'ai mis, moi-même, en un lieu de porphyre. Le rite est pour les mains d'éteindre le flambeau Contre le fer épais des portes du tombeau :

Et l'on ignore mal, élu pour notre fête Très simple de chanter l'absence du poète,

Que ce beau monument l'enferme tout entier.

Si ce n'est que la gloire ardente du métier,

Jusqu'à l'heure commune et vile de la cendre,

Par le carreau qu'allume un soir fier d'y descendre, Retourne vers les feux du pur soleil mortel !

AUTRE ÉVENTAIL

DE MADEMOISELLE MALLARMF

O rêveuse, pour que je plonge Au pur délice sans chemin,

Sache, par un subtil mensonge, Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule Te vient à chaque battement Dont le coup prisonnier recule L'horizon délicatement.

Vertige ! voici que frissonne L'espace comme un grand baiser Qui, fou de naître pour personne Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche Ainsi qu'un rire enseveli Se couler du coin de ta bouche Au fond de l'unanime pli !

Le sceptre des rivages roses Stagnants sur les soirs d'or, ce l'est. Ce blanc vol fermé que tu poses Contre le feu d'un bracelet.

CHANSONS BAS *Le Savetier*

NOTES

[1] Agréable, gracieux ; opposé à maussade.

[2] De bonne odeur, v. « bene olens » (Virgile).

[3] Dangereuse pour le singulier peut-être ; mais en dernier resort, on ne peut plus profitable à « la multitude ». Ce n'est pas le lieu d'insister, et le peu que j'en dis ne se rapporte pas surtout à la poésie dont le profit qu'on en peut tirer reste chose secrète et individuelle. La préoccupation d'être ou de n'être pas suivi n'a jamais retenu les meilleurs. Ronsard put, de son vivant, connaître la gloire, mais ne fut pas longtemps suivi. Il reste un « illustre pionnier » comme dira fort justement Amiel (1849).

[4] Rendons justice à Sainte-Beuve : si timorée et insuffisante que nous paraisse aujourd'hui sa louange de Ronsard, pour apprécier l'audace que comportait pourtant son jugement au temps où il parut, il suffit de lire ce qu'écrivait encore Gobineau en 1848, avec l'assentiment du grand nombre de ses contemporains :

« C'est grâce à lui (Sainte-Beuve) que Ronsard, presque aussi oublié des derniers temps que le *Caloandre fidèle* (de Marini, 1641), était devenu, pour ainsi dire, l'Homère des Romantiques et qu'on lui prêtait des mérites et des grâces auxquels il fut toujours bien étranger. Singulièrement dur et rocailleux, peu riche d'idées et pédant au par dessus, Je gentilhomme vendômois eut, sans doute, la rare vertu d'aimer sincèrement les lettres et le courage d'entreprendre une métamorphose complète de la langue. Mais l'idée seule de retremper dans l'idiome grec un langage issu du latin, suffit à condamner le bon sens et le goût du poète, et pour quelques vers semés dans ses nombreux volumes, auxquels on reconnaît avec plaisir des agréments de naïveté, débris gaulois restés debout malgré les efforts du maître, il e5t impossible de nier que Ronsard est à cent lieues de mériter l'honneur qu'on lui a voulu faire. La preuve c'est qu'au moment où je parle, il est retombé de tout son poids dans la très profonde obscurité d'où M. Sainte-Beuve l'avait exorcisé pour servir de patriarche aux générations romantiques. »

Gobineau. *Études critiques* (1844-1848).

[5] « Nous ne connaissons pas encore ce Ronsard », écrit Brunetière qui décidément parle de Ronsard on ne peut mieux ; « il n'était jusqu'ici qu'un artiste et qu'un amoureux, et à bien des égards un *virtuose*. C'est vraiment le

poète, et un grand poète, qui commence à se montrer dans les Hymnes. » (*Histoire de la littérature*, tome I, p. 352)

« Les *Hymnes* de Ronsard… si admirés en leur temps, sont d'une lecture inintelligible et parfaitement ennuyeuse », disait Sainte-Beuve (*Œuvres choisies* de Ronsard, p. 270), de même que le vicomte Melchior de Voguë déclarait impossible la lecture des *Possédés*, ce sommet de Dostoïevski.

{6} Je ne songe pas seulement à ces vers bicésurés en tronçons égaux, et dont on trouverait quelques exemples chez nos auteurs les plus classiques, ou parfois plus subtilement que ceux-ci ne l'auraient osé, comme :

La vie augus | te, goutte à gout | te, heure par heure. (Cérigo)

mais à des alexandrins coupés à la manière de celui de Rimbaud, si charmant :

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, | ces poisons d'or, | ces poisons chantants.

comme celui-ci, du Satyre :

Tristes hom | mes ; ils ont vu | le ciel se fermer

ou cet autre, de Dieu, où la coupe 3, 4, 5, est plus subtile encore en raison des syllabes faibles :

Dieu rnédi | te ; le ciel rê | ve ; l'enfer attend.

où, à l'inverse, césurés en 5, 4, 3 :

Et tout l'univers | n'a qu'un objet : | nommer l'Être.

ou en 4, 5, 3 :

Plus qu'un augu | re, plus qu'un ponti | fe : un esprit.

(ces quatres derniers exemples, je les cueille dans *Religions et Religion*) ou en 3, 5, 4 :

Il se ven | ge ; il devient pervers ; | il vole, il ment. (Le Satyre)

Parfois même, mais très exceptionnellement, il ose une césure unique à la suite du cinquième pied, (mais avec un accent d'autant plus marqué sur la suivante) :

Et que le cheval | fit un écart en arrière… (Soir de Bataille).
Va chercher le vrai, | toi qui sus trouver le beau. (Tombeau de Gautier).
nsi vous parliez, | voix, grandes voix solennelles (Mugitusque boum).

{7} Comme, par exemple, dans ce vers de Jammes :

Pendant que la neige lourde tombait dehors.

Et c'est par cette blessure secrète que notre alexandrin sera le plus mortellement vulnéré.

{8} A propos de quoi je me proposais de montrer combien la recherche de ce que j'appellerait *la rime lointaine* sert Hugo, se fait suggestive ; la pensée suit comme elle peut, et l'émotion ad libitum. « Sentinelles » est, ici, comme miraculeusement appelé par éternelles » ; et surgit aussitôt une image hardie, surprenante, évocatrice de tout ce que notre imagination personnelle peut y verser d'effroi, de doute et, suivant notre tempérament, d'angoisse ou d'espoir.

De même et mieux encore, avant le vers :

Son rire, au fond des bois, en hurlement s'achève

la recherche d'une rime à ce dernier mot l'invite à l'un de ses plus beaux vers, les plus lourds à la fois d'émotion et de pensée :

Il descend, réveillé, l'autre côté du rêve.

Car Hugo, à l'ordinaire si prolixe et diffus, a parfois, soudain, de ces surprenants raccourcis à Tacite :

Ils franchissaient des ponts dont on leur brisait l'arche…
Achille meurt par où sa mère l'a touché. (Dieu, p. 137, derniers vers. Mais qui s'intéresse encore à cela ?

{9} Et je restait également en contemplation devant cette autre merveille d'artifice qu'est notre gamme diatonique, cette chaîne sur laquelle fut tramée toute notre musique occidentale ; cette inégale répartition de tons et de demi-tons à laquelle nous sommes habitués à ce point qu'elle nous paraît nécessaire et fatale, préétablie ; à laquelle pourtant restent insensibles les oreilles qui n'y sont point accoutumées dès l'enfance. Elle permit les tons divers et ce passage de l'un à l'autre qu'on appelle modulation ; de sorte que les plus subtiles nuances de la passion pussent s'y raconter, s'y transmettre ; de sorte que les peuples divers pussent communier en elle. Et voici venir le temps où cet instrument prestigieux va nous paraître, sinon hors d'usage, du moins à ce point usé, usagé, qu'on n'en puisse attendre plus de révélations. La musique retourne au bruit, dont l'effort génial de générations mélodieuses l'avait extraite ; tout de même que la poésie, brisant et rejetant toutes conventions acquises et transmises, tous cadres, tout soutient préposé, hésite et s'éperd dans l'informe ; cherche salut dans la sauvagerie.

{10} « Pas entièrement dépourvue de raisonnement si elle a toujours manqué de raison », reconnaît-il lui-même sagement dans sa lettre à Dumas père (1844), qui sert de préface à ses *Filles du Feu*.

{11} « Jeune printemps », « laboureur champêtre », lit-on dans un de ses meilleurs poèmes. On n'imagine pas plus inutiles épithètes : un printemps qui ne serait pas « jeune », un laboureur qui ne serait pas « champêtre ».

{12} Publié dans *Poésie* 41, n° 3, février-mars 1941.

{13} N'ayant point ce livre sous la main, je ne puis jurer qu'elle ne s'y trouve reproduite.

{14} Un autre exemple d'incantation, qui, lui, précède et de longtemps Banville, je le prends dans les vers sur lesquels s'ouvre la tragédie de Cinna :

> Impatients désirs d'une illustre vengeance
> Dont le sang de mon père a formé la naissance,
> Enfants impétueux de mon ressentiment
> Que ma douleur séduite embrasse aveuglément...

Ce début du monologue d'Émilie, merveille d'amphigouri, reste, pour l'auditeur non averti, à ce point incompréhensible, que, souvent, à la représentation, on l'escamote ; et bien à tort, me semble-t-il, Celui qui l'écoute sans l'avoir préalablement étudié ne peut certainement y découvrir aucun sens précis ; aussi bien, lors de la représentation, ne s'agit-il pas pour lui de les comprendre. Mais, en dehors de toute signification raisonnable, l'auditeur abasourdi subit le charme de ces vers admirables. Une sorte de stupeur le saisit, semblable à l'étourdissement que ressent, dit-on, celui sur qui s'abat soudain la patte anesthésique d'un grand fauve. Il demeure, par la suite, l'esprit comme engourdi par ce brusque assaut du génie ; en état de réceptivité passive. Peu importe l'enchaînement logique des phrases, mais bien seulement ce qui suffit à leur sortilège : cette fulguration éblouissante qui surgit au rapprochement des mots : — impatients désirs — illustre vengeance ; enfants impétueux — ressentiment ; douleur séduite — embrasse aveuglément ; etc., dont l'esprit ne peut retenir que l'éclatante évocatrice sonorité.

{15} Charge, redevance ; et aussi : jeu de dés des Grecs.

{16} Le Diable.

{17} Méprisée.

{18} Dans le Piémont.